CLASSIQUES LAROUSSE

CHANSON DE ROLAND

(EXTRAITS)

LAROUSSE - PARIS (VI^e)

Scanat cu CamScanner

CLASSIQUES LAROUSSE

Cette nouvelle collection, dont le succès ne cesse de grandir dans les milieux de l'enseignement, comprendra tous les auteurs indiqués ci-dessous. La publication en est poursuivie activement. Demander la liste des volumes parus.

Chaque volume : 1 fr. 50

Moyen Age et XVI[e] siècle

La Chanson de Roland.
Extraits des chansons de geste.
Les Romans courtois.
Le Roman de Renart.
La Littérature morale.
Théâtre du moyen âge.
Les chroniqueurs : Extraits.
Villon, Marot : Poésies ch.
Ronsard : Poésies ch., 2 vol.
Du Bellay et les poètes de la Pléiade : Œuvres choisies.
Rabelais : Extraits.
Montaigne : Extraits, 2 vol.
Historiens du XVI[e] siècle.
Humanistes du XVI[e] siècle.

XVII[e] siècle

Boileau : Satires et Épîtres. Le Lutrin et l'Art poétique.
Bossuet : Oraisons funèbres et Sermons, 2 vol.
Corneille : Le Cid. Horace. Cinna. Polyeucte. Le Menteur. Nicomède. Comédies. Rodogune. La Mort de Pompée. Sertorius.
Descartes : Discours de la Méthode.
Fénelon : Lettre à l'Académie. Télémaque (Extraits).
Furetière : Le Roman bourgeois.
La Bruyère : Caractères, 2 v.
Mme de La Fayette : La Princesse de Clèves.
La Fontaine : Fables ch., 2 v.
La Rochefoucauld et les moralistes du XVII[e] siècle.
Malherbe et ses disciples : Œuvres choisies.
Molière : L'Avare. Le Bourgeois gentilhomme. Les Femmes savantes. Le Malade imaginaire. Le Misanthrope. Les Précieuses ridicules. Le Tartuffe. Don Juan.
Pascal : Provinciales. Pensées et Opuscules.
Racine : Andromaque. Athalie. Bajazet. Bérénice. Britannicus. Esther. Iphigénie. Les Plaideurs. Mithridate. Phèdre.
Régnier : Satires.
Saint-Simon : Mémoires (Extraits).
Scarron : Le Roman comique.
Mme de Sévigné : Lettres.
Urfé (Honoré d') : L'Astrée.
Balzac et Voiture : Œuvres choisies.

(Voir, à la page 3 de la couverture, la suite de la Collection.)

Scanat cu CamScanner

Scanat cu CamScanner

Scanat cu CamScanner

LA CHANSON DE ROLAND

Scanat cu CamScanner

A LA MÊME LIBRAIRIE

Histoire générale de la Littérature française, exposée selon une méthode nouvelle, par Daniel MORNET, professeur à la Sorbonne. (Classes de 1re, 2e, et 3e des lycées et collèges). Un fort volume (13,5×20), 10 hors-texte (32 gravures).

Cet ouvrage comprend deux parties qui peuvent être achetées en volumes séparés :

1° **Précis de littérature française.** Un volume, 6 hors-texte.
2° **Histoire des grandes œuvres de la littérature française.** Un volume, 4 hors-texte.

Les Chefs-d'œuvre de la langue française, des origines à nos jours, par H. BORNECQUE, professeur à l'Université de Lille. Choix de pages des grands écrivains établi en concordance avec l'Histoire de la Littérature ci-dessus. Deux volumes (13,5×20) : Poésie, un vol. ; Prose, un vol.

Cours pratique de Composition française, par D. MORNET. Traité de l'art d'écrire à l'usage des candidats aux examens des enseignements primaire supérieur, secondaire et supérieur. Nombreux exemples de sujets proposés dans ces examens. Un volume (ft 13,5×20 cm.), 280 pages.

Histoire de la Littérature et de la Pensée françaises contemporaines (1870-1925), par D. MORNET. Ouvrage à l'usage des classes de 1re, 1re supérieure, etc. Un volume (13,5×20), 16 portraits hors texte.

Histoire de la Littérature française illustrée, en deux volumes, publiée sous la direction de J. BÉDIER, de l'Académie française, et P. HAZARD, professeur au Collège de France. Deux magnifiques volumes (Collection in-4° Larousse, 32×25 cm.), 587 grav. photographiques, 54 hors-texte en noir et en couleurs.

Scanat cu CamScanner

CLASSIQUES LAROUSSE
Publiés sous la direction de
FÉLIX GUIRAND
Agrégé des Lettres
Professeur de Première au Lycée Condorcet

LA CHANSON DE ROLAND

Chanson de Geste

(EXTRAITS)

Textes et traduction d'après le MANUSCRIT D'OXFORD

avec une Notice historique et littéraire,
des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

ANDRÉ CORDIER
Agrégé des Lettres
Professeur au Lycée Condorcet

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VI^e^
13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114
Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

Scanat cu CamScanner

Nous donnons de la Chanson, *en traduction, les extraits les plus significatifs et nous les relions par une analyse continue. Mais, pour les lecteurs que le texte lui-même intéresse, nous avons intercalé des passages reproduits d'après le manuscrit d'Oxford (avec traduction au-dessus) : ces passages sont signalés par un encadrement, ainsi que les notes qui s'y rapportent, et on trouvera dans le questionnaire placé à la fin du volume, dans un même encadrement, les questions qui y correspondent.*

Scanat cu CamScanner

LA CHANSON DE ROLAND

(fin du XI^e siècle — début du XII^e siècle)

NOTICE

Ce qui se passait à l'époque où fut composée la « Chanson ». — *En France, règne de Philippe I^er (1060-1108). Son inconduite le fait excommunier par le pape. Il lutte sans succès contre les féodaux, en particulier contre le duc de Normandie, devenu roi d'Angleterre.* 1060, *Conquête de l'Italie méridionale par les Normands de Robert Guiscard.* 1063, *Croisade des chevaliers normands, bourguignons et provençaux au secours de l'Aragon attaqué par les Sarrasins.* 1066, *Conquête de l'Angleterre par le duc de Normandie, Guillaume le Conquérant. Bataille d'Hastings.* 1078, *Expédition de Hugues I^er, duc de Bourgogne, en Portugal.* 1072-1085, *Victoires d'Alphonse VI de Castille sur les Sarrasins. Attaque de l'Espagne par les Almoravides, venus d'Afrique.* 1073-1085, *Pontificat de Grégoire VII. Querelle des Investitures.* 1087, *Croisade des chevaliers français, bourguignons, languedociens, etc., en Espagne. Siège de Tudèle. Exploits de Rodrigue Diaz de Vivar, le Cid.* 1095, *Le pape Urbain II prêche la croisade en Terre sainte au concile de Clermont.* 1099, *Prise de Jérusalem par les croisés.* 1108-1137, *En France, règne de Louis VI. Lutte contre les féodaux, en particulier contre Thibaud IV, comte de Champagne et de Blois, et contre Henri I^er Beauclerc, roi d'Angleterre et duc de Normandie.* 1125, *Louis VI, aidé des barons du royaume de France, fait reculer l'empereur Henri V qui voulait envahir la France.*

Dans les lettres et les arts : 1060, *Naissance de Guillaume de Champeaux, philosophe scolastique et fondateur de l'école de Saint-Victor ; il meurt en* 1121. [*Son élève, Pierre Abélard, naît en* 1073 *et meurt en* 1142]. 1060, *Début de l'architecture romane ; ses principaux chefs-d'œuvre sont édifiés de* 1060 *à* 1150 *: construction de l'église abbatiale de* Cluny (*vers* 1089), *de* Vézelay (*début du XII^e siècle*), *d'*Autun, *de* La Charité-sur-Loire, *de* Saint-Front-de-Périgueux, *de* Saint-Sernin *de Toulouse, de* Notre-Dame-la-Grande *à Poitiers, etc. Au début du XII^e siècle, suite de sculptures représentant la* Légende de Roland *sur la façade de* Notre-Dame-de-la-Règle *à Limoges.* 1114, *Fondation de l'abbaye de* Clairvaux *par saint Bernard.*

Découverte de la « Chanson ». — En 1832 un jeune érudit, Henri Monin, eut la bonne fortune de trouver dans un manuscrit

Scanat cu CamScanner

de la Bibliothèque du roi la *Chanson de Roland*, dont on considérait le texte comme à jamais perdu. On s'intéressa dès lors au poème, et, en 1837, Francisque Michel en donnait la première édition : elle était fondée sur un autre manuscrit, conservé à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, en Angleterre. Bientôt après, de nouveaux manuscrits étaient découverts, à Venise, à Versailles, à Lyon et à Cambridge. Toutefois, selon l'opinion admise aujourd'hui le plus généralement, celui qui fut découvert à Oxford présente le plus d'autorité : à en juger par certains indices, il est de la main d'un scribe anglo-normand et il a été écrit vers 1170. Le texte qu'il contient est certainement plus vieux que lui-même, et l'on peut croire qu'il reproduit l'état primitif de la *Chanson*. C'est sur lui que nous fondons la présente édition du poème.

Analyse. — Le plan général de la *Chanson* est net : il annonce déjà les qualités de nos grandes œuvres, la clarté et la logique. Il offre trois parties, intimement liées l'une à l'autre, que nous appellerons « la trahison », « la mort de Roland » et « le châtiment ».

I. *La trahison.* — Charlemagne guerroye depuis sept ans en Espagne; il a conquis tout le pays, sauf Saragosse qu'occupe le roi païen Marsile. Celui-ci, las de la guerre et inquiet, essaye d'éloigner Charles par des propositions de paix et de fallacieuses promesses qu'il lui fait porter par Blancandrin. L'empereur accepte de négocier : il enverra un chevalier français porteur de sa réponse. La mission est périlleuse : le duc Naimes, Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, qui se sont offerts tour à tour, en sont écartés. Roland désigne alors, avec la pensée de l'honorer, son beau-père, le comte Ganelon; les Français et Charles acceptent ce choix. Mais Ganelon est furieux que son beau-fils lui ait fait attribuer une charge aussi dangereuse. En chemin, il prépare avec Blancandrin sa propre vengeance : il trahira pour perdre Roland. Devant Marsile, cependant, il s'acquitte fièrement de sa mission; le roi s'emporte, et c'en serait fait de Ganelon, si Blancandrin ne révélait que le Français est prêt à trahir : le comte promet de faire placer Roland avec les autres pairs à l'arrière-garde; les païens, en embuscade, la surprendront et massacreront en même temps toute l'élite de l'armée française. Marsile, rassuré, se décide à reprendre la lutte. Roland est alors devenu le personnage essentiel du poème, puisqu'à son sort se trouvent attachées la fortune des païens et aussi celle des chrétiens.

II. *La mort de Roland.* — Charles, confiant dans le rapport mensonger de Ganelon, revient en France. Roland, les pairs et 20 000 hommes sont placés à l'arrière-garde. L'ennemi les entoure alors. Roland accepte joyeusement la bataille et, par point d'honneur, malgré les invitations d'Olivier, refuse trois fois de sonner du cor et d'appeler à l'aide Charles et toute l'armée. Les Français accomplissent des exploits héroïques. L'âpre bataille ne cesse que

Scanat cu CamScanner

pour reprendre aussitôt. Après la dernière mêlée survivent encore Roland, Turpin, Olivier et quelques autres. Roland se résout alors à sonner du cor : il sonne si fort que ses tempes se brisent. Charles entend les trois appels successifs; et, malgré Ganelon qui veut l'en dissuader, il fait revenir l'armée en arrière, mais auparavant il ordonne qu'on enchaîne le comte dont il a deviné la félonie. Cependant, Olivier meurt; les Sarrasins, entendant au loin les clairons de l'armée, s'enfuient : le champ de bataille reste aux Français, ou plutôt à deux mourants, Turpin et Roland : celui-ci, exsangue, range aux pieds de l'archevêque les cadavres des pairs; Turpin les bénit, puis meurt. Roland fait ses adieux à son épée qu'il ne parvient pas à briser, et rend l'âme à son tour, la tête tournée vers l'ennemi et tendant à Dieu le gant de sa main droite.

III. *Le châtiment.* — Charles poursuit les Sarrasins jusqu'à l'Èbre et les extermine, tandis que Dieu, pour lui permettre cet exploit, prolonge la journée en arrêtant le soleil. Puis, revenu sur le champ de bataille, il pleure la mort de son neveu Roland et de ses compagnons et leur rend les derniers devoirs. Mais le sacrifice de Roland ne sera pas inutile : l'armée de France est invaincue, et, quand Marsile appelle au secours les innombrables troupes de l'émir de Babylone, Baligant, le chef suprême des païens, elle vainc dans une effroyable bataille toute la coalition ennemie. Baligant est tué par la main de Charles, Saragosse est prise, et Marsile meurt de douleur.

De retour à Aix, l'empereur annonce à Aude, sœur d'Olivier, la mort de son fiancé Roland : Aude défaille et meurt. Charles réunit un conseil pour juger Ganelon : Pinabel, parent du traître, sera son champion, Thierry celui de Roland; en champ clos Thierry triomphe de Pinabel : Dieu a prononcé; Ganelon sera écartelé. L'empereur s'endort; un ange lui ordonne de se préparer à une nouvelle expédition. La France est meurtrie, l'empereur est endeuillé, mais, grâce à Roland, il est toujours environné de gloire et il peut encore tenir l'épée haute au service de Dieu.

L'élaboration de la matière. — 1° *L'histoire et la légende.* — Comme on peut le voir déjà, *la Chanson de Roland* développe une légende, mais elle prend incontestablement sa source dans un fait historique : les *Annales royales*, contemporaines de Charlemagne, exposent qu'en 778 l'empereur, sollicité l'année précédente par quelques princes sarrasins, franchit les Pyrénées pour réduire à merci d'autres guerriers musulmans; mais il ne réussit qu'à prendre Pampelune et ne put enlever Saragosse; un soulèvement des Saxons le contraignit à remonter vers la France : dans sa retraite, il rasa les murs de Pampelune; puis, tandis qu'il repassait les monts avec le gros de l'armée, les Basques, des chrétiens cependant, fondirent sur son arrière-garde qu'ils taillèrent en pièces; les convois furent

Scanat cu CamScanner

pillés et la plupart des capitaines furent tués; les agresseurs se dispersèrent aussitôt et on ne put les atteindre. Vingt ans environ après la mort de l'empereur, vers 830, Eginhard, dans sa *Vita Caroli*, nous donne de l'affaire un récit plus détaillé, et nous livre les noms de trois personnages massacrés par les montagnards : « Dans ce combat furent tués Eggihard, sénéchal du roi, Anselme, comte du palais, et Roland, préfet de la Marche de Bretagne, ainsi que beaucoup d'autres. Et cette agression ne put être châtiée sur-le-champ, car l'ennemi, le coup fait, se dispersa si bien que nul n'aurait seulement su dire en quelle direction il fallait le chercher. » Un troisième chroniqueur, surnommé « l'Astronome limousin », dans sa *Vita Hludowici Pii* (Vie de Louis le Débonnaire), écrite vers 840, rapporte encore l'agression, mais en quelques mots. Enfin, l'épitaphe d'un des guerriers tués, Eggihard, retrouvée dans un manuscrit du IX^e^ siècle, nous fournit la date exacte de l'événement : 15 août 778. Là se bornent tous nos documents.

Cependant, leur interprétation divise aujourd'hui les érudits : les uns, plus nombreux, ne voient dans ces données historiques qu'un modeste fait d'armes, un simple combat d'arrière-garde; les autres, s'insurgeant contre cette attitude devenue traditionnelle, croient à une écrasante défaite : selon eux, les chroniqueurs, historiographes « nourris » à la cour, ont, avec une sorte de prudence officielle, volontairement réduit la portée du désastre.

Quoi qu'il en soit de l'événement, et même si on consent à admettre la dernière opinion, il faut convenir que le contenu du poème dépasse largement le fait historique : les Basques sont transformés en Sarrasins, les ennemis atteignent le nombre de cent mille, Roland est donné comme le neveu de Charles, il est entouré des pairs, un traître a surgi, les païens ont été châtiés et anéantis; bref, l'histoire est devenue une imposante légende. Comment celle-ci est-elle sortie de celle-là?

2° *Explications proposées.* — Ce problème littéraire a suscité diverses explications. En fait, à les bien considérer, elles sont toutes subordonnées à la date que l'on veut assigner à la composition de la *Chanson* elle-même; elles varient suivant qu'on admet ou non que l'épopée française est à l'origine contemporaine des événements célébrés.

a) *Théorie dite des cantilènes ou épopées primitives.*

On a d'abord soutenu que la *Chanson* était issue de cantilènes primitives, lyriques d'abord, devenant ensuite narratives et épiques. On appliquait simplement à l'épopée française les idées de Wolf sur la formation des poèmes homériques, de Herder sur celle des poèmes ossianiques, de Lachmann sur celle des Nibelungen : l'épopée, par une sorte de génération spontanée, naissait de l'âme populaire sous forme de chants assez courts que des aèdes agglomeraient ou développaient ensuite; les frères Grimm avaient répandu

Scanat cu CamScanner

ces idées et Fauriel, vers 1830, les avait introduites en France. On imaginait qu'à l'imitation des Germains, les Francs célébraient leurs ancêtres et leurs capitaines, de leur vivant ou au lendemain de leur mort, dans de courtes compositions lyriques; c'était de ces cantilènes, d'origine germanique, d'essence populaire, que, selon G. Paris, serait sortie, à la suite d'une évolution longue de plusieurs siècles, l'épopée sous la forme que nous lui connaissons. Pio Rajna supprimait même le recours à ces cantilènes et pensait que la forme épique proprement dite, importée directement des Germains, s'était imposée tout de suite aux poètes de l'époque mérovingienne et carolingienne; un texte épique primitif s'était élaboré, et d'autres auteurs étaient survenus qui l'avaient arrangé. De toutes façons notre poème devait à la Germanie ce qu'il était et il avait pris naissance au milieu des événements eux-mêmes, dès le temps de Charlemagne.

b) *Théorie de M. Bédier.*

La critique eut assez de mal à détruire cette doctrine. Mais comme on ne trouvait aucun texte authentique, aucune trace même de ces compositions primitives, cantilènes ou épopées, et pour notre *Chanson de Roland* pas le plus petit fragment d'un poème écrit au lendemain de la bataille, il fallut reconnaître que tout dans cette explication n'était qu'hypothétique.

A la suite d'un patient travail de recherches, commencé en 1904, M. Bédier prouva que notre *Chanson* était un poème d'origine française, né au XII^e^ siècle, peut-être même à la fin du XI^e^ siècle, bien postérieur à l'événement.

A priori, l'altération constante de l'histoire permet de rejeter la rédaction du poème longtemps après l'événement : l'éloignement dans le temps explique seul cette déformation de la vérité historique. D'autre part, on a de bonnes raisons de croire que la *Chanson* ne s'est pas formée avant la moitié du XI^e^ siècle : d'après G. de Malmesbury qui, dans son livre sur *les Faits des rois d'Angleterre*, fournit d'elle la plus ancienne mention que l'on connaisse, elle aurait été chantée à Hastings, peu avant la bataille, soit en 1066; mais ce témoignage a paru suspect, et, au surplus, il n'est pas probant. C'est bien plutôt l'esprit qui l'imprègne, l'idéal qu'elle reflète qui permettent de dater son éclosion : tous ses héros vont jusqu'à sacrifier leur vie à un ensemble de sentiments et d'idées tout particulier, ils sont soumis à une mystique originale où se fondent intimement les notions et les principes de la religion et de la chevalerie : la féodalité qui échelonne les vassaux jusqu'au suzerain repose, en effet, sur la foi du serment; la papauté, pour la défense même des intérêts dont elle a la charge, la soutient de sa force morale; c'est sous son autorité spirituelle que se développe la dévotion à un empereur élu de Dieu, que se réalise l'union des chevaliers, lesquels sont ligués contre un ennemi, non ethnique,

Scanat cu CamScanner

mais religieux : le païen; bref, on découvre dans la *Chanson* la conception d'une chevalerie organisée pour le service et la sauvegarde d'un empire chrétien. Or, cette conception appartient foncièrement au XI^e^ siècle. Pour mieux dire, elle s'est élaborée dans le courant de cette période, et il est prudent d'en fixer à la fin du siècle l'expression consciente dans une œuvre littéraire.

Mais il reste à expliquer la genèse même de *la Chanson de Roland*. M. Bédier a pu montrer que, d'une manière générale, nos chansons de geste illustrent les routes qui conduisent aux pèlerinages fameux; elles sont en rapport étroit avec les tombeaux, les églises, les monuments qui jalonnent ces routes; elles sont sorties, à partir du XI^e^ siècle justement, de légendes locales; elles sont nées et ont grandi dans les monastères, autour des sanctuaires; les religieux y récréaient les pèlerins par de pieux récits où ils mettaient en scène les héros dont les voyageurs venaient d'entendre parler au dernier carrefour, au pied de la dernière croix. La légende de Roland s'est formée comme les autres : elle s'est développée, ainsi qu'en témoignent tous les indices recueillis par M. Bédier (la tombe de Roland à Blaye, les documents déposés à l'abbaye de Saint-Jean-de-Sorde, la pierre fendue de Roncevaux, la « chapelle de Charles » et l' « hostel de Roland » près de Roncevaux, la « croix de Charles » au port de Cize), depuis Blaye et Bordeaux, en passant par Roncevaux, jusqu'à Pampelune, tout le long de cette route que fréquentaient les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle; l'abbaye de Roncevaux fut le centre de cette élaboration; c'est là sans doute qu'un clerc la recueillit et que, soutenu, comme nous le verrons plus loin, par des circonstances historiques favorables à son effort, il la fixa par le vers.

Ainsi, *la Chanson de Roland* est-elle bien française dans sa formation et libre de toute influence étrangère; elle repose sur une légende constituée bien après l'événement et la mort du héros qu'elle célèbre; elle est d'inspiration chevaleresque et religieuse; elle a été écrite au plus tôt à la fin du XI^e^ siècle.

c) *Théorie dite des historiens.*

Cette thèse si séduisante a cependant rencontré de l'opposition, surtout parmi les historiens. M. Fawtier notamment ne saurait admettre qu'un espace de trois siècles au moins séparât la légende de l'événement sans qu'il y ait eu un lien de l'un à l'autre : quel poète composerait aujourd'hui un poème épique, par exemple, sur le passage du pas de Suse (1629)? Au surplus, il paraît assez étrange que, si cette légende est en partie d'origine ecclésiastique, elle accorde au clergé un rôle bien insignifiant; d'autre part, rien n'y fait souvenir de saint Jacques et de son pèlerinage ou de tout autre sanctuaire. En outre, il faut bien reconnaître que Roncevaux — aucun des chroniqueurs ne donne du reste le nom de ce lieu, qui nous est simplement parvenu par la tradition — n'est pas

Scanat cu CamScanner

l'étape normale pour qui va de Dax à Pampelune, la traversée des monts étant plus facile à l'ouest. Aussi est-ce la bataille, un véritable désastre, qui a rendu célèbre Roncevaux, et non le gîte que des moines établis là pouvaient offrir à des pèlerins.

Ainsi c'est dans le souvenir lui-même de cette défaite qu'il faut chercher l'origine de la *Chanson,* et non dans des documents volontairement concis et suspects, et utilisés après coup, dans des édifices et des monuments bâtis ou dénommés tardivement (ainsi la « chapelle de Charles » n'a pris ce nom qu'en 1127, après le succès de la *Chanson*), ou dans des reliques apocryphes et créées par l'épopée elle-même : un épouvantable désastre a frappé les imaginations; nos aïeux, dont la mémoire n'avait pas à se charger de toutes ces nouvelles qui nous parviennent de tant de sources diverses : journaux, télégraphie sans fil, etc., s'en sont transmis le récit, de génération en génération, par l'unique tradition orale, comme ils le faisaient alors pour tous les grands événements de l'histoire; peut-être même la mort de Roland fut-elle par surcroît célébrée dans des œuvres écrites, complaintes, ballades, ou tout autre genre de poème : elles ne nous seraient pas parvenues parce qu'elles étaient dépourvues d'art, parce qu'elles appartenaient à cette sorte de littérature inférieure qui, comme nos feuilletons modernes dont se nourrit la foule, n'a pas pour survivre la consécration officielle de l'Académie.

La Chanson de Roland repose donc, selon M. Fawtier, sur la tradition, populaire et profonde, d'un désastre fameux; des complaintes, des chroniques rimées, œuvres de lettrés, seraient venues l'amplifier, un premier poème en roman aurait été composé dès le X^e^ siècle, et c'est de tous ces apports qu'un poète plus avisé aurait tiré notre *Chanson.*

En fait, cette dernière théorie ne s'oppose pas totalement à la précédente : sans doute, selon elle, la *Chanson* a-t-elle été préparée par des ballades, par des cantilènes même, si l'on veut, mais ces chants divers ne sont pas nés sur le champ de bataille; ils sont eux-mêmes sortis de narrations populaires; or, toutes ces manifestations de la tradition n'ont rien de commun avec les prétendus poèmes primitifs composés à l'imitation des chants guerriers de la Germanie : la *Chanson* reste, dans son essence littéraire, française d'origine, et, dans sa forme, postérieure à l'événement. Rien n'empêche non plus qu'elle ait été écrite, comme le voulait M. Bédier, à la fin du XI^e^ siècle ou au commencement du XII^e^ siècle.

***

C'est alors, en effet, que se place une série d'expéditions menées en Espagne par des Français, les uns barons du Midi, les autres, aussi nombreux, seigneurs du Nord, avec leurs contingents normands, champenois ou francs-comtois : quatorze d'elles ont eu lieu de 1018 à 1100, six autres de 1100 à 1120; leur but était de

Scanat cu CamScanner

délivrer du joug sarrasin Saragosse et toute la vallée de l'Ebre; les papes interviennent et transforment ces expéditions militaires en de véritables croisades saintes; des conciles les organisent; des abbés, des prélats, des évêques y prennent part. C'est le moment qu'avec un rare bonheur l'auteur de la *Chanson* choisit pour composer son poème : qu'il en ait tiré la matière de légendes localisées autour de sanctuaires et entretenues par les clercs à l'intention des pèlerins, ou qu'il ait mis à profit toute une chaîne de narrations populaires, peu importe : le poème venait à son heure; découvrant entre la *Chanson* et les événements présents d'étroites relations, les auditeurs, guerriers ou simples pèlerins, mais tous soldats de Dieu, devaient s'enthousiasmer au récit des aventures héroïques survenues au preux parmi les preux; roman de chevalerie, roman de croisade, l'œuvre ne correspondait-elle pas à l'idéal de leur imagination?

L'auteur. — La théorie des cantilènes ou des chants épiques primitifs étant ainsi abandonnée et, avec elle, la croyance à une œuvre collective presque insaisissable dans sa formation, on est ainsi amené, comme on vient de le voir, à attribuer la rédaction de la *Chanson* à un poète unique.

1° *Sa personne.* — On a essayé d'identifier ce poète. Le dernier vers du poème : « *Ci falt la geste que Turoldus declinet* » paraissait révéler son nom : mais on ne peut préciser le sens de *geste* (chanson de geste? chronique?), ni élucider le sens de *declinet* : ce verbe veut-il dire *composer*, *transcrire* ou *réciter*? Avec le premier sens il s'agirait de l'auteur, avec le second, du copiste, avec le troisième, du jongleur qui colporte le texte; or, les trois sens sont possibles. De plus, le temps du verbe est lui-même embarrassant, car on ne comprend pas que Turoldus dise en finissant qu'il *compose* ou *transcrit* ou *récite*; ce présent donne à penser qu'il faut alors interpréter : « Ici s'arrête la chronique que Turoldus *expose* » : Turoldus ne serait en ce cas que l'indication d'une source à laquelle renvoie l'auteur, lequel ne serait pas Turoldus! On n'est pas non plus sûr du sens à donner au vers entier, car on peut encore le rendre ainsi : « Ici s'arrête le poème, *car* [*que*] Turoldus faiblit (n'en peut plus, n'a plus le courage d'en dire plus long) »; mais cette interprétation n'est pas plus satisfaisante, car on ne saisit pas l'intérêt et, par suite, la vraisemblance d'une telle confession. On est ainsi forcé de convenir qu'on ne peut rien établir de stable sur ce vers énigmatique.

On a pensé, d'autre part, que l'auteur devait être Normand : la mention répétée de Saint-Michel-du-Péril autorise cette origine; mais la dévotion à Saint-Michel-du-Péril ne se limitait pas à l'Avranchin. On peut simplement constater que le poète est, par ses sentiments, « un Franc de France ». On peut enfin ajouter que c'était un homme cultivé, car il lisait peut-être les auteurs anciens, Virgile et Lucain notamment, comme permettraient de le croire

Scanat cu CamScanner

certains rapprochements; que c'était en tout cas un clerc instruit, ainsi qu'en témoigne sa connaissance des Écritures et des textes liturgiques.

A quelle date a-t-il vécu? M. Bédier place l'éclosion des chansons de geste vers la fin du XI^e^ siècle ou le début du XII^e^ siècle. Pour notre auteur, on peut préciser, d'après certains détails relevés par M. Bédier, qu'il a dû connaître la première croisade et que le poème a été écrit entre le concile de Clermont (1095), qui a organisé l'expédition, et la fin de celle-ci (1099), et plus vraisemblablement encore entre les années 1098 et 1100.

2° *Son art.* — Ce qui est incontestable, c'est l'art de ce poète. Il sait composer : le poème dénote une très réelle unité, — et suivant la grande manière classique : la *Chanson* a une exposition, un nœud, un dénouement. Les faits secondaires sont subordonnés aux épisodes essentiels et ils ne sont jamais traités pour eux-mêmes. L'élément pittoresque certes n'est pas omis, mais il n'apparaît qu'où il faut, pour souligner une vision, mettre en relief une scène, créer l'atmosphère, prolonger notre impression, frapper notre esprit, en concordant ou en contrastant avec la péripétie. Le merveilleux ne se superpose jamais à l'action; c'est que par-dessus tout l'auteur a le sens dramatique : l'action est tout entière commandée par le jeu des volontés et des passions humaines; les caractères du reste ne sont pas analysés : ce sont les attitudes et les paroles des personnages qui nous les révèlent, car les personnages sont toujours présentés en train d'agir, et cette étude des cœurs et des âmes que le poète nous convie à faire est bien plus attachante qu'une patiente analyse soumise à notre lecture. Quelle richesse nous découvrons alors sous l'apparente simplicité des personnages! Sarrasins ou Français, chacun d'eux a une physionomie propre, une individualité marquée : Marsile ne ressemble pas à Baligant; Ganelon n'est pas un traître conventionnel; l'archevêque Turpin, à la fois prêtre et soldat, est une création originale; Olivier et Roland sont deux preux qui se valent, mais combien ils sont différents! Charlemagne, idéalisé par la légende dont profite le poète, chef élu de Dieu, reste un homme qui s'emporte ou s'attendrit. Le pathétique sort, sans intervention de l'auteur, des grandioses efforts que font tous les héros pour lutter contre leur destinée ou de leur soumission consentie aux arrêts divins. Enfin, l'impression épique résulte certes de l'agrandissement habituel au genre, mais aussi de la force et de la beauté morale des héros et de toute la noblesse de l'inspiration.

La langue et le style, de leur côté, soutiennent cette grandeur et ce sobre pathétique que semble rechercher le poète. On lui a reproché parfois d'avoir une forme rude, sans souplesse, une syntaxe simple, sans variété, des phrases courtes qui se succèdent avec monotonie, des subordonnées bâties toutes sur le même modèle; mais cette langue est précisément celle qui convenait : son énergie,

Scanat cu CamScanner

sa simplicité s'accordent avec la matière traitée; c'est la langue de gens qui ne s'embarrassent pas de recherches, de finesses, c'est une langue de gens d'action. Les procédés eux-mêmes sont simples : symétrie des scènes, répétition de la même idée dans des couplets similaires; mais ils nous paraissent à l'examen servir eux aussi les intentions du poète : le thème s'impose à nous, tandis que l'expression s'enrichit et que l'effet produit se renforce.

Ajoutons que la morphologie et l'orthographe ne sont sans doute pas totalement celles de l'auteur. Le texte du copiste d'Oxford offre le français qui se parlait et s'écrivait en Angleterre, vers 1170. Or, notre poète composait soixante ans plus tôt; son usage devait différer de celui du scribe.

Enfin, le mètre du poème est le vers décasyllabique, avec césure à la quatrième syllabe; la *Chanson* est écrite en strophes ou *laisses* d'inégale longueur, chaque laisse étant assonancée sur la même assonance, suivant l'usage pratiqué dans les chansons de geste de cette époque. Soit 3 998 vers distribués en 291 laisses, construites sur 22 assonances. On observe des vers trop longs ou trop courts, dépourvus parfois de césure, ou des assonances anormales. Mais ces irrégularités peuvent s'expliquer par la scansion insulaire du scribe, ou par une prononciation, même du temps de l'auteur, faible ou forte de certaines syllabes, ce qui devait conduire à ne pas les compter ou à maintenir sur une syllabe atone l'accent bien marqué d'une syllabe voisine, et, pour ce qui est des assonances, par une façon de les traiter beaucoup plus simple qu'on ne se l'imagine[1].

La diffusion et les prolongements du poème. — Dès le commencement du XII^e^ siècle, la société française subit d'importantes transformations : l'idéal chevaleresque et religieux du siècle précédent s'altère peu à peu; l'esprit mondain fait son apparition; on ne pouvait plus, dès lors, comprendre le dévouement mystique de Roland, la noblesse et la pureté de son héroïsme; on ramène son caractère à quelques traits saillants et très simples; il n'est plus qu'un guerrier pourfendeur de mécréants, d'une vigueur prodigieuse, d'une vaillance incomparable; sous l'influence des romans d'aventures, dont c'est alors la grande vogue, on introduit dans sa légende des éléments romanesques, on modifie certaines scènes; l'assonance d'ailleurs ne paraît plus suffisante : elle est remplacée par la rime; à la fin du XII^e^ siècle, le texte primitif est donc totalement remanié : ainsi en témoignent les rédactions en vers monorimes d'un manuscrit de Châteauroux et d'un autre de Venise. Au XIII^e^ siècle, les remaniements se poursuivent, comme le montrent

1. Sur « la musique des chansons de geste », voir Jean Beck, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1911); il n'y a aucune correspondance entre la structure poétique, très variable, de la laisse et la structure musicale, la *mélodie* étant la même pour tout le poème (elle est perdue pour la plupart des chansons); — le *rythme* du vers décasyllabique est dactylique ´UU ´UU ´UU ´ [··]; — après chaque laisse, probablement une ritournelle très brève.

Scanat cu CamScanner

d'autres manuscrits, à Paris, à Cambridge, à Lyon. Enfin, au XV^e siècle, la prose se substitue au vers, et ce sont ces rédactions en prose que l'imprimerie vulgarise; elles aboutirent, aux XVII^e et XVIII^e siècles, aux insipides romans de la Bibliothèque bleue.

A l'étranger, la légende se répandit partout : en Allemagne, le prêtre Conrad en donne une adaptation dans le *Ruolandes Liet* (1160); le manuscrit d'Oxford est traduit en prose norvégienne : c'est la *Karlomagnasaga* (1230-1250); l'Espagne oppose cependant à notre poème des compositions nationales, dont les auteurs, par une curieuse altération de l'histoire, montrent les Espagnols s'unissant à leurs ennemis les Sarrasins pour chasser les Français de leur sol; mais ces dernières œuvres sont sans effet hors de leur pays. C'est surtout en Italie que la légende obtient son succès le plus vif : les statues de Roland et d'Olivier sont placées sous le portail de la cathédrale de Vérone (XII^e siècle) et, en 1178, une mosaïque, dans la cathédrale de Brindisi, reproduit plusieurs scènes de la *Chanson ;* en 1350, un auteur padouan écrit l'*Entrée d'Espagne*, sorte de prologue à *la Chanson de Roland :* il y raconte les exploits accomplis par Charles pendant les sept ans qu'il guerroya en Espagne; Roland est encore le protagoniste : il prend la ville de Noble, mais se brouille avec son oncle et part pour l'Orient où il se couvre de gloire en d'héroïques aventures, puis revient triomphant devant Pampelune. Roland demeure toujours le preux de la *Chanson*, le champion au service de Dieu; mais la littérature s'est substituée à la foi mystique de l'original, et la dissension qui oppose Roland à Charles gâte la beauté première du personnage. La déformation va dès lors s'accentuant : Pulci, dans son *Morgante* (1485), introduit l'élément parodique, la caricature et le burlesque; Boïardo, dans son *Roland amoureux* (1494), fait appel à l'élément courtois : Roland, amoureux d'une Sarrasine coquette, devient un cavalier assujetti à la conception mondaine de l'amour, un amant soumis au sérvice de sa dame; l'Arioste, dans son *Roland furieux* (1516), ira plus loin encore : il représentera un Roland devenu fou par passion et par jalousie, véritable brute qui porte sa rage de la destruction jusqu'en Afrique! Une tradition italienne se forme peu à peu, et c'est elle qui, en un temps où la nôtre s'était affaiblie, s'implante en France : les œuvres de Pulci, de Boïardo et surtout de l'Arioste ne cessent d'être traduites du XV^e au XVIII^e siècles et, pendant toute cette période, le public lettré en France ne connaît plus Roland que par ces étonnantes compositions italiennes. La véritable *Chanson de Roland* était dès lors considérée comme perdue : en 1825, Vigny, qui n'en pouvait soupçonner l'existence, écrivait le poème du *Cor* en en empruntant les éléments à Marchangy, qui, dans sa *Gaule poétique* (1819), avait consacré à la mort de Roland une « lamentation funèbre ». Sept ans plus tard, en 1832, la découverte du manuscrit de Paris faisait connaître pour les érudits d'abord, pour le public lettré ensuite, le véritable Roland : après

Scanat cu CamScanner

tant de siècles, cette résurrection inespérée allait consacrer définitivement la gloire du héros.

Bibliographie sommaire.

Les élèves pourront consulter utilement :

A) *Editions* :

Léon GAUTIER. *La Chanson de Roland.* Tours, 1872, etc.
Léon CLÉDAT. *La Chanson de Roland.* Paris, 1887.
Gaston PARIS. *Extraits de la Chanson de Roland.* Paris, 1887.
PETIT DE JULLEVILLE. *La Chanson de Roland*, histoire, analyse, extraits. Paris, 1894.
Joseph BÉDIER. *La Chanson de Roland*, publiée d'après le manuscrit d'Oxford et traduite. Paris, 1921.

B) *Traductions ou adaptations françaises.*

Léon GAUTIER (traduction comprise dans la plupart de ses éditions; voir plus haut).
PETIT DE JULLEVILLE. *La Chanson de Roland*, traduction nouvelle, rythmée et assonancée. Paris, 1878.
Léon CLÉDAT. *La Chanson de Roland*, traduction archaïque et rythmée. Paris, 1887.
Maurice BOUCHOR. *La Chanson de Roland*, traduite en vers. Paris, 1899.
J. FABRE. *La Chanson de Roland*, traduction nouvelle... et rythmée... Paris, 1902.
H. CHAMARD. *La Chanson de Roland*, traduction nouvelle. Paris, 1919.
J. BÉDIER (traduction comprise dans son édition; voir plus haut).

C) *Etudes.*

J. BÉDIER. *Les Légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste* (voir particulièrement tome III [1912] et tome IV [1913]). — *La Chanson de Roland* (*commentaires*). Paris, 1927.
P. BOISSONNADE. *Du nouveau sur « la Chanson de Roland ».* Paris, 1923.
Robert FAWTIER. *La Chanson de Roland. Etude historique.* Paris, 1933.
Edmond FARAL. *La Chanson de Roland. Etude et analyse.* Paris, 1933.

Scanat cu CamScanner

LA CHANSON DE ROLAND

I. — LA TRAHISON DE GANELON

L'Assemblée des Sarrasins.

I

Charles le roi, notre grand empereur[1], sept ans tout pleins[2], est resté en Espagne : jusqu'à la mer, il a conquis la haute terre. Il n'est de château qui tienne devant lui; mur ni cité ne reste à abattre, hors Saragosse qui est sur une montagne. Le roi Marsile[3] la tient, Marsile qui n'aime pas Dieu, qui sert Mahomet et invoque Apollon[4]; mais il ne peut se garder du malheur qui va l'atteindre.

v. 1-9.

II

Le roi Marsile était à Saragosse; il est allé en un verger[5] à l'ombre; il se couche sur un perron de marbre bleu; autour de lui sont plus de vingt mille hommes. Il appelle ses ducs, ses comtes[6] : « Oyez, seigneurs, quel malheur nous accable : l'empereur Charles de France la douce[7] est venu dans ce pays pour nous confondre. Je n'ai pas d'armée pour lui livrer bataille, je n'ai pas de gent pour disperser la sienne. Conseillez-moi, vous mes hommes sages, et sauvez-moi de la mort et de la honte. » Pas un païen ne répond un seul mot, hors Blancandrin, du château de Val-fonde.

v. 10-23.

1. A cette date (778) Charlemagne n'est pas encore empereur : il ne sera sacré qu'en 800; 2. L'expédition ne dura que quelques mois, le printemps et l'été de 778; 3. Personnage légendaire; 4. L'auteur de la *Chanson* et d'ailleurs ses contemporains sont mal renseignés sur l'islamisme : ils considèrent les musulmans comme des païens qui adorent des idoles : Mahomet, Tervagant (origine inconnue), Apollon (souvenir des fables grecques); 5. Au pied des murs de son château; 6. L'auteur attribue aux infidèles les mêmes coutumes qu'aux chrétiens : ici il décrit le conseil d'un chef musulman du VIII[e] siècle comme celui d'un seigneur français du XII[e] siècle; 7. Épithète habituelle du nom de France dans la bouche des ennemis comme dans celle des Français : elle signifie le pays où il fait bon de vivre.

Scanat cu CamScanner

III

Blancandrin était l'un des plus sages parmi les païens, chevalier de grande bravoure, homme de bon conseil pour aider son seigneur. Il dit au roi : « Ne vous effrayez pas. Faites dire à Charles, à ce roi orgueilleux et fier, que vous lui promettez service fidèle et très grande amitié; vous lui donnerez des ours, des lions, des chiens, sept cents chameaux et mille autours ayant mué[1], quatre cents mulets chargés d'or et d'argent, cinquante chars dont il pourra faire un charroi : il en pourra largement payer ses soldats. Il a bien assez guerroyé en cette terre; il est temps qu'il s'en retourne en France, à Aix[2]. Vous promettrez de le suivre à la fête de Saint-Michel[3], de recevoir la loi chrétienne et de devenir son homme, en tout bien, tout honneur. S'il veut des otages, envoyez-en ou dix ou vingt, pour lui donner confiance. Envoyons-lui les fils de nos femmes : dût-il périr, j'enverrai le mien. Mieux vaut qu'ils y perdent leur tête, que nous de perdre nos titres et nos domaines et d'être réduits à mendier.

v. 24-46.

IV

Blancandrin dit : « Par ma main droite que voici et par la barbe qui flotte sur ma poitrine, vous verrez aussitôt l'armée française lever le camp. Les Français s'en iront dans leur terre de France, et quand chacun d'eux aura regagné son meilleur logis, quand Charles sera à Aix, en sa chapelle[4], il donnera à la Saint-Michel une très belle fête. La fête viendra, et le terme passera : il n'entendra de nous ni paroles ni nouvelles. Le roi est dur, et son cœur est terrible; il fera trancher la tête de nos otages. Mieux vaut qu'ils y perdent leur tête, que nous de perdre la claire et belle Espagne, et d'endurer maux et détresse. — Agir ainsi est peut-être bien », disent les païens.

v. 47-61.

1. La mue est souvent mortelle pour l'autour; l'oiseau a donc plus de valeur quand le péril de la mue est passé; 2. Le nom de *France*, pris ici au sens large, désigne tout l'empire de Charles, Bavière et Allemagne comprises; 3. La fête de *Saint-Michel-du-Péril-en la-mer* avait lieu le 16 octobre. Le saint, souvent appelé de ce vocable, était le protecteur de Charlemagne et de la France. La célèbre abbaye attira du XI^e^ au XIV^e^ siècles de très fréquents pèlerinages, et l'auteur ne pouvait ignorer de tels faits; 4. Il s'agit de la cathédrale; on racontait que l'architecte l'avait bâtie trop petite et que par un miracle Dieu l'avait agrandie.

Scanat cu CamScanner

V

Le roi Marsile a fini de tenir conseil : il appelle alors Clarin de Balaguer[1], Estramarin et Eudropin son pair, et Priamon[2], et Guitalan le barbu, et Machiner et son oncle Maheu[3], et Joüner et Maubien[4] d'Outremer, et Blancandrin, pour leur dire ses projets; il en appelle ainsi dix des plus félons : « Seigneurs barons, vous irez vers Charlemagne : il est au siège de la cité de Cordres[5]; vous porterez en vos mains des branches d'olivier, signe de paix et d'humilité. Si vous êtes assez avisés pour me réconcilier avec Charles, je vous donnerai beaucoup d'or et d'argent, des terres et des fiefs tant que vous en voudrez. » Les païens disent : « Ces promesses nous comblent. »

v. 62-77.

VI

Le roi Marsile a fini de tenir conseil; il dit à ses hommes : « Seigneurs, vous allez partir; vous porterez en vos mains des branches d'olivier; et vous direz à Charlemagne, au roi, qu'au nom de son Dieu il ait merci de moi : avant qu'il n'ait vu passer ce mois, je le suivrai avec mille de mes fidèles; je recevrai la loi chrétienne, et je serai son homme en tout amour et toute foi. S'il veut des otages, certes, il en aura. » Blancandrin dit : « Vous obtiendrez par là un excellent accord. »

v. 78-88.

VII

Marsile fit amener dix mules blanches que lui envoya le roi de Suatile[6]; les freins sont d'or, les selles sont d'argent; les messagers y sont montés; ils portent dans leurs mains des branches d'olivier. Ils s'en vinrent auprès de Charles qui tient la France en son pouvoir : Charles ne peut éviter de tomber dans leurs pièges.

v. 89-95.

1. *Balaguer* : ville de Catalogne, sur la Sègre, souvent assiégée, prise, perdue, reprise par les chrétiens aux cours des expéditions contre les Sarrasins; définitivement conquise en 1106; 2. *Priamon* : ce nom est un souvenir manifeste de l'antique roi Priam; 3. *Maheu* : déformation du nom français *Mathieu*; 4. *Maubien* : sobriquet ironique (*Malbien*). Pour tous ces noms, voir Bédier (*la Chanson de Roland, commentaires*, p. 299); 5. Ville inconnue; il s'agit peut-être de Cordoue, mais la réminiscence est malheureuse, car Cordoue ne se trouve pas dans le nord de l'Espagne; 6. Texte douteux; peut-être faut-il lire Séville ou Sicile.

Scanat cu CamScanner

L'Assemblée des Français.

VIII

L'empereur se fait joyeux; il est en belle humeur : Cordres est prise, il a broyé les murs et, de ses machines, renversé les tours. Ses chevaliers ont fait un très grand butin d'or, et d'argent, et d'armures précieuses. Dans la cité pas un païen n'est resté : tous furent tués ou faits chrétiens. L'empereur est en un grand verger[1]; près de lui sont Roland[2] et Olivier[3], le duc Samson et le fier Anséïs, Geoffroy d'Anjou[4], gonfalonier[5] du roi, et aussi Gérin et Gérier, et, avec eux, bon nombre d'autres; de douce France ils sont quinze mille seigneurs. Ils sont assis sur des tapis de soie blanche, et jouent aux tables[6] pour se distraire; les plus sages et les plus vieux jouent aux échecs[7], et les alertes bacheliers[8] font de l'escrime. Sous un pin, près d'un églantier, il y a un trône fait d'or massif : c'est là qu'est assis le roi qui tient la douce France, il a la barbe blanche et le chef tout fleuri; son corps est beau, sa contenance fière[9]. Si quelqu'un le veut voir, point n'est besoin de le lui désigner. Les messagers mirent pied à terre et le saluent, en tout amour et tout bien.

v. 96-121.

IX

Blancandrin parle tout d'abord et dit au roi : « Salut au nom de Dieu, du Glorieux que nous devons adorer! Le vaillant roi Marsile vous mande ceci : il s'est bien enquis de la loi du salut, il veut vous donner une grande part de ses biens, des ours, des lions, des lévriers enchaînés, sept cents chameaux et mille autours ayant mué, quatre cents mulets chargés d'or et d'argent, et cinquante chars dont

1. Cf. le conseil païen; **2.** *Roland*, comte des Marches de Bretagne, vaincu à Roncevaux le 15 août 778, au retour de l'expédition d'Espagne. La légende en fait le neveu de Charles; sa mère est sœur de l'empereur, et elle a épousé en secondes noces Ganelon. Roland est le héros de nombreuses autres chansons; **3.** *Olivier*, personnage légendaire, fils de Renier; champion de Girard de Vienne, il eut un jour à lutter contre Roland, champion de Charles, en un combat singulier dans une île du Rhône : aucun des deux héros ne vainquit l'autre; ils se jurèrent éternelle amitié, et Roland se fiança à Aude, sœur d'Olivier; **4.** Ce Geoffroy est un personnage historique; mais il n'est pas *pair*, comme le sont tous ceux qui sont cités ici. Voir laisse XVIII; **5.** Porte-étendard; **6.** Au trictrac; **7.** Ce jeu était alors très en vogue; **8.** Jeunes gentilshommes; **9.** La légende lui donnait plus de deux cents ans; en réalité, il avait alors trente-six ans.

Scanat cu CamScanner

vous pourrez faire un charroi, et tant de besants[1] d'or très fin que vous pourrez largement solder vos hommes. Vous êtes resté assez longtemps[2] en ce pays, il est temps que vous rentriez en France, à Aix. Là, Marsile, mon maître, vous suivra, il l'a dit. » L'empereur lève les mains vers Dieu, baisse la tête, et se met à réfléchir[3].

v. 122-138.

X

L'empereur tenait la tête baissée; il n'était point hâtif en ses paroles, il avait coutume de ne parler qu'à loisir. Quand il releva la tête, son visage était très fier : « Vous avez bien parlé, dit-il aux messagers, mais le roi Marsile est mon grand ennemi. En quelle mesure dois-je me fier aux paroles que vous venez de dire? — Vous aurez des otages, dit le Sarrasin, dix, quinze ou vingt. Dût-il périr, mon fils sera parmi eux, et vous en aurez, je crois, de plus nobles encore. Quand vous serez dans votre château seigneurial, à la grande fête de Saint-Michel-du-Péril, mon maître vous promet de vous suivre à vos bains d'Aix, que Dieu créa pour vous[4], et là, il demandera à devenir chrétien. — Il peut encore être sauvé », répond Charles.

v. 139-156.

XI

Le soir était beau, le soleil radieux. Charles fait mettre les dix mules à l'écurie, et dresser une tente en un grand verger; il y fait héberger les dix messagers. Douze sergents prennent grand soin d'eux, et ils y restent toute la nuit, jusqu'au jour clair. L'empereur se lève de grand matin; il entend messe et matines, et se rend sous un pin; il mande ses barons pour tenir son conseil. Il ne veut rien faire sans l'avis de ceux de France.

v. 157-167.

1. Le *besant* est une ancienne monnaie d'or en usage à Byzance (d'où son nom; cf. l'expression : « Valoir son *besant* d'or »); 2. *Longtemps :* voir laisse I et note 2; 3. « Charlemagne élève ses deux mains vers le ciel : de ce geste, il offre à Dieu, comme un hommage, le succès de ses armes; il lui exprime sa gratitude; mais il implore aussi le secours de sa Sagesse : car la proposition des païens vaut qu'on y réfléchisse. Il incline la tête sur sa poitrine, il se prend à méditer, en homme habitué à ne pas se hâter et à peser ses décisions. » (E. Faral, *La Chanson de Roland*, p. 62); 4. Les Romains connaissaient les sources d'eau chaude d'Aix; on imagina plus tard que Dieu les avait créées pour Charles.

Scanat cu CamScanner

XII

L'empereur s'en va sous un pin; il mande ses barons pour tenir son conseil : le duc Ogier[1], l'archevêque Turpin[2], Richard le vieux et son neveu Henri, et Acelin, le preux comte de Gascogne, Thibaut de Reims et Milon son cousin, et Gérin et Gérier sont là aussi. Avec eux vinrent le comte Roland et Olivier le preux et le noble; il y a là plus de mille Français de France. Ganelon[3] vint aussi — celui qui fit la trahison — et alors commença ce conseil de malheur.

v. 168-179.

XIII

« Seigneurs barons, dit l'empereur Charles, le roi Marsile m'a envoyé ses messagers. Il veut me donner une grande part de ses biens, des ours, des lions, des lévriers bons à mettre en laisse, sept cents chameaux et mille autours ayant mué, quatre cents mulets chargés d'or d'Arabie et, en outre, plus de cinquante chars. Mais il demande que je m'en aille en France : il me suivra à Aix, en mon palais, il y recevra notre loi qui conduit mieux au salut, il se fera chrétien et tiendra de moi ses marches[4]. Mais je ne sais pas ce qu'il pense en son cœur. » Les Français disent : « Il nous faut prendre garde. »

v. 180-192.

XIV

L'empereur a dit sa pensée. Le comte Roland, qui ne l'approuve pas, se lève, et se met à le contredire : « Malheur si vous croyez Marsile! dit-il; voici sept ans tout pleins que nous sommes en Espagne; je vous ai conquis Noples et Commibles, j'ai pris Valterne et la terre de Pine, et Balaguer, et Tuèle et Sézille[5]. Le roi Marsile s'est alors conduit comme un grand traître : il avait envoyé quinze de ses

1. *Ogier le Danois :* un des plus illustres héros de nos chansons de geste; otage, ami, puis ennemi de Charles, dont il tua le fils; il se réconcilia avec lui, et pour lui accomplit de merveilleux exploits; 2. Il y eut réellement à Reims un archevêque de ce nom, contemporain de l'empereur; mais la chanson lui attribue un rôle légendaire; 3. Personnage légendaire, « parâtre » de Roland; 4. Provinces militaires établies aux frontières d'un empire; 5. Ces noms sont difficiles à identifier; on reconnaît cependant Valtierra, Pina (près de Saragosse), Balaguer (en Catalogne), Tudèle (aux frontières de l'Aragon, de la Castille et de la Navarre), et peut-être Séville, placée par erreur dans le Nord de l'Espagne. — Pour Noples, voir laisse CXXXIV, note 4.

Scanat cu CamScanner

païens, chacun portait une branche d'olivier; ils vous dirent les mêmes paroles que ceux-ci. De vos Français vous prîtes le conseil; ils eurent la folie d'être de votre avis; vous envoyâtes au païen deux de vos comtes; l'un était Basan et l'autre Basile : il leur coupa la tête dans les montagnes d'Haltoïe[1]. Continuez la guerre comme vous l'avez commencée, menez votre armée à Saragosse, assiégez la ville toute votre vie, s'il le faut, et vengez ceux que le félon fit occire. »

v. 193-213.

XV

L'empereur tient son chef baissé; il tire sa barbe, il tord sa moustache; il ne fait à son neveu ni bonne ni mauvaise réponse. Les Français se taisent, excepté Ganelon. Celui-ci se lève, et vient devant Charles, et, d'un ton fier, il se met à parler : « Malheur si vous croyez les fous, dit-il au roi, n'écoutez ni moi, ni nul autre, mais votre intérêt seul. Quand le roi Marsile vous mande qu'il deviendra votre homme, les mains jointes, et qu'il tiendra de vous toute l'Espagne, puis qu'il recevra la loi que nous suivons, celui qui vous conseille de rejeter ce pacte ne se soucie guère de quelle mort nous mourrons! Conseil d'orgueil ne doit pas prévaloir. Laissons les fous, suivons les sages. »

v. 214-229.

XVI

Ensuite est venu le duc Naimes[2] : il n'y a pas de meilleur vassal en toute la cour. Il dit au roi : « Vous avez entendu la réponse du comte Ganelon; son avis est sage, il faut qu'on le suive. Le roi Marsile à la guerre est vaincu, vous lui avez pris tous ses châteaux; avec vos machines, vous avez brisé ses murs; vous avez brûlé ses villes et vaincu ses hommes. Quand il vous prie d'avoir merci de lui, ce serait péché que de demander davantage, et ses otages vous offrent toute sécurité. Cette grande guerre ne doit plus durer. » Les Français disent : « Le duc a bien parlé. »

v. 230-243.

1. Episode raconté dans la *Prise de Pampelune*, chanson du XIV[e] siècle qui remonte en fait à de plus vieilles légendes; 2. *Naimes*, duc de Bavière, type du conseiller prudent, souvent comparé à Nestor de l'Iliade.

Scanat cu CamScanner

XVII

« Seigneurs barons, qui enverrons-nous à Saragosse, au roi Marsile? » Le duc Naimes répond : « J'irai, avec votre consentement : octroyez-moi sur l'heure le gant et le bâton[1]. » Le roi répond : « Vous êtes un homme sage. Par cette barbe et par ma moustache, vous n'irez pas en ce moment si loin de moi. Retournez vous asseoir, personne ne vous appelle. »

v. 244-251.

XVIII

« Seigneurs barons, qui pourrons-nous envoyer au Sarrasin qui détient Saragosse? — J'y peux très bien aller, répond Roland. — Non, certes, dit le comte Olivier, votre cœur est âpre et fier; j'aurais peur que vous en vinssiez aux prises. J'y peux très bien aller, si le roi y consent. » Le roi répond : « Taisez-vous tous les deux : ni vous ni lui vous n'y mettrez les pieds. Par cette barbe que vous voyez blanchie, malheur si l'on me désigne un des douze pairs[2]! » Les Français se taisent et se tiennent tout interdits.

v. 252-263.

XIX

Turpin de Reims se lève hors de son rang et dit au roi : « Laissez vos Francs en repos; vous êtes resté sept ans en ce pays; ils ont eu beaucoup de peines et d'angoisses. Sire, donnez-moi le bâton et le gant; j'irai, moi, vers le Sarrasin d'Espagne; j'irai voir un peu comment il est fait. » Mais l'empereur répond avec colère : « Allez vous asseoir sur ce tapis blanc, et ne parlez plus, si ce n'est sur mon ordre[3]. »

v. 264-273.

1. Attributs officiels des messagers; voir plus bas, note 2 de la laisse XXIV; 2. Les pairs (étymologiquement *les égaux*) formaient autour de Charles une sorte de confrérie militaire, du reste due à l'imagination des trouvères; au nombre de douze, sans doute en souvenir des douze apôtres groupés autour du Christ, ils étaient choisis parmi les plus vaillants des jeunes chevaliers. Ce sont, d'après notre Chanson (voir laisses CLXII et CLXXVII), Roland, Olivier,

Scanat cu CamScanner

XX

« Francs chevaliers, dit l'empereur Charles, choisissez-moi un baron de ma marche[1], qui porte au roi Marsile mon message. » Roland lui dit : « Ce sera Ganelon, mon parâtre[2]. » Les Français disent : « Certes, il le peut très bien faire. Si vous ne le prenez pas, vous n'en enverrez pas de plus sage. » Le comte Ganelon est tout saisi d'angoisse; de ses épaules, il rejette ses grandes peaux de martre, et reste en son bliaut[3] de soie. Il a les yeux vairs[4], et le visage très fier; il a un corps bien fait et la poitrine large. Il est si beau que tous ses pairs l'admirent. Il dit à Roland : « Fou, quelle rage te prend? On sait très bien que je suis ton parâtre, et tu me désignes pour que j'aille vers Marsile! Si Dieu me donne d'en revenir, je te causerai un si grand dommage qu'il durera toute ta vie. » Roland répond : « Ce sont paroles orgueilleuses et folles que j'entends là. On sait fort bien que je n'ai cure des menaces. Mais c'est un homme sage qu'il faut pour l'ambassade. Si le roi y consent, je suis prêt à aller à votre place. »

v. 274-295.

XX[1]

« Francs chevalers[2] », dist li emperere Carles,
« Car[3] m'eslisez un barun de ma marche
Qu[4]'a Marsiliun me portast mun message. »
Co[5] dist Rollant : « Co ert[6] Guenes[7] mis parastre. »
Dient Franceis : « Car il le poet ben faire.
Se lui lessez, n'i trametrez plus saive. »
Et li quens[8] Guenes en fut mult anguisables,
De sun col getet ses grandes pels de martre
Et est remes[9] en sun blialt de palie[10];

1. Voir laisse XIII, note; 2. Ganelon a épousé en secondes noces la sœur de Charles; celle-ci avait déjà un fils, le Roland de la *Chanson*; 3. Le *bliaut* est une sorte de tunique assez courte que l'on portait sous le manteau en temps de paix et sous le haubert en temps de guerre; 4. *Vairs* : dont l'iris est bordé de blanc (étym. : de couleur variée).

1. La ponctuation ne figure pas dans le manuscrit d'Oxford; nous l'avons ajoutée pour l'intelligence du texte. Nous avons de même indiqué des majuscules; — et aussi des trémas pour faciliter la scansion; 2. Cas régime. Cependant dans les apostrophes on emploie d'ordinaire le cas sujet; 3. N'a pas ici une valeur explicative; signifie : *donc*; s'emploie souvent au moyen âge pour exhorter, encourager; 4. = *pour que* : cf. : « ... *Viens*, que *ton roi t'embrasse* » (Corneille, *le Cid*, v. 1334); 5. Nous écrivons partout *co* comme le porte le manuscrit; prononcez : *ço*; 6. Futur du verbe *être*; 7. Cas sujet; *Ganelon* est le cas régime; 8. Cas sujet; *comte* est le cas régime; 9. Participe passé du verbe *remaindre* (*rester*); 10. *Palie* : étoffe, riche étoffe; latin : *pallium*, manteau; cf. le *poêle* ou drap qui recouvre le cercueil.

Scanat cu CamScanner

Vairs out [les oeilz][1] et mult fier lu visage.
Gent out le cors et les costez out larges,
Tant par fut bels[2] tuit si per l'en esguardent.
Dist a Rollant : « Tut fol, pur quei t'esrages?
Co set hom ben que jo sui tis parastres,
Si[3] as juget qu'a Marsiliun en alge[4].
Se[5] Deus co dunet que jo de la repaire,
Jo t'en muvra[i] un si grant contr[a]ire
Ki durerat a trestut tun edage. »
Respunt Rollant : « Orgoill oi et folage.
Co set hom ben, n'ai cure de manace;
Mai saives hom, il deit faire message.
Si li reis voelt, prez sui[6] por vus le face! »

XXI

Ganelon répond : « Tu n'iras pas pour moi. Tu n'es pas mon vassal, et je ne suis pas ton seigneur. Charles me commande de faire son service : j'irai vers Marsile, à Saragosse; mais j'y ferai quelque folie, avant que je n'apaise ma grande colère. » Quand Roland l'entend, il se met à rire.

v. 296-302.

XXI

Guenes respunt : « Pur mei n'iras tu mie. Aoi[7].
Tu n'ies mes hom ne jo ne sui tis sire.
Carles comandet que face sun servise,
En Sarraguce en irai a Marsilie;
Einz i f[e]rai un poi de [le]gerie
Que jo n' esclair ceste meie grant ire. »
Quant l'ot Rollant, si[8] cumencat a rire. Aoi.

XXII

Quand Ganelon voit que Roland rit de lui, il en a si grande douleur qu'il pense éclater de colère; peu s'en faut qu'il n'en perde le sens. Il dit au comte : « Je ne vous aime pas; vous avez fait tomber sur moi ce choix perfide. Juste empereur, vous me voyez ici présent; je veux accomplir votre commandement. »

v. 303-309.

1. *Les oeilz* : ces mots manquent dans le ms; de même tous les mots ou lettres qu'on trouvera entre crochets; 2. Entre *bels* et *tuit*, sous-entendre la conjonction *que*. — *Si* = *ses*; 3. *Si* = *et pourtant*; 4. *Alge*, subjonctif présent d'*aller*; 5. *Se* = *si*; 6. Entre *sui* et *por*, sous-entendre la conjonction *que*; 7. Ce mot *aoi* figure généralement à la fin des laisses où il apparaît comme une sorte de refrain; cependant le ms. le donne parfois comme ici à d'autres places. Il reste, malgré plusieurs essais d'explication, de sens incertain; 8. *Si* = *et alors*.

Scanat cu CamScanner

XXII

Quant co veit Guenes que ore s'en rit Rollant,
Dunc ad tel doel[1], pur poi d'ire ne fent;
A ben petit que il ne pert le sens.
E[2] dit al cunte : « Jo ne vus aim nient,
Sur mei avez turnet fals jugement.
Dreiz emperere, veiz me ci en present :
Ademplir voeill vostre comandement. »

XXIII

« A Saragosse, je sais bien qu'il me faut aller. Quiconque y va n'en peut pas revenir. Sire, souvenez-vous surtout que ma femme[1] est votre sœur, et que d'elle j'ai un fils : on n'en pourrait trouver de plus beau. C'est Baudouin, dit-il, qui sera un preux. A lui, je laisse mes domaines et mes fiefs. Veillez sur lui, car je ne le verrai plus de mes yeux. » Charles répond : « Vous avez trop tendre cœur. Puisque je vous le commande, vous y devez aller. »

v. 310-318.

XXIII

« En Sarraguce sai ben, qu'aler m'estoet; Aoi.
Hom ki la vait, repairer ne s'en poet.
Ensurquetut si[3] ai jo vostre soer,
Sin[4] ai un filz, ja plus bels nen estoet,
Co est Baldewin[5], co dit, ki ert prozdoem,
A lui lais jo mes honurs et mes fieus.
Gua[r]dez le ben, ja nel verrai des oilz. »
Carles respunt : « Tro[p] avez tendre coer;
Puis quel comant, aler vus en estoet. »

XXIV

Le roi dit : « Ganelon, avancez, et recevez le bâton et le gant[2]. Vous l'avez entendu, les Français vous désignent. — Sire, dit Ganelon, c'est Roland qui a tout fait; je ne l'aimerai jamais, durant toute ma vie, ni Olivier, parce qu'il

1. C'est Berte, mariée en secondes noces à Ganelon après la mort du père de Roland; 2. Le bâton était déjà dans l'antiquité grecque l'emblème de l'ambassadeur, et celui-ci devait être reçu pacifiquement. Au moyen âge, comme le gant était le symbole de la personne même et que l'ambassadeur avait souvent pour mission de jeter un défi solennel, on lui confiait également un gant (cf. notre expression : *Jeter le gant à quelqu'un*). Marsile aura donc à choisir entre le bâton ou le gant, entre la paix ou la guerre.

1. Ellipse de la conjonction *que* entre *doel* et *pur* ; 2. Nous écrivons e ou *et* suivant le ms.; 3. *Si* = *aussi* ; 4. *Sin* = *si en* ; *et d'elle* ; 5. *Baldewin* : orthographe anglaise = *Baudouin*.

Scanat cu CamScanner

est son compagnon, ni les douze pairs[1], parce qu'ils l'aiment tant. Je les défie, sous vos yeux. » Le roi lui dit : « Vous avez trop de courroux; vous irez, certes, puisque je le commande. — J'y puis aller, mais je n'aurai nulle sauvegarde, pas plus que n'en eurent Basile et son frère Basan[2]. »

v. 319-330.

XXIV

Co dist li reis : « Guenes, venez avant, Aoi.
Si recevez le bastun et lu guant.
Oit l'avez, sur vos le jugent Franc. »
« Sire », dist Guenes, « co ad tut fait Rollant,
Ne l'amerai a tresrut mun vivant,
Ne Oliver, por co qu'il est si[1] cumpainz,
Li duze per, por [co] qu'il l'aiment tant;
Desfi les en, sire, vostre veiant. »
Co dist li reis : « Trop avez maltalant,
Or irez vos certes, quant jol[2] cumant. »
— « Jo i puis aler, mais n'i aurai guarant, Aoi.
Nul out Basilies, ne sis[3] freres Basant. »

XXV

L'empereur tend à Ganelon le gant de sa main droite, mais le comte aurait bien voulu n'être pas là; au moment où il devait le prendre, le gant tombe à terre, et les Français disent : « Dieu! quel présage est-ce donc? De ce message va sortir pour nous grand malheur. — Seigneurs, dit Ganelon, vous en entendrez des nouvelles. »

v. 331-336.

XXV

Li empereres li tent sun guant le destre,
Mais li quens Guenes iloec ne volsist[4] estre.
Quant le dut prendre, si[5] li caït a tere.
Dient Franceis : « Deus, que purrat co estre!
De cest message nos avendrat grant[6] perte. »
— « Seignurs », dist Guenes, « vos en orrez noveles. »

1. Voir laisse XVIII; 2. Deux chevaliers précédemment envoyés par Charles à Marsile et qui furent tués traîtreusement.

1. *Si* = *son*; 2. *jol* = *je le*; 3. *Sis* = *son*; 4. *Volsist* : emploi du subjonctif pour le conditionnel; 5. *Si* = *alors*; 6. *Grant*, féminin semblable au masculin; cf. *grand mère* (l'apostrophe après *grand* serait absurde, l'e n'ayant jamais existé dans de telles expressions).

Scanat cu CamScanner

XXVI

« Sire, dit Ganelon, donnez-moi votre congé; puisqu'il me faut partir, il ne me sert de tarder. » Le roi dit : « Allez, par le congé de Jésus et le mien! » De sa main droite, il l'absout et fait sur lui le signe de la croix[1]. Puis il lui donne le bâton et le bref[2].

v. 337-341.

XXVI

« Sire », dist Guenes, « dunez mei le cungied;
Quant ber dei, n'i ai plus que targer. »
Co dist li reis : « Al Jhesu et al mien! »
De sa main destre l'ad asols et seignet,
Puis li livrat le bastun et le bref.

XXVII

Ganelon revêt son armure. Il dit adieu à ses amis en larmes et les prie de porter son dernier salut à sa femme, à son fils et à son compagnon Pinabel. Puis il rejoint Blancandrin.

v. 342-365.

L'AMBASSADE D'UN TRAITRE.

XXVIII

Ganelon chevauche sous de hauts oliviers; il a rejoint les messagers sarrasins et Blancandrin qui ralentit sa marche; tous deux échangent des propos pleins de malice : « Charles est un homme merveilleux, dit Blancandrin : il a conquis la Pouille et toute la Calabre, il a traversé la mer salée et gagné pour saint Pierre le tribut de l'Angleterre[3]. Mais que vient-il chercher en notre marche? — Telle est sa volonté, dit Ganelon; il n'y aura jamais homme de taille à se mesurer avec lui. »

v. 366-376.

XXIX

Blancandrin dit : « Les Français sont très nobles! Mais ces ducs et ces comtes font grand tort à leur seigneur, en lui donnant de tels conseils. Ils l'épuisent et le mènent à sa

1. C'est comme soldat de Dieu que Charles bénit Ganelon; 2. La courte lettre contenant le texte du message; 3. Allusion au denier de saint Pierre. Le roi anglo-saxon Offa (et non Charlemagne) avait promis un tribut annuel à saint Pierre en reconnaissance des victoires dont il lui attribuait le mérite (VIII[e] siècle).

Scanat cu CamScanner

perte, lui et d'autres avec lui. » Ganelon répond : « Ce n'est vrai de personne, que je sache, sinon de Roland, qui un jour le regrettera. L'autre matin, l'empereur était assis à l'ombre; vint son neveu, revêtu de sa broigne[1]; il avait fait butin près de Carcassonne. En sa main, il tenait une pomme vermeille : « Tenez, beau sire, dit Roland à son oncle, je vous offre les couronnes de tous les rois. » Son orgueil devrait bien le perdre, car, chaque jour, il s'expose à la mort. Vienne quelqu'un qui le tue, nous aurions pleine paix. »

v. 377-391.

XXX

Blancandrin dit : « Roland est bien terrible, qui veut réduire à sa merci toute nation et revendique toutes les terres. Sur qui compte-t-il donc pour vouloir tant faire? » Ganelon répond : « Sur les Français! Ils l'aiment tellement qu'ils ne lui manqueront jamais. Il leur fait don de tant d'or et d'argent, de tant de mulets, de destriers, d'étoffes de soie[2] et d'armures! L'empereur lui-même a tout ce qu'il veut. Il conquerra la terre d'ici jusqu'à l'Orient. »

v. 392-401.

XXXI

Tant chevauchèrent Ganelon et Blancandrin qu'ils finirent par engager leur foi et se promettre qu'ils chercheraient à faire périr Roland. Tant ils chevauchèrent par voies et par chemins, qu'arrivés à Saragosse, ils mettent pied à terre sous un if. A l'ombre d'un pin se trouve un trône enveloppé de soie d'Alexandrie[3] : c'est là qu'est le roi qui tient toute l'Espagne; autour de lui, vingt mille Sarrasins; mais personne ne dit ni ne souffle mot, tant ils ont hâte d'entendre les nouvelles. Enfin, voici Ganelon et Blancandrin.

v. 402-413.

1. La *broigne* était à l'origine une tunique de peau ou d'étoffe solide sur laquelle on attachait des bandes de fer ou des plaques de métal; puis on remplaça celles-ci par des mailles de fer; enfin on supprima la doublure : ce fut le *haubert*, véritable chemise de mailles. Au XII^e^ siècle, il avait remplacé totalement la broigne et, dans la *Chanson*, *broigne* est presque toujours synonyme de *haubert* ; 2. Le texte dit : *palies* (latin : *pallium*), tapisserie, tapis (cf. notre mot *poêle* [les cordons du *poêle*]); voir laisse XX (texte), note 10, étoffe en général, et d'ordinaire de soie; 3. Alexandrie était au moyen âge l'entrepôt des marchandises de l'Orient et de l'Occident; les caravanes de la Perse et de l'Inde y apportaient notamment les étoffes de soie.

Scanat cu CamScanner

XXXII

Blancandrin s'avance devant Marsile; par le poing, il tient le comte Ganelon, et dit au roi : « Salut, au nom de Mahomet et d'Apollon, dont nous suivons les saintes lois! Nous avons porté votre message à Charles; il a levé ses deux mains vers le ciel, loué son Dieu, sans faire autre réponse. Il vous envoie un de ses nobles barons, homme de France, et très puissant. Vous apprendrez de lui si vous aurez la paix ou non. — Qu'il parle, dit Marsile, et nous l'écouterons. »

v. 414-424.

XXXIII

Mais le comte Ganelon avait longuement réfléchi : il commence à parler avec beaucoup d'art, comme un homme habile à le faire. Il dit au roi : « Salut au nom de Dieu, du Glorieux que nous devons adorer! Voici ce que vous mande Charlemagne, le preux : vous recevrez le saint baptême, il vous donnera en fief la moitié de l'Espagne. Si vous ne consentez point à cet accord, vous serez pris et lié de force, on vous conduira jusqu'à Aix, la capitale, et là un jugement mettra fin à votre vie; vous mourrez de mort honteuse et vile. » Le roi Marsile en fut tout effrayé; il tenait une flèche empennée d'or; il veut frapper Ganelon, mais les siens le retiennent.

v. 425-440.

XXXIV

Le roi Marsile a changé de couleur, il brandit sa flèche; Ganelon le voit, met la main à son épée, et, de la longueur de deux doigts, il la sort du fourreau. Puis il dit : « Mon épée, vous êtes belle et claire; tant que je vous tiendrai, en la cour de ce roi, l'empereur de France ne pourra pas dire que je serai mort tout seul en la terre étrangère, car, avant que je meure, les meilleurs vous auront payée de leur vie. » Les païens disent : « Empêchons la bataille. »

v. 441-450.

XXXV

Les meilleurs Sarrasins ont tant prié Marsile, qu'il s'est rassis sur son trône. Le calife dit : « Vous vous mettiez en mauvaise situation en voulant frapper le Français : vous

Scanat cu CamScanner

auriez dû l'écouter et l'ouïr. — Sire, dit Ganelon, je consens à subir cet affront; mais, pour tout l'or que Dieu fit, et pour tous les trésors de ce pays, je ne laisserai pas de lui dire, si on m'en laisse le loisir, le message que Charles, le roi tout-puissant, lui mande par moi comme à son mortel ennemi. » Ganelon était vêtu d'un manteau de zibeline, recouvert de soie d'Alexandrie. Il le jette à terre, et Blancandrin le reçoit[1]; mais il se garde bien de quitter son épée, il la tient en son poing droit, par le pommeau doré. Les païens disent : « Voici un noble baron[2]. »

v. 451-467.

XXXVI

Ganelon s'approche du roi et lui dit : « Vous vous courroucez à tort; car voici ce que vous mande Charles, qui tient la France : recevez la foi chrétienne; il vous donnera en fief la moitié de l'Espagne, et son neveu Roland aura l'autre moitié : vous aurez là un orgueilleux voisin. Si vous ne consentez pas à cet accord, Charles va faire le siège de Saragosse : vous serez pris et lié de force, on vous conduira tout droit jusqu'à Aix, la capitale. Vous n'aurez ni palefroi[3] ni destrier[4], ni mulet ni mule que vous puissiez chevaucher. Vous serez jeté sur un mauvais cheval de somme; un jugement vous condamnera à avoir la tête tranchée. Notre empereur vous envoie ce bref. » Et il le tend au païen, dans le poing droit.

v. 468-484.

XXXVII

Marsile, de rage, blêmit : il rompt le sceau, en jette la cire, parcourt le bref, en voit le contenu : « Charles, qui tient la France, me mande de me souvenir de sa douleur et de sa colère : il s'agit de Basan et de son frère Basile, dont j'ai fait couper la tête sur les monts d'Haltoïe. Si je veux sauver la vie de mon corps, il faut que je lui envoie mon oncle le calife, car autrement, il ne m'aimera plus. » Alors le fils du roi Marsile prend la parole, il dit au roi : « Ganelon a parlé comme un fou. Il a si mal agi qu'il n'a

1. C'était un signe de défi; 2. *Baron* a un sens très large : brave, vaillant, preux; il s'applique à tous, empereur, roi, comte, duc, gentilhomme; 3. *Palefroi* : cheval de marche, de parade. On le montait donc en dehors du combat. Il en était de même du mulet; 4. *Destrier* : cheval de bataille, tenu de la main *droite* par l'écuyer quand le chevalier ne le montait pas.

Scanat cu CamScanner

plus droit de vivre. Livrez-le moi, et j'en ferai justice. » Quand Ganelon l'entend, il brandit son épée, et va s'appuyer contre le tronc du pin.

v. 485-500.

XXXVIII

Le roi Marsile s'en va dans son verger; il emmène avec lui ses meilleurs vassaux, et Blancandrin au poil chenu, et Jurfaret, son fils et son héritier, et le calife, son oncle et son fidèle. Blancandrin dit : « Appelez le Français, il m'a donné sa foi pour servir notre cause. » Le roi répond : « Allez me le chercher. » Blancandrin va prendre Ganelon aux doigts, par la main droite, et l'amène dans le verger, auprès du roi. Là, ils débattent l'infâme trahison.

v. 501-511.

XXXIX

«Beau sire[1] Ganelon, lui dit le roi Marsile, j'ai agi envers vous un peu follement, quand dans mon emportement je voulus vous frapper. Je vous en fais réparation, en vous offrant ces peaux de zibeline; l'or en vaut plus de cinq cents livres. Avant demain soir, je vous aurai payé là une belle amende. — Je ne les refuse pas, dit Ganelon; que Dieu, s'il lui plaît, vous récompense. »

v. 512-519.

XXXIX

« Bel sire Guenes[1] », co[2] li ad dit Marsilie,
« Jo vos ai fait alques de legerie,
Quant por ferir vos demustrai grant[3] ire.
Guaz vos en dreit par cez pels sabelines,
Melz en valt l'or que ne funt cinc cenz livres;
Einz demain noit en iert bele l'amendise. »
Guenes respont : « Jo nel desotrei mie;
Deus, se lui plaist, a bien le vos mercie! » Aoi.

XL

Marsile dit : « Ganelon, sachez-le, en vérité, j'ai à cœur de beaucoup vous aimer; je veux vous entendre parler de Charlemagne; il est bien vieux, il a fini son temps; il a,

1. *Beau* a souvent, au moyen âge, le sens de *cher* (cf. *beau-frère*).

1. Voir note 7 du v. 277; 2. Voir note 5 du v. 277; 3. Voir note 6 du v. 335.

Scanat cu CamScanner

que je sache, deux cents ans passés[1]! Il a mené son corps par tant de terres! Il a reçu tant de coups sur son bouclier[2]! Il a réduit tant de puissants rois à la mendicité! Quand donc renoncera-t-il à guerroyer? » Ganelon répond : « Charles n'est point ainsi; quiconque le voit et sait le connaître, ne peut que dire : l'empereur est un preux. Je ne saurais assez le louer et le vanter devant vous, car il n'y a nulle part plus d'honneur ni plus de bonté. Qui pourrait décrire sa grande valeur? Dieu le fait briller d'une telle vertu qu'il aimerait mieux mourir que de faillir à ses barons. »

v. 520-537.

XL

Co dist Marsilies : « Guenes, par veir sacez,
En talant ai que mult vos voeill amer;
De Carlemagne vos voeill oïr parler.
Il est mult vielz, si[1] ad sun tens uset,
Men escient dous cenz anz ad passet.
Par tantes teres ad sun cors demened,
Tanz [cols] ad pris sur sun escut buclet,
Tanz riches reis cunduiz a mendisted :
Quant ert il mais recreanz[2] d'osteier? »
Guenes respunt : « Carles n'est mie tels,
N'est hom kil veit et conuistre le set
Que co ne diet que l'emperere est ber.
Tant nel vos sai ne preiser ne loer,
Que plus n'i ad d'onur et de bontet.
Sa grant valor, kil purreit acunter?
De tel barnage l'ad Deus enluminet,
Meilz voelt murir que guerpir sun barnet. »

XLI

Le païen dit : « C'est pour moi grand sujet d'émerveillement que Charlemagne; il est vieux et chenu; il a, que je sache, deux cents ans et plus! Il a tourmenté son corps à travers tant de terres! Il a reçu tant de coups de lance et

1. Voir note 9 de la laisse VIII; 2. Le texte porte *escut boucler* : l'écu était alors oblong et cambré, fait de planches assemblées et recouvertes de cuir; au centre est une proéminence, la *boucle* (d'où *bouclier*), en fer, souvent dorée, souvent aussi contenant dans un creux une boule faite de métal précieux ou de simple verroterie. L'écu pouvait couvrir un homme debout.

1. *Si* = *et*; 2. Participe présent du verbe *recroire* qui a le sens de *renoncer à, se déclarer vaincu, être las*; le participe passé existe encore : *recru*.

d'épieu[1]! Il a réduit tant de puissants rois à la mer
Quand donc renoncera-t-il à guerroyer? — Ce
certes pas, dit Ganelon, tant que vivra son neveu.
chape du ciel, il n'est pas un tel preux; et c'est un vr
aussi qu'Olivier, son compagnon; les douze pa
Charles aime tant, forment l'avant-garde avec vi
chevaliers. Charles est tranquille, et ne crain
homme. »

v.

XLI

Dist li paiens : « Mult me puis merveiller
De Carlemagne ki est canuz e vielz,
Men escientre dous cenz anz ad e mielz,
Par tantes teres ad sun cors traveillet,
Tanz cols ad pris de lances et d'espiet,
Tanz riches reis cunduiz a mendistiet,
Quant ert il mais recreanz d'osteier? »
« Co n'iert », dist Guenes, « tant cum vivet[1]
N'at tel vassal suz la cape del ciel;
Mult par est proz sis cumpainz Oliver;
Les ·xii· pers, que Carles ad tant chers,
Funt les enguardes a ·xx· milie chevalers :
Sours est Carles, que[2] nuls home ne crent

XLII

Le Sarrasin dit : « C'est pour moi grand su
lement que Charlemagne; il est chenu et b
je sache, plus de deux cents ans. Il a passé pa
en les conquérant! Il a reçu tant de coups
tranchants! Il a tué et vaincu sur le champ
de puissants rois! Quand donc renoncera-t-il
Ce ne sera certes pas, dit Ganelon, tant qu
d'ici en Orient, il n'est pas un tel preux;
preux aussi qu'Olivier, son compagnon!
que Charles aime tant, forment l'avant-
mille Français. Charles est tranquille, et
qui vive. »

1. La *lance* est composée d'un fût (ou *hanste*), fait généralem
fer triangulaire; entre ces deux parties est attaché le *gonfanon* ou
naire plus court et plus gros que la lance, mais les deux m
2. Voir note 2 de la laisse XVIII.

1. *Vivet*, au subjonctif; 2. *Que* = *en sorte que*; 3. Le
sous-entendu.

Scanat cu CamScanner

d'épieu[1]! Il a réduit tant de puissants rois à la mendicité! Quand donc renoncera-t-il à guerroyer? — Ce ne sera certes pas, dit Ganelon, tant que vivra son neveu. Sous la chape du ciel, il n'est pas un tel preux; et c'est un vrai preux aussi qu'Olivier, son compagnon; les douze pairs[2], que Charles aime tant, forment l'avant-garde avec vingt mille chevaliers. Charles est tranquille, et ne craint aucun homme. »

v. 538-549.

XLI

Dist li paiens : « Mult me puis merveiller
De Carlemagne ki est canuz e vielz,
Men escientre dous cenz anz ad e mielz,
Par tantes teres ad sun cors traveillet,
Tanz cols ad pris de lances et d'espiet,
Tanz riches reis cunduiz a mendistiet,
Quant ert il mais recreanz d'osteier? »
« Co n'iert », dist Guenes, « tant cum vivet[1] sis niés,
N'at tel vassal suz la cape del ciel;
Mult par est proz sis cumpainz Oliver;
Les ·xii· pers, que Carles ad tant chers,
Funt les enguardes a ·xx· milie chevalers :
Sours est Carles, que[2] nuls home ne crent[3]. » Aoi.

XLII

Le Sarrasin dit : « C'est pour moi grand sujet d'émerveillement que Charlemagne; il est chenu et blanc; il a, que je sache, plus de deux cents ans. Il a passé par tant de terres en les conquérant! Il a reçu tant de coups de bons épieux tranchants! Il a tué et vaincu sur le champ de bataille tant de puissants rois! Quand donc renoncera-t-il à guerroyer? — Ce ne sera certes pas, dit Ganelon, tant que vivra Roland; d'ici en Orient, il n'est pas un tel preux; et c'est un vrai preux aussi qu'Olivier, son compagnon! les douze pairs, que Charles aime tant, forment l'avant-garde avec vingt mille Français. Charles est tranquille, et ne craint homme qui vive. »

v. 550-562.

1. La *lance* est composée d'un fût (ou *hanste*), fait généralement de bois de frêne, et d'un fer triangulaire; entre ces deux parties est attaché le *gonfanon* ou *enseigne*. L'*épieu* est d'ordinaire plus court et plus gros que la lance, mais les deux mots sont souvent synonymes; 2. Voir note 2 de la laisse XVIII.

1. *Vivet*, au subjonctif; 2. *Que* = *en sorte que*; 3. Le sujet de *crent* est *il* (*Carles*), sous-entendu.

Scanat cu CamScanner

XLII

Dist li Sarrazins : « Merveille en ai grant
De Carlemagne ki est canuz et blancs;
Mien escientre plus ad de ·il·c· anz.
Par tantes teres est alet cunquerant,
Tanz colps ad pris de bons espiez trenchanz,
Tanz riches reis morz et vencuz en champ,
Quant ier il mais d'osteier recreant? »
« Co n'iert », dist Guenes, « tant cum vivet Rollant,
N'ad tel vassal d'ici qu'en Orient.
Mult par est proz Oliver, sis cumpainz;
Li ·xii· per, que Carles aimet tant,
Funt les enguardes a ·xx· milie de Francs :
Sours est Carlles[1], ne crent[2] hume vivant. » Aoi.

XLIII

« Beau sire Ganelon, dit le roi Marsile, j'ai une belle armée : vous n'en pourrez voir de plus belle; je peux avoir quatre cent mille chevaliers; puis-je ainsi combattre Charles et les Français? » Ganelon répond : « Non point cette fois. Vous y perdriez des milliers de vos païens. Laissez la folie, tenez-vous-en à la sagesse. Donnez tant de richesses à l'empereur qu'il n'y ait Français qui ne s'en émerveille; pour vingt otages que vous lui enverrez le roi s'en retournera en douce France[1]. Il laissera derrière lui son arrière-garde. Son neveu, le comte Roland, en sera, je crois, et avec lui Olivier, le preux et le courtois. Si l'on veut m'en croire, les deux comtes sont morts. Charles verra tomber son grand orgueil, et n'aura plus jamais désir de vous combattre. »

v. 563-579.

XLIII

« Bel sire Guenes », dist Marsilies li reis,
« Jo ai tel gent, plus bele ne verreiz,
Quatre cenz milie chevalers puis aveir,
Puis m'en cumbatre a Carlle et a Franceis? »
Guenes respunt : « Ne vus[3] a ceste feiz :

1. *Douce France*, voir note de la laisse II.

1. *Carlles* : le ms. donne Carll, de même qu'au vers 578; au vers 566 il donne également *Carll*; 2. *Ne crent* : le scribe, par bévue, avait écrit *ne cre crent*; 3. *Ne vus*, proposition négative elliptique où l'on sous-entend le verbe *faire*; on disait : *ne je, ne tu, nen il* (*nenni*) etc., et l'expression équivalait simplement à *non*.

Scanat cu CamScanner

De voz paiens mult grant perte i avreiz;
Lessez la folie, tenez vos al saveir.
L'empereür tant li dunez aveir[1],
N'i ait Franceis ki tot ne s'en merveilt.
Par ·xx· hostages que li enveiereiz,
En dulce France s'en repairerat li reis.
Sa rereguarde lerrat[2] derere sei,
Iert i sis niés, li quens Rollant, co crei,
Et Oliver, li proz et li curteis :
Mort sunt li cunte, se est ki mei en creit,
Carlles verrat sun grant orguill cadeir,
N'avrat talent que ja mais vus guerreit. » Aoi.

XLIV

« Beau sire Ganelon [dit le roi Marsile], comment m'y prendre pour tuer Roland? » Ganelon répond : « Je sais bien vous le dire; le roi sera aux meilleurs ports[1] de Cize[2]; derrière lui il aura laissé son arrière-garde. Son neveu, le puissant comte Roland, en sera, et Olivier, en qui il a si grande confiance : ils auront vingt mille Français avec eux. Envoyez contre eux cent mille de vos païens; que ceux-ci leur livrent une première bataille; la gent de France y sera blessée et meurtrie. Il y aura aussi, je ne dis pas, grand massacre des vôtres. Puis, de même, livrez-leur une seconde bataille : de l'une ou de l'autre Roland n'échappera pas; vous aurez accompli là une belle prouesse et vous n'aurez plus de guerre de toute votre vie. »

v. 580-595.

XLIV

« Bel sire Guenes cumfaitement purrai Rollant ocire[3]? »
Guenes respont : « Co vos sai je ben dire.
Li reis serat as meillors porz de Sizer,
Sa rereguarde avrat detres sei mise,
Iert i sis niés, li quens Rollant, li riches,

1. Terme géographique qu'on emploie pour désigner les défilés pyrénéens; 2. Le nom de *Cize* est resté à la vallée qui comprend le canton de Saint-Jean-Pied-de-Port et qui touche précisément à Roncevaux.

1. Sous-entendre *que* entre cette proposition et la suivante; 2. Futur de *laisser*; 3. *Bel sire... ocire* est écrit sur la même ligne dans le manuscrit d'Oxford; sans doute faut-il voir deux vers juxtaposés, dont le premier serait incomplet; on rétablit généralement le texte de cette façon :

« Bel sire Guenes » [dist li reis Marsilie],
« Cumfaitement purrai Rollant ocire? »

Scanat cu CamScanner

Et Oliver en qui il tant se fiet;
XX· milie Francs unt en lur cumpaignie.
De voz paiens lur enveiez ·c· milie!
Une bataille lur i rendent cil primes[1] :
La gent de France iert blecee et blesmie.
Nel di por co, des voz iert la martirie.
Altre bataille lur livrez de meisme :
De quel que seit Rollant n'estoerdrat mie.
Dunc avrez faite[2] gente chevalerie,
N'avrez mais guere en tute vostre vie. » Aoi.

XLV

« Qui pourrait faire périr Roland là-bas enlèverait à Charles le bras droit de son corps. Adieu les merveilleuses armées! Charles n'assemblerait plus de telles forces, et la Grande terre[1] resterait en repos. » Quand Marsile entend Ganelon, il le baise au cou; puis il commence à ouvrir (?) ses trésors.

v. 596-602.

XLV

« Chi purreit faire que Rollant i fust mort,
Dunc perdreit Carles[3] le destre braz del cors,
Si[4] remeindreient les merveilluses oz,
N'asemblereit jamais Carles si grant esforz;
Tere Major remeindreit en repos. »
Quan l'ot Marsilie, si[5] l'od baiset el col.
Puis si[5] cumencet a venir[6] ses tresors. » Aoi.

XLVI

Marsile dit (car pourquoi discourir davantage?) : « Un accord n'est bon que s'il est garanti. Jurez-moi de trahir Roland, s'il vient là-bas[2]. » Ganelon répond : « Qu'il en soit

1. *La Grande Terre* (*Tere Major*) : ce nom désigne la terre de France dans *la Chanson de Roland* et aussi dans quelques autres poèmes; M. Bédier traduit la *Terre des aïeux* ; d'autres comprennent le royaume *plus grand* que les autres, la *Grande terre* ; 2. Texte douteux. Voir les notes ci-contre.

1. Construction : *cil lur i rendent* (subjonctif) *primes* (adverbe) *une bataille* ; 2. Au moyen âge le participe passé conjugué avec *avoir* peut rester invariable ou s'accorder avec le complément, quelle que soit la place de celui-ci; 3. Aux vers 597 et 599, où nous écrivons *Carles*, le ms. donne *Carl* ; 4. *Si* = *et alors* ; 5. *Si* = *alors* ; 6. *Venir* est donné par le manuscrit d'Oxford; on a proposé d'y substituer : *ouvrir*.

Scanat cu CamScanner

comme il vous plaît! » Sur les reliques de son épée Murgleis[1], il jure la trahison : la forfaiture est accomplie.

v. 603-608.

XLVI

Co dist Marsilies (Qu'en parlereient il plus[1] ?) :
« Cunseill n'est proz dunt hume nest seuu,s[2].
La traïsun me jurrez de Rollant si il li est[3]. »
Co respunt Guenes : « Issi seit cum vos plaist! »
Sur les reliques de s'espee Murgleis
La traïsun jurat et si s'en est forsfait. Aoi.

XLVII - LIII

Les Sarrasins font fête au traître ; les chefs païens, Valdabron et Climorin, lui donnent des présents ; la reine Bramimonde lui offre des bijoux pour sa femme ; Marsile lui enverra chaque année dix mulets chargés d'or. A tous, Ganelon renouvelle sa promesse.

Les présents et les vingt otages destinés à Charles sont prêts. Ganelon retourne vers l'empereur.

LIV

L'empereur s'est levé de grand matin; il a entendu messe et matines; sur l'herbe verte, il se tient debout devant sa tente. Là se trouvent Roland, et Olivier le preux, et Naimes le duc, et bien d'autres. Ganelon y vient, le félon, le parjure. Il commence à parler avec grande perfidie et dit au roi : « Salut au nom de Dieu; je vous apporte les clefs de Saragosse; les voici; je vous amène de très grands trésors et vingt otages : faites-les bien garder. Le vaillant roi Marsile vous mande, de plus, de ne pas lui reprocher l'absence du calife; car, de mes yeux, j'ai vu quatre cent mille hommes armés, vêtus du haubert[2], beaucoup coiffés du heaume[3], ayant au côté l'épée à pommeau d'or niellé[4], accompagner

1. *Murgleis :* les épées des chevaliers portent toujours un nom : celle de Roland s'appelle *Durendal*, celle d'Olivier *Hauteclaire*, celle de Charlemagne *Joyeuse*, celle de Baligant *Précieuse*. Le pommeau de l'épée était circulaire et creux : à l'intérieur on enfermait des reliques qu'une plaque de cristal laissait voir; 2. *Haubert*, voir note 1 de la laisse XXIX; 3. *Heaume :* casque de forme conique ou ovoïde, ceint d'un cercle de métal, garni sur le devant d'un *nasal* qui protégeait le nez; il se laçait aux mailles de la *coiffe* du haubert (celle-ci recouvrait la nuque et le crâne); 4. *Niellé :* gravé de traits dont les creux sont remplis d'émail noir.

1. *Il plus* n'est peut-être pas un texte sûr : ces deux mots, dans le manuscrit, figurent en effet sur un grattage, et sont d'une seconde main; 2. *Seuu,s* est donné tel quel par le manuscrit, mais figure aussi sur un grattage et est écrit par la même seconde main; 3. *Si il li est* ont été ajoutés par cette même seconde main, mais sans grattage préalable.

Scanat cu CamScanner

le calife jusqu'à la mer; ils fuyaient Marsile ne voulant ni recevoir ni garder la loi chrétienne. Avant qu'ils eussent navigué quatre lieues, l'orage et la tempête les ont surpris, ils ont été noyés, vous ne les reverrez jamais. Si le calife était en vie, je vous l'aurais amené. Quant au roi païen, Sire, soyez sûr que vous ne verrez pas passer ce premier mois sans qu'il vous suive au royaume de France; il y recevra la loi chrétienne, et, les mains jointes, deviendra votre vassal; il tiendra de vous le royaume d'Espagne. » Le roi dit : « Grâces soient rendues à Dieu! Vous avez bien accompli votre tâche, et vous en aurez grande récompense. » Parmi l'armée, on fait sonner mille clairons; les Français lèvent le camp, font charger leurs chevaux de somme, et tous s'acheminent vers la douce France[1].

v. 669-702.

ROLAND EST PLACÉ A L'ARRIÈRE-GARDE.

LV

Charles a ravagé l'Espagne, pris les châteaux et violé les cités; il dit que sa guerre est finie. Vers la douce France[1], l'empereur chevauche. Le comte Roland fixe à sa lance son gonfanon[2]; du haut d'un tertre il l'élève vers le ciel; les Français campent par toute la contrée. Cependant, l'armée des païens chevauche par les grandes vallées, hauberts au dos, heaumes lacés, épées au côté, écus au col[3] et lances prêtes au combat. En un bois, au haut des monts, ils s'arrêtent : ils sont quatre cent mille qui attendent le lever du jour. Dieu! Quelle douleur! Les Français ne le savent pas!

v. 703-716.

LVI

Le jour s'en va et la nuit s'assombrit; Charles, le puissant empereur, s'endort. Il songe qu'il est aux larges ports de Cize, et qu'il tient entre ses poings sa lance de frêne[4]; et voilà que le comte Ganelon la lui arrache, et la secoue, et la brandit, avec une telle fureur, que, vers le ciel, en volent les éclats. Charles dort : il ne s'éveille pas.

v. 717-724.

1. *La douce France*, voir note 7 de la laisse II; 2. *Gonfanon* : sorte d'oriflamme qui se fixait au haut de la hampe de la lance et sous le fer; voir laisse XLI, note 1; 3. *Écus*, voir note 2 de la laisse XL; pendant la marche on suspendait l'écu au cou; 4. Le frêne était le bois le plus recherché pour les lances.

Scanat cu CamScanner

LVII

Après cette vision, il en a une autre : il est en France, à Aix, en sa chapelle; un ours cruel le mord au bras droit, et, du côté de l'Ardenne, il voit venir un léopard qui, farouchement, s'attaque à son corps même. Mais de la salle accourt un lévrier, qui vient à Charles au galop et par bonds, qui tranche à l'ours l'oreille droite, et, plein de colère, s'en prend au léopard. « Grande bataille! » disent les Français, mais ils ne savent pas qui remportera la victoire. Charles dort, il ne s'éveille pas. v. 725-736.

LVIII

La nuit s'achève, et l'aube claire apparaît; au milieu de son armée l'empereur chevauche fièrement. « Seigneurs barons, dit l'empereur Charles, voyez les ports et les étroits passages, choisissez qui sera à l'arrière-garde! » Ganelon répond : « Roland, mon beau-fils. Vous n'avez baron de plus grande bravoure. » Le roi l'entend, et le regarde durement : « Vous êtes le démon en personne, lui dit-il, une rage mortelle vous est entrée au corps; et qui sera devant moi, à l'avant-garde? — Ogier de Danemark, répond Ganelon, vous n'avez baron qui mieux que lui le fasse. »

v. 737-750.

LIX

Le comte Roland, quand il s'entend désigner, parle en vrai chevalier : « Sire parâtre, je vous dois beaucoup chérir; vous m'avez attribué l'arrière-garde. Charle le roi, qui tient la douce France, n'y perdra, que je sache, ni palefroi ni destrier[1], ni mule ni mulet sur lequel il doive chevaucher, roussin ni cheval de somme, avant qu'on ne l'ait disputé par l'épée. » Ganelon répond : « Vous dites vrai, je le sais bien. »

v. 751-760.

LX

Quand Roland entend qu'il sera à l'arrière-garde, plein de colère il dit à son parâtre : « Ah! misérable, mauvais homme, de vile race! Pensais-tu que j'allais laisser choir le gant, ainsi que toi, le bâton[2] devant Charles? » v. 761-765.

1. *Palefroi, destrier :* voir notes 3 et 4 de la laisse XXXVI. Le *roussin* servait à porter les bagages du chevalier; 2. Méprise de l'auteur? c'est un gant que Ganelon a laissé tomber.

Scanat cu CamScanner

LXI

« Droit empereur, dit Roland le baron, donnez-moi l'arc[1] que vous tenez au poing. J'en suis bien sûr, on ne me reprochera pas de l'avoir laissé tomber, comme fit Ganelon du bâton quand il le reçut en sa main droite. » L'empereur tient la tête baissée; il tire sa barbe, il tord sa moustache : il ne peut s'empêcher de pleurer.

v. 766-773.

LXII

Ensuite est venu Naimes; il n'y a pas de meilleur vassal en toute la cour. Il dit au roi : « Vous l'avez entendu. Le comte Roland est dans un grand courroux; l'arrière-garde lui est attribuée, et vous n'avez point de baron qui s'en charge à sa place. Donnez-lui l'arc que vous avez tendu, et trouvez-lui qui puisse bien l'aider. » Le roi lui donne l'arc et Roland le reçoit.

v. 774-782.

LXIII

L'empereur s'adresse à son neveu Roland : « Beau sire neveu, vous le savez, en vérité, je veux vous donner la moitié de mon armée; gardez-la avec vous, elle assurera votre salut. — Je n'en ferai rien, dit le comte. Dieu me confonde, si je démens ma race! Je garderai vingt mille Français très braves. Passez les ports en toute sécurité; vous auriez tort de craindre quelqu'un, moi vivant! »

v. 783-791.

LXIV

Le comte Roland est monté sur son destrier; près de lui vient son compagnon Olivier, puis Gérin et le preux comte Gérier, et puis Oton et Bérenger, et Astor et Anséïs le vieux, le fier Girard de Roussillon et Gaifier le puissant duc. « Par ma tête, j'irai, dit l'archevêque. — Et j'irai avec vous, dit le comte Gautier[2]. Je suis l'homme de Roland et ne dois point lui faire défaut. » Entre eux, ils se choisissent vingt mille chevaliers.

v. 792-803.

1. A l'époque où l'auteur écrit, l'arc était devenu l'arme des *vilains* ; il faut admettre ici que le poète a recueilli un élément de la tradition, du temps où l'arc était une arme de baron; 2. Astor, Gaifier, l'archevêque et Gautier ne comptent pas parmi les douze pairs (v. laisse XVIII, note 2).

Scanat cu CamScanner

LXV

Le comte Roland appelle Gautier de l'Hum : « Prenez mille Français de France, notre terre, et occupez les défilés et les hauteurs afin que l'empereur ne perde pas un seul de ses hommes. » Gautier répond : « Pour vous je le dois bien faire. » Avec mille Français de France, leur terre, Gautier sort des rangs et va par les défilés et les hauteurs. Il n'en descendra, si mauvaises que soient les nouvelles, avant que sept cents épées aient été dégainées. Le roi Almaris du royaume de Belferne leur livra ce jour-là une rude bataille.

v. 804-814.

LXVI

Hauts sont les monts, et ténébreuses les vallées, les roches sombres et terrifiants les défilés. Ce jour même, les Français les franchirent avec grande douleur. A quinze lieues de là, on entendit la rumeur de leur marche. Et lorsqu'ils arrivèrent dans la Grande Terre[1], ils virent la Gascogne, pays de leur seigneur. Alors, il leur souvient de leurs fiefs et de leurs domaines, de leurs filles et de leurs nobles femmes : il n'en est pas un qui ne pleure d'attendrissement. Plus que tous les autres, Charles est plein d'angoisse : aux ports d'Espagne, il a laissé son neveu; il est pris de douleur, et ne peut s'empêcher de pleurer.

v. 815-824.

LXVII

Les douze pairs sont restés en Espagne : vingt mille Français sont en leur compagnie : ils n'ont point peur, ni crainte de la mort. L'empereur s'en retourne en France; sous son manteau, il cache son angoisse. Auprès de lui chevauche le duc Naimes; il dit au roi : « Quel chagrin vous pèse donc? — C'est m'outrager que me le demander, répond Charles, j'ai si grande douleur qu'il faut bien que j'en pleure. Ganelon va ruiner la France! Cette nuit, j'ai eu une vision, qu'un ange m'envoya : j'ai vu Ganelon qui me brisait ma lance entre les mains, Ganelon qui fit désigner mon neveu pour l'arrière-garde. Et j'ai laissé Roland en une marche étrangère! Dieu! si je le perds, je ne retrouverai point son semblable! »

v. 825-840.

1. *La Grande Terre*, voir note 1 de la laisse XLV.

Scanat cu CamScanner

LXVIII

Charlemagne ne peut s'empêcher de pleurer. Cent mille Francs sont pris pour lui d'attendrissement, et pour Roland d'une terreur étrange. Ganelon le félon l'a trahi; du roi païen il a reçu de grands dons, or et argent, étoffes et vêtements de soie, chevaux, chameaux et lions. Or, Marsile a mandé par l'Espagne barons, comtes, vicomtes, ducs et aumaçours[1], les émirs et les fils des comtours[2]. Il en rassemble en trois jours quatre cent mille. A Saragosse il fait sonner ses tambours, et sur la plus haute tour on dresse Mahomet; chaque païen le prie et l'adore. Puis tous chevauchent à marches forcées, à travers la Cerdagne, par les vallées, par les monts : enfin, ils aperçoivent les gonfanons de ceux de France. L'arrière-garde des douze compagnons ne manquera pas de leur livrer bataille.

v. 841-860.

LXIX-LXXVIII

Le neveu de Marsile demande à son oncle l'honneur de frapper contre Roland le premier coup ; Marsile le lui accorde et lui donne le commandement de l'armée. Son neveu le prie alors de lui choisir onze chevaliers qui combattront avec lui les douze pairs de France ; le roi désigne Falsaron, son frère, Corsablis, roi magicien, Malprimis, qui court plus vite qu'un cheval, l'émir de Balaguer, l'aumaçour des Maures, Turgis, qui brûle d'essayer sa longue épée contre celle de Roland, Escremis, Esturgant et Estramaris, qui se targuent de ramener Charles lui-même, Margariz, dont la beauté le fait rechercher des dames, et Chernuble, seigneur d'un pays où le soleil ne luit pas, où le blé ne peut croître, et où les pierres sont noires. Cent mille Sarrasins les accompagnent sous une sapinière où ils vont s'armer.

v. 861-993.

1. *Aumaçour* (en arabe *le victorieux*) : dignitaire musulman; 2. *Comtour* (dérivé de *comte*) : dignitaire musulman.

Scanat cu CamScanner

II. — LA MORT DE ROLAND

Avant la bataille.

LXXIX

Les païens s'arment de hauberts[1] sarrasins qui, pour la plupart, ont triple épaisseur de mailles; ils lacent leurs bons heaumes[2] de Saragosse; ils ceignent leurs épées d'acier viennois. Ils ont de beaux écus[3], des épieux[4] de Valence, des gonfanons[5] blancs et bleus et vermeils. Ils laissent leurs mulets et tous leurs palefrois[6], montent leurs destriers[7], et chevauchent en rangs serrés. Le jour était clair et le soleil radieux; pas une armure qui toute ne flamboie. On sonne mille clairons, pour que ce soit plus beau. Le bruit est grand, et les Français l'entendent.

Olivier dit : « Sire compagnon, je crois que nous pourrions bien avoir bataille avec les Sarrasins. » Roland répond : « Que Dieu nous l'octroie! Nous devons tenir ici pour notre roi. Pour son seigneur, on doit souffrir détresse, et endurer le grand chaud, le grand froid, on doit perdre et le cuir et le poil. Que chacun veille à frapper de grands coups, afin qu'on ne fasse pas sur nous de mauvaises chansons! Les païens ont tort et les chrétiens bon droit. Jamais mauvais exemple ne viendra de moi. »

v. 994-1016.

LXXX

Olivier est monté sur une montagne élevée, il regarde à droite, parmi un val herbeux; il voit venir la gent païenne. Il appelle Roland son compagnon : « Du côté de l'Espagne, quelle rumeur j'entends venir! Que de blancs hauberts, que de heaumes flamboyants! Nos Français vont entrer en grande fureur. Ganelon le savait, le félon, le traître qui nous a désignés devant l'empereur. — Tais-toi, Olivier, répond le comte Roland, c'est mon parâtre; je ne veux pas que tu en dises un mot. »

v. 1017-1027.

1. Voir laisse XXIX, note 1; 2. Voir laisse LIV, note 3; 3. Voir laisse XL, note 2; 4. Voir laisse XLI, note 1; 5. Voir laisse XLI, note 1; le *gonfanon* est fait d'étoffe; il est rectangulaire et terminé par trois ou quatre langues, trois le plus généralement; 6. Voir laisse XXXVI, note 3; 7. *Id.*

Scanat cu CamScanner

LXXXI

Olivier est monté sur une montagne; il aperçoit le royaume d'Espagne et les Sarrasins assemblés en grand nombre. Les heaumes luisent, gemmés d'or, et les écus, et les hauberts brodés de jaune[1], et les épieux, et les gonfanons fixés aux lances. Olivier, à lui tout seul, ne peut pas compter leurs bataillons : il y en a tant, qu'il n'en sait pas le nombre. En lui-même, il est tout égaré; comme il a pu, il est descendu de la montagne, il est venu vers les Français et leur a tout conté.

v. 1028-1038.

LXXXII

Olivier dit : « J'ai vu les païens; jamais homme sur terre n'en vit davantage. Ils sont cent mille devant nous, avec des écus, des heaumes lacés et de blancs[2] hauberts, les lances droites, de bruns épieux luisants! Vous aurez bataille telle qu'il n'y en eut jamais. Seigneurs français, que Dieu vous donne sa force : tenez ferme dans le combat, que nous ne soyons pas vaincus! » Les Français disent : « Honni soit qui fuira! S'il faut mourir, pas un ne vous manquera. »

v. 1039-1048.

LXXXIII

Olivier dit : « Les païens sont en force, et nos Français, ce me semble, sont bien peu. Compagnon Roland, sonnez donc de votre cor. Charles l'entendra et l'armée reviendra. » Roland répond : « Ce serait folie! En douce France[3] j'y perdrais mon renom. Je vais sur-le-champ frapper avec Durendal[4] de grands coups : la lame en sera sanglante jusqu'à l'or de la garde. Les félons païens sont venus aux ports[5] pour leur malheur. Je vous l'assure, tous sont marqués pour la mort. »

v. 1049-1058.

LXXXIII

Dist Oliver : « Paien unt grant esforz;
De noz Franceis m'i semblet aveir mult poi.

1. Le texte dit *safret*, c'est-à-dire couleur de safran : on mêlait, en effet, du fil d'archal aux mailles de fer du haubert pour obtenir des broderies, assez grossières, qui décoraient surtout les pans de cette armure; 2. *Blancs* : on couvrait parfois le métal du haubert d'une couche de couleur; parfois aussi on se contentait de le polir : le haubert était alors *blanc*; 3. *Douce France*, voir laisse II, note 7; 4. *Durendal*, voir laisse XLVI, note 1, p. 39; 5. *Ports*, voir laisse XLIV, note 1.

Scanat cu CamScanner

Cumpaign Rollant, kar[1] sunez vostre corn!
Si[2] l'orrat[3] Carles, si[2] returnerat l'ost. »
Respunt Rollanz : « Jo fereie que fols[4];
En dulce France en perdreie mun los;
Sempres ferrai[5] de Durendal granz colps;
Sanglant en ert li branz entresqu'a l'or.
Felun paien mar[6] i vindrent as porz.
Jo vos plevis, tuz sunt jugez a mort. » Aoi.

LXXXIV

« Compagnon Roland, sonnez donc de votre olifant[1]. Charles l'entendra et fera revenir l'armée; le roi et ses barons viendront nous secourir. » Roland répond : « Ne plaise au Seigneur Dieu que par ma faute mes parents soient blâmés, et que la douce France tombe dans l'humiliation. Mais je frapperai de grands coups de Durendal, ma bonne épée que j'ai ceinte au côté. Vous en verrez toute la lame ensanglantée. Les félons païens se sont réunis ici pour leur malheur; je vous l'assure, ils sont tous condamnés à périr. »

v. 1059-1069.

LXXXIV

« Cumpainz Rollant, l'olifan car[1] sunez!
Si[2] l'orrat[3] Carles, ferat l'ost returner,
Succurrat nos li reis od[7] sun barnet. »
Respont Rollant : « Ne placet Damnedeu
Que mi parent pur mei seient blasmet,
Ne France dulce ja cheet en viltet!
Einz i ferrai[5] de Durendal asez[8],
Ma bone espee, que ai ceint[9] al costet :
Tut en verrez le brant ensanglentet.
Felun paien mar[6] i sunt asemblez :
Jo vos plevis, tuz sunt a mort livrez. » Aoi.

1. Le cor de Roland est un *olifant*; l'étymologie du mot (*éléphant*) indique qu'il est fait d'ivoire; il a la forme d'une corne et il était probablement richement sculpté. Les autres chevaliers portent un cor ordinaire.

1. *Kar*, voir laisse XX, note 3; 2. *Si* = *alors*; 3. *Orrat* : futur de *oïr* (*ouïr*); 4. Ellipse : *Je ferais ce qu'un fou* (*ferait*); 5. *Ferrai* : futur de *férir*; 6. *Mar*, du latin *mala hora*, c'est-à-dire : *à la mauvaise heure, mal à propos*; 7. Entre *od* et *sun* et dans l'interligne supérieure figure le mot *tut*; 8. *Asez* : *jusqu'à satiété, beaucoup*; 9. *Ceint*, au moyen âge, l'accord du participe passé avec *avoir* est libre.

Scanat cu CamScanner

LXXXV

« Compagnon Roland, sonnez de votre olifant. Charles l'entendra, qui est au passage des ports; je vous l'assure, les Français reviendront. — Ne plaise à Dieu, lui répond Roland, qu'homme vivant puisse jamais dire que j'aie sonné du cor pour des païens! On ne fera jamais tel reproche à mes parents. Quand je serai en pleine bataille, je frapperai mille et sept cents coups, vous verrez l'acier de Durendal tout sanglant. Les Français sont braves, ils frapperont vaillamment. Les gens d'Espagne n'échapperont pas à la mort. »

v. 1070-1081.

LXXXV

Cumpainz Rollant, sunez vostre olifan,
Si[1] l'orrat[2] Carles, ki est as porz passant :
Jo vos plevis, ja returnerunt Franc.
— Ne placet Deu, » co[3] li respunt Rollant,
« Que co seit dit de nul hume vivant,
Ne pur paien que ja seie cornant!
Ja n'en avrunt reproece mi parent,
Quant jo serai en la bataille grant[4]
E jo ferrai[5] e mil colps e ·VII· cenz,
De Durendal verrez l'acer sanglent;
Franceis sunt bon, si[6] ferrunt vassalment;
Ja cil d'Espaigne n'avrunt de mort guarant. »

LXXXVI

Olivier dit : « Je ne vois pas qu'on pourrait vous en blâmer; j'ai vu les Sarrasins d'Espagne; les vallées et les monts en sont couverts, et les landes, et toutes les plaines. Grande est l'armée de la gent étrangère; nous n'avons, nous, qu'une bien petite troupe. » Roland répond : « Mon ardeur s'en augmente! Ne plaise au Seigneur Dieu, ni à ses anges, que jamais la France perde son honneur à cause de moi. Mieux vaut la mort que la honte! C'est pour nos beaux coups que l'empereur nous tient plus haut dans son amour. »

v. 1082-1092.

1. Voir note 2 p. 47; 2. Voir note 3 p. 47; 3. *Co* : voir laisse XX, note 5; 4. *Grant*, féminin; voir laisse XXV, note 6; 5. Voir note 5 p. 47; 6. Voir note 2 p. 47.

Scanat cu CamScanner

LXXXVI

Dist Oliver : « D'ico ne sai jo blasme;
Jo ai veüt les Sarrazins d'Espaigne;
Cuverz en sunt li val et les muntaignes
E li lariz et trestutes les plaignes.
Granz sunt les oz de cele gent estrange;
Nus i avum mult petite cumpaigne. »
Respunt Rollant : « Mis talenz en est graigne[1].
Ne placet Damnedeu ne ses angles
Que ja pur mei perdet sa valur France[2]!
Melz voeill murir que huntage me venget[3];
Pur ben ferir l'emperere plus nos aimet. »

LXXXVII

Roland est preux, et Olivier est sage. Tous deux sont d'une merveilleuse bravoure. Et, puisqu'ils sont à cheval et en armes, jamais, dussent-ils mourir, ils ne se déroberont à la bataille. Les comtes sont braves, et leurs paroles sont fières. Les païens félons chevauchent pleins de fureur. Olivier dit : « Voyez un peu, Roland; ils sont tout près, et Charles est trop loin; vous n'avez pas daigné sonner de votre olifant; si le roi était là, nous aurions évité le désastre. Regardez en haut, vers les ports d'Espagne; vous pouvez voir bien triste arrière-garde. Qui s'y trouve, ne fera plus partie d'une autre. » Roland répond : « Ne parlez pas si follement; maudit qui porte un lâche cœur au ventre. Nous tiendrons ferme en la place, et c'est de nous que viendront les coups et les mêlées! »

v. 1093-1109.

LXXXVII

Rollant est proz et Oliver est sage.
Ambedui unt me[r]veillus vasselage :
Puis que il sunt as chevals et as armes,
Ja pur murir n'eschiverunt bataille.
Bon sunt li cunte et lur paroles haltes.
Felun paien par grant irur chevalchent.
Dist Oliver : « Rollant, veez en alques!
Cist nus sunt pres, mais trop nus est loinz Carles.
Vostre olifan suner vos nel deignastes;
Fust[4] i li reis, n'i oüssum[4] damage.

1. *Graigne* : comparatif de *grant* (on trouve aussi plus correctement *graindre*, du latin *grandior*); 2. *France* est le sujet; 3. *Venget*, subjonctif de *venir* ; 4. *Fust*, *oüssum*, imparfaits du subjonctif employés avec la valeur du conditionnel.

Scanat cu CamScanner

Guardez amunt devers les porz d'Espaigne!
Veeir poez, dolente est la rereguarde;
Ki ceste[1] fait jamais n'en ferat altre. »
Respunt Rollant : « Ne dites tel ultrage!
Mal seit del coer ki el piz se cuardet!
Nus remeindrum en estal en la place;
Par nos i ert et li colps et li caples. » Aoi.

LXXXVIII

Quand Roland voit qu'il y aura bataille, il devient plus fier qu'un lion ou qu'un léopard. Il s'adresse aux Français, il appelle Olivier : « Seigneur compagnon, mon ami, ne parlez plus ainsi. L'empereur nous a laissé ces Français; il mit à part ces vingt mille hommes, sachant bien qu'il n'y a pas un lâche parmi eux. Pour son seigneur, un homme doit souffrir de grands maux, endurer le grand froid, le grand chaud; il doit perdre de son sang et de sa chair. Frappe de ta lance, je frapperai de Durendal, ma bonne épée, que le roi me donna; si je meurs, qui l'aura pourra dire, et tous avec lui[1], qu'elle appartint à vaillant chevalier. »

v. 1110-1123.

LXXXVIII

Quant Rollant veit que la bataille serat,
Plus se fait fiers que leon ne leupart.
Franceis[2] escriet, Oliver[2] apelat :
« Sire cumpainz, amis, nel dire[3] ja!
Li emperere, ki Franceis nos[4] laisat,
Itels ·xx· milie en mist a une part,
Sun escientre n'en i out un cuard.
Pur sun seignur deit hom susfrir granz mals
E endurer et forz freiz et granz chalz,
Sin[5] deit hom perdre del sanc et de la char.
Fier[6] de [ta] lance et jo de Durendal,
Ma bone espee, que li reis me dunat!
Se jo i moerc, dire poet ki l'avrat
E purrunt dire que ele fut a noble vassal[7]. »

1. Texte douteux; voir note ci-dessous.

1. *Ceste* (*rereguarde*), complément d'objet direct; 2. *Franceis*, *Oliver*, compléments d'objet direct; 3. *Dire*, infinitif employé avec la valeur d'un impératif (cf. aujourd'hui encore : ne pas *parler* au conducteur); 4. *Nos* = *à nous*; 5. *Sin* = *si en* : et par suite; 6. *Fier*, impératif de *férir*; 7. Texte douteux : *E* est écrit en marge et *dire* figure sur un grattage; les deux mots sont d'ailleurs d'une seconde main.

Scanat cu CamScanner

LXXXIX

D'autre part est l'archevêque Turpin[1]; il pique son cheval et monte sur un tertre; il appelle les Français, et leur fait ce sermon : « Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici : nous devons bien mourir pour notre roi. Aidez à soutenir la chrétienté. Vous aurez bataille, vous en êtes tous sûrs : voyez les Sarrasins sous vos yeux. Battez votre coulpe[2], et demandez à Dieu miséricorde. Je vais vous absoudre pour sauver vos âmes. Si vous mourez, vous serez de saints martyrs[3] et vous aurez des sièges au plus haut du paradis. » Les Français descendent de cheval et s'agenouillent à terre : l'archevêque les bénit au nom de Dieu, et pour pénitence leur ordonne de bien frapper.

v. 1124-1138.

LXXXIX

D'altre part est li arcevesque Turpin,
Sun cheval broche et muntet un lariz,
Franceis apelet, un sermun lur ad dit :
« Seignurs baruns, Carles nus laissat ci;
Pur nostre rei devum nus ben murir.
Christientet aidez a sustenir!
Bataille avrez, vos en estes tuz fiz;
Kar a voz oilz veez les Sarrazins.
Clamez vos culpes, si[1] preiez Deu mercit!
Asoldrai vos pur voz anmes guarir,
Se vos murez, esterez seinz martirs,
Sieges avrez el greignor[2] pareis. »
Franceis decendent, a tere se sunt mis
E l'arcevesque de Deu les beneist :
Par penitence les cumandet a ferir.

XC

Les Français se relèvent, se mettent sur pieds; les voilà bien absous, déliés de leurs péchés, et l'archevêque les bénit au nom de Dieu; puis ils sont montés sur leurs destriers[4] rapides. Ils sont armés à la façon des chevaliers, et tout préparés pour la bataille.

1. Voir laisse XII, note 2; 2. *Battez votre coulpe* : frappez-vous la poitrine en disant votre *mea culpa*; 3. Les Français en combattant les Infidèles vont mourir pour le service de Dieu; 4. *Destriers*, voir laisse XXXVI, note 4.

1. *Si* = *et*; 2. *Greignor*, comparatif de *grant* (voir laisse LXXXVI, note 1); ici, précédé de l'article (*el* = *à le*), prend la valeur du superlatif.

Scanat cu CamScanner

Le comte Roland appelle Olivier : « Sire compagnon, vous disiez bien, Ganelon nous a trahis; il a accepté de l'or, des richesses, des deniers. L'empereur devrait bien nous venger. Le roi Marsile a fait marché de nous : à coups d'épée nous allons le payer! »

v. 1139-1151.

XC

Franceis se drecent, si[1] se metent sur piez;
Ben sunt asols e quites de lur pecchez,
E l'arcevesque de Deu les ad seignez.
Puis sunt muntez sur lur curanz destrers,
Adobez sunt a lei de chevalers
E de bataille sunt tuit apareillez.....

XCI

Aux ports d'Espagne est passé Roland, sur Veillantif[1], son bon coursier; il porte ses armes qui lui siéent fort bien; il va, le preux, tenant en main sa lance, dont le fer est tourné vers le ciel et qui porte au sommet un gonfanon tout blanc; les franges viennent lui battre les mains; Roland a le corps noble, le visage clair et riant. Son compagnon Olivier le suit, et tous ceux de France saluent Roland comme leur protecteur. Vers les Sarrasins, il jette un regard menaçant, et, sur les Français, un regard humble et doux; et il leur dit avec courtoisie : « Seigneurs barons, allez doucement au petit pas. Ces païens viennent au devant d'un grand massacre. Aujourd'hui nous aurons un riche et noble butin. Jamais roi de France n'en fit un de plus de valeur! » A ces mots, les deux armées se joignent.

v. 1152-1169.

XCII

Olivier dit : « Je n'ai point souci de parler. Vous n'avez pas daigné sonner votre olifant, et vous n'avez aucun secours de Charles. Il ne sait rien, ce n'est pas sa faute, à ce preux, et ceux qui sont ici ne méritent, eux non plus,

1. Roland avait conquis son cheval Veillantif et son épée Durendal sur le prince Eaumont (voir le poème d'*Aspremont*).

1. *Si* = et.

Scanat cu CamScanner

aucun blâme. Or donc, chevauchez le mieux que vous pouvez! Seigneurs barons, tenez ferme dans le combat! Pour Dieu, je vous prie de ne penser qu'à frapper, à donner coup pour coup! N'oublions pas le cri de guerre de Charles. » A ces mots les Français poussent un cri. Qui aurait pu les entendre clamer : Monjoie[1]! aurait eu le souvenir de ce que c'est que la vaillance. Puis ils chevauchent, Dieu! avec quelle fierté. Avec ardeur, ils piquent leurs éperons pour avancer plus vite. Ils s'avancent pour frapper : que feraient-ils donc autre? Les Sarrasins ne les craignent pas. Français et païens, les voilà aux prises.

v. 1170-1187.

PREMIER ENGAGEMENT.

XCIII

Le neveu de Marsile — il se nomme Aelroth — chevauche le premier devant l'armée païenne; il va, accablant d'insultes nos Français : « Français félons, aujourd'hui vous allez vous mesurer avec les nôtres. Il vous a trahis, celui qui devait vous protéger. Fol est le roi qui vous laissa dans ces ports. Aujourd'hui, France la douce va perdre son honneur, et Charlemagne le bras droit de son corps. » Quand Roland l'entend, Dieu, quelle douleur il en a! Il éperonne son cheval, il le lance à toute bride, et frappe Aelroth le plus fort qu'il peut. Il brise l'écu, déchire le haubert, ouvre la poitrine, brise les os, et sépare toute l'échine du dos; de son épieu, il arrache l'âme du corps du païen; il enfonce le fer si profond qu'il ébranle le corps, et à pleine lance abat de cheval le païen, dont le cou est coupé en deux moitiés. Mais Roland ne laissera pas de lui parler : « Va donc, misérable, Charles n'est pas fou, il n'a jamais aimé la trahison, il a agi en preux en nous laissant aux ports; la douce France ne perdra pas aujourd'hui son honneur. Frappez, Français, nôtre est le premier coup! Nous avons le droit, et ces gloutons[2] le tort! »

v. 1188-1212.

1. *Monjoie* : cri de ralliement des hommes de Charles, et devenu ensuite traditionnel. Malgré plusieurs essais d'explication, l'origine du mot demeure bien incertaine. Il s'allongea en *Montjoie-Saint-Denis*, quand les rois de France devinrent, en 1076, comtes du Vexin et en même temps vassaux de l'abbaye de Saint-Denis; 2. *Gloutons* : injure habituelle dans la *Chanson*.

Scanat cu CamScanner

XCIV

Il y a là un duc, du nom de Falseron : c'est le frère du roi Marsile. Il tient la terre de Dathan et d'Abiron[1]; il n'y a pas sous le ciel de pire félon; entre les deux yeux, il a un front énorme, on pourrait y mesurer un grand demi-pied. Il a grand deuil, quand il voit son neveu mort, il sort de la foule, et se précipite en avant, pousse le cri de guerre des païens, et injurie les Français : « Aujourd'hui, France la douce va perdre son honneur! » Olivier l'entend, et il en a grande colère, il pique son cheval de ses deux éperons d'or, et va frapper Falseron d'un coup de vrai baron; il lui brise l'écu, rompt le haubert, lui enfonce au corps les pans de son gonfanon, et à pleine lance le désarçonne et l'abat mort. Il regarde à terre, et voyant le glouton étendu il lui dit ces fières paroles : « De vos menaces, misérable, je n'ai point souci. Frappez, Français, car nous les vaincrons. » Il crie : « Monjoie! », le cri de guerre de Charles.

v. 1213-1234.

XCV-CIII

A son tour l'archevêque Turpin abat Corsablis. Après cet exploit des trois plus nobles héros, la bataille continue en une série de duels : Malprimis est pourfendu par Gérin, l'émir par Gérier, l'aumaçour par Samson, Turgis par Anséis, Escremis par Engelier, Esturgant par Oton, Estramaris par Bérenger. Des compagnons d'Aelroth deux restent vivants : Margariz et Chernuble ; le premier frappe Olivier, mais celui-ci est préservé par Dieu, et le païen s'éloigne. Chernuble va se rencontrer avec Roland.

v. 1235-1319.

CIV

La bataille est merveilleuse et générale, le comte Roland ne se ménage pas. Il frappe de sa lance tant que le bois lui dure, mais quinze coups l'ont brisée et mise hors d'usage. Il tire alors Durendal, sa bonne épée, toute nue, éperonne son cheval et va frapper Chernuble; il lui rompt le heaume où luisent des escarboucles, il lui tranche la coiffe[2] et la che-

1. *Dathan et Abiron* sont deux personnages bibliques qui se révoltèrent contre Moïse et furent engloutis par la terre qui s'entr'ouvrit; leurs noms étaient souvent cités dans les formules de malédiction; 2. *Coiffe* : partie du haubert qui recouvre la tête et la nuque et qui est elle-même prise sous le heaume.

Scanat cu CamScanner

velure, et les yeux et le visage, et son blanc haubert dont la maille est très fine, et tout le corps jusqu'à l'enfourchure; à travers la selle lamée d'or l'épée atteint le cheval, tranche l'échine sans chercher la jointure, et abat morts l'homme et la bête, sur l'herbe drue. Roland dit ensuite : « Misérable! tu vins ici pour ton malheur! Mahomet ne te secourra point. Un glouton comme toi ne gagnera pas la bataille! »

v. 1320-1337.

CV

Le comte Roland chevauche par le champ de bataille, il tient Durendal qui bien tranche et bien taille; il fait grand massacre de Sarrasins. Si vous eussiez vu jeter un mort sur l'autre, et le sang vermeil couvrir le sol! Tout sanglants sont son haubert et ses bras, et de son bon cheval le cou et les épaules. Olivier n'est pas lent à frapper, et les douze pairs ne méritent aucun blâme. Les Français frappent à coups redoublés. Les païens meurent; certains d'entre eux se pâment. L'archevêque dit : « Honneur à nos barons! » Il crie « Monjoie! », le cri de guerre de Charles.

v. 1338-1350.

CVI

Olivier chevauche à travers la mêlée, sa lance est brisée, il n'en reste qu'un tronçon; il en va frapper un païen, Malon; il lui brise l'écu, couvert d'or et de fleurons, lui fait jaillir les deux yeux de la tête et la cervelle tombe jusqu'à ses pieds : Olivier le renverse mort parmi sept cents des siens. Puis il a tué Turgin et Estorgous; mais le tronçon éclate et se fend au ras de son poing. Roland lui dit : « Que faites-vous, compagnon? Point n'est besoin de bâton en telle bataille. Le fer et l'acier seuls valent quelque chose. Où est votre épée que l'on nomme Hauteclaire[1]? Sa garde est d'or, son pommeau de cristal. — Je ne la puis tirer, dit Olivier, car j'ai trop à faire de frapper! »

v. 1351-1366.

1. D'après la *Chanson de Girard de Vienne*, l'épée Hauteclaire avait appartenu autrefois à Clusamont, l'empereur de Rome; elle était passée ensuite au pape, à Pépin le Bref, puis à un fail, enfin à Girard de Vienne qui la donna à Olivier pour combattre Roland (voir note 3 de la laisse VIII)

Scanat cu CamScanner

CVII

Sire Olivier a tiré sa bonne épée, qu'a tant réclamée son compagnon Roland; il lui montre comment s'en sert un bon chevalier. Il frappe un païen, Justin de Val-Ferrée; il lui coupe en deux toute la tête, tranche le corps et la broigne brodée, la bonne selle qui est ornée d'or et de joyaux, et l'échine du cheval. Il abat morts sur le pré l'homme et le cheval. Et Roland dit : « Je vous prends comme frère! C'est pour de tels coups que l'empereur nous aime. » De toutes parts, on s'écrie « Monjoie! »

v. 1367-1378.

CVIII

Gérin et son compagnon Gérier rivalisent d'ardeur pour attaquer Timozel et le tuent.

Puis l'archevêque tue Siglorel, l'enchanteur qui déjà avait été en enfer : Jupiter l'y avait conduit par maléfice. Turpin s'écrie : « Sa mort nous était réservée » et Roland dit : « Le misérable est vaincu. Frère Olivier, voilà les coups que j'aime! »

v. 1379-1395.

CIX

Mais cependant la bataille est devenue plus acharnée : les Français et les païens échangent des coups merveilleux. Les uns attaquent, les autres se défendent. Que de lances brisées et sanglantes, que de gonfanons et d'enseignes en lambeaux! Que de bons Français perdent là leur jeunesse : ils ne reverront plus leurs mères ni leurs femmes, ni ceux de France qui les attendent aux défilés. Charlemagne en pleure et se lamente. A quoi bon? ils n'auront pas son secours.

v. 1396-1411.

CX

Cependant la bataille est merveilleuse et pesante. Olivier et Roland frappent vaillamment. L'archevêque rend plus de mille coups, les douze pairs ne se mettent pas en reste, et les Français frappent tous ensemble. Les païens meurent par centaines et par milliers : qui ne s'enfuit n'a aucun secours contre la mort; bon gré, mal gré, il y laisse sa

Scanat cu CamScanner

vie. Les Français y perdent leurs meilleurs défenseurs, qui ne reverront point leurs pères ni leurs parents, ni Charlemagne, qui les attend aux défilés.

Mais en France, il y a une merveilleuse tourmente, tempête de tonnerre et de vent, pluie et grêle démesurément, la foudre tombe à coups serrés et répétés, et, en toute vérité, la terre tremble, de Saint-Michel-du-Péril jusqu'aux Saints[1], de Besançon jusqu'au port de Wissant[2]. Pas une maison dont les murs ne crèvent; en plein midi se produisent de grandes ténèbres. Point de clartés, sinon quand les éclairs fendent le ciel. Tous ceux qui voient ces choses s'épouvantent, et certains disent : « C'est la fin du monde, la consommation du siècle qui est maintenant venue[3]! » Ils ne savent ni ne disent la vérité : c'est le grand deuil pour la mort de Roland!

v. 1412-1437.

CXI

Les Français ont frappé avec cœur et avec force. Les païens sont morts en foule, par milliers. Sur les cent mille il ne s'en est pas sauvé deux. L'archevêque dit : « Nos hommes sont très preux; sous le ciel personne n'en a de meilleurs... » Ils vont à travers le champ de bataille, ils recherchent les leurs; ils pleurent de douleur et de pitié sur leurs parents, de tout leur cœur, de tout leur amour. Le roi Marsile, avec sa grande armée, va surgir.

v. 1438-1448.

Second engagement.

CXII

Marsile vient le long d'une vallée avec la grande armée qu'il a rassemblée, et où il compte vingt corps de bataille. Les heaumes aux pierreries serties dans l'or resplendissent,

1. Selon Léon Gautier (*Chanson de Roland*), il s'agit des *Saints de Cologne*, donc de *Cologne* : sous Dioclétien, cinquante martyrs de la légion thébéenne se laissèrent massacrer plutôt que d'adorer les idoles; leurs restes reposaient dans une basilique couverte de mosaïque et d'or, laquelle portait le nom de *Sancti aurei*. Selon H. Suchier, il s'agirait plutôt de *Xanten* (*Sanctos*), sur la rive gauche du Rhin, près de Düsseldorf; 2. *Wissant* : port au nord de Boulogne; il était alors très fréquenté par les voyageurs à destination de l'Angleterre; 3. Peut-être faut-il voir dans ce passage le souvenir des signes précurseurs qui annoncèrent la mort du Christ (voir Saint Matthieu, XXVII, 45-54; Saint Luc, XXIII, 44-45); on peut aussi songer à une influence de Virgile (passage de la mort de César, *Géorgiques*, I, 466-488).

Scanat cu CamScanner

ainsi que les écus et les broignes brodées. Sept mille clairons y sonnent la charge; grand est le bruit par toute la contrée.

Roland dit : « Olivier, mon compagnon, mon frère, le traître Ganelon a juré notre mort; sa trahison n'est que trop évidente. L'empereur en tirera une terrible vengeance. Nous allons avoir une bataille rude et acharnée : on ne vit jamais pareille rencontre. J'y frapperai de Durendal, mon épée, et vous, compagnon, vous frapperez de Hauteclaire. Nous les avons déjà portées en tant de lieux, et nous avons gagné avec elles tant de batailles! Il ne faut pas qu'on chante sur elles de méchantes chansons. »

v. 1449-1466.

CXIII

En avant de l'armée païenne chevauche Abisme, « *aussi noir que poix fondue* », *et* « *qu'on ne vit jamais jouer ni rire* ». Dès que l'archevêque le vit, il désira le frapper. Tout bas, il se dit à lui-même : « Ce Sarrasin me semble fort hérétique. Le mieux, de beaucoup, est que j'aille le tuer. »

v. 1467-1486.

CXIV

L'archevêque commence la bataille. Il monte le cheval qu'il enleva à Grossaille, un roi qu'il avait tué au Danemark. Le destrier est bien allant, rapide, il a les pieds bien couplés, les jambes plates, la cuisse courte, la croupe large, les flancs allongés, l'échine bien haute, la queue blanche, le toupet jaune, les oreilles petites, la tête toute fauve[1]... *L'archevêque attaque Abisme, et l'abat mort.*

v. 1487-1510.

CXV

Les Français voient qu'il y a tant de païens que la plaine en est toute couverte; ils appellent sans cesse Roland et Olivier et les douze pairs, pour avoir leur secours. Et l'archevêque leur dit toute sa pensée : « Seigneurs barons, pas de lâches craintes! Au nom de Dieu, n'allez point fuir, afin que nul vaillant ne chante sur nous de mauvaises chansons. Mieux vaut, et de beaucoup, mourir en combattant. Il est

1. Pour décrire le cheval, « le poète se conforme à un canon traditionnel » (Bédier, *la Chanson de Roland commentée*, p. 304; on y trouvera les références utiles).

Scanat cu CamScanner

bien certain qu'ici même nous allons trouver notre fin; ce jour passé, nous ne serons plus en vie. Mais je puis vous être garant d'une chose, c'est que le saint paradis vous attend, et que vous irez vous asseoir parmi les Innocents! » A ces mots, les Français sentent un tel réconfort qu'ils se mettent tous à crier : « Monjoie! »

v. 1511-1525.

CXVI - CXXI

Les duels reprennent. Les chevaliers français tombent à leur tour ; mais aussitôt ils sont vengés par leurs compagnons : Engelier est tué par Climborin ; et celui-ci est abattu par Olivier ; Samson est massacré par Valdabrun, et celui-ci est pourfendu par Roland ; Anséis tombe sous les coups de Malquiant, et celui-ci est assommé par Turpin.

v. 1526-1612.

CXXII

D'autre part est un païen Grandoïne, fils de Capuel, le roi de Cappadoce; il monte un cheval qu'il appelle Marmore, plus rapide que l'oiseau qui vole; il lâche la rêne, pique des éperons, et va frapper avec force Gérin; il lui brise son écu vermeil qui tombe de son cou, lui ouvre sa broigne, lui enfonce dans le corps tout son gonfanon bleu, et l'abat mort sur une haute roche. Il tue aussi son compagnon Gérier, et Bérenger, et Guy de Saint-Antoine, puis il va frapper un puissant duc, Austorge, qui tient le domaine de Valence et d'Envers sur le Rhône. Il l'abat mort : les païens en ont grande joie et les Français disent : « Comme les nôtres tombent! »

v. 1613-1628.

CXXIII

Le comte Roland tient son épée sanglante. Il a entendu les Français se lamenter : il en a si grand deuil que son cœur est près de se fendre. « Que Dieu t'accable de maux, crie-t-il au païen. Celui que tu viens de tuer, je vais te le faire payer cher! » Il éperonne son cheval qui s'élance en avant; qui des deux va payer? les voilà en présence.

v. 1629-1635.

CXXIV

Grandoïne était preux et vaillant, courageux et hardi au combat. Sur son chemin il rencontre Roland : il ne l'a jamais vu auparavant, mais il le reconnaît en toute certitude à son

Scanat cu CamScanner

fier visage, à la beauté de son corps, à son regard et à sa contènance, et il ne peut s'empêcher d'être épouvanté; il veut s'enfuir, mais il ne le peut pas. Le comte le frappe avec tant de vigueur qu'il lui fend le heaume jusqu'au nasal, tranche le nez et la bouche et les dents, et tout le tronc, et le haubert jaseron[1], et la selle dorée aux deux arçons d'argent, et, profondément, le dos du cheval. Homme et bête sont atteints sans remède. Et ceux d'Espagne poussent des cris douloureux. Les Français disent : « Notre défenseur frappe bien! »

v. 1636-1652.

CXXV

La bataille est merveilleuse et se précipite, les Français frappent avec force, avec rage, tranchent les poings, les flancs, les échines, les vêtements, jusqu'aux chairs vives, et le sang clair coule en filets sur l'herbe verte. Et les païens, épouvantés : « Grande Terre[2], que Mahomet te maudisse! Par dessus toute race, ta race est hardie! » Et tous appellent Marsile : « Marsile, chevauche, ô roi, nous avons besoin d'aide! »

v. 1653-1662.

CXXVI

La bataille est merveilleuse et grande, les Français frappent de leurs épieux brunis. Ah! si vous eussiez vu tant de souffrance, et tant d'hommes morts, et blessés et sanglants! Ils gisent l'un sur l'autre, sur le dos ou la face. Les Sarrasins ne peuvent en souffrir plus : bon gré, mal gré, ils abandonnent le champ de bataille, et les Français les poursuivent de vive force.

v. 1663-1670.

CXXVII

Le comte Roland appelle Olivier : « Seigneur compagnon, reconnaissez-le, l'archevêque est très bon chevalier; il n'y en a pas de meilleur sur terre et sous le ciel; il sait bien frapper de la lance et de l'épieu. » Le comte répond : « Allons donc à son aide! » A ces mots les Français ont recommencé. Durs sont les coups et la mêlée est lourde. Les chrétiens sont en grande détresse.

Ah! si vous aviez vu Roland et Olivier frapper de grands coups de leurs épées! L'archevêque frappe de son épieu. On

1. C'est le haubert entièrement en mailles; voir laisse XXIX, note 1; 2. Voir laisse XLV, note 1.

Scanat cu CamScanner

peut savoir le nombre de ceux qu'ils ont tués : il est écrit dans les chartes et les brefs, et la Geste dit qu'il en périt plus de quatre milliers[1]. Aux quatre premiers assauts, les Français ont eu l'avantage; mais le cinquième leur pèse lourdement : tous les chevaliers français y sont tués, sauf soixante que Dieu a épargnés, et ceux-là, avant de mourir, vendront chèrement leur vie.

v. 1671-1690.

L'APPEL DU COR.

CXXVIII

Le comte Roland voit qu'il y a grande perte des siens, il s'adresse à son compagnon Olivier : « Beau[2] seigneur, cher compagnon, au nom de Dieu, qu'en pensez-vous? voyez tous ces bons vassaux qui gisent à terre! Nous pouvons plaindre France la douce, la belle, qui va demeurer privée de tels barons! Ah! roi, notre ami, que n'êtes-vous ici? Olivier, mon frère, comment pourrons-nous faire? Comment lui faire savoir des nouvelles? — Je n'en sais pas le moyen, répond Olivier, mais mieux vaut la mort que la honte! »

v. 1691-1701.

CXXIX

Roland dit : « Je sonnerai de l'olifant, Charles l'entendra, lui qui est au passage des ports; je vous le jure, les Français reviendront sur leurs pas. » Olivier dit : « Ce serait grande honte et grand opprobre pour vos parents, et ce déshonneur les suivrait leur vie entière. Quand je vous l'ai dit, vous n'en avez rien fait; maintenant, je ne vous approuverai pas de le faire : sonner du cor ne serait pas agir en brave! Mais vous avez déjà les deux bras tout sanglants[3]! — C'est que j'ai donné de beaux coups », répond le comte.

v. 1702-1712.

CXXX

Roland dit : « Notre bataille est rude; je sonnerai du cor. Le roi Charles l'entendra. » Olivier dit : « Ce ne serait

1. L'auteur, pour donner quelque véracité à son récit, apporte le témoignage de *chartes, de brefs, d'une geste*. Mais ces documents sont probablement imaginaires; 2. *Beau* : cher; voir laisse XXXIX, note 1; 3. Non de blessures qu'il a reçues, mais de blessures qu'il a faites aux ennemis.

Scanat cu CamScanner

pas d'un preux ! Quand je vous l'ai dit, compagnon, vous n'avez pas daigné le faire. Si le roi avait été ici, nous n'aurions pas subi ce désastre. Ceux qui gisent là n'en doivent pas recevoir de blâme. Par ma barbe[1] ! Si je peux revoir Aude, ma gente sœur, vous ne serez jamais dans ses bras[2] ! »

v. 1713-1721.

CXXXI

Roland dit : « Pourquoi contre moi cette colère ? » L'autre répond : « Compagnon, c'est votre faute. La bravoure sensée n'a rien à voir avec la folie. La mesure vaut mieux que la témérité. Si les Français sont morts, c'est par votre imprudence ; nous ne servirons plus jamais le roi Charles. Si vous m'aviez cru, mon seigneur serait venu, et nous aurions livré et gagné la bataille : ou pris ou mort serait le roi Marsile. Votre prouesse, Roland, aura fait notre malheur ! Charlemagne ne recevra plus d'aide de nous. Jamais il n'y aura un homme comme vous jusqu'au jugement dernier. Mais vous allez mourir, et la France en sera déshonorée. Aujourd'hui prend fin notre loyal compagnonnage ; avant ce soir nous serons cruellement séparés. »

v. 1722-1736.

CXXXII

L'archevêque les entend se quereller ; il pique son cheval de ses éperons d'or pur, il vient jusqu'à eux, et se met à les reprendre : « Sire Roland, et vous, sire Olivier, je vous prie, au nom de Dieu, de ne pas vous quereller ; sonner du cor ne nous servirait pas ; mais, cependant, cela vaudrait mieux. Que le roi vienne : il pourra nous venger, et ceux d'Espagne ne doivent pas s'en retourner gaiement ! Nos Français mettront pied à terre, ils nous verront morts et taillés en pièces, ils nous emmèneront en bières, sur des chevaux, ils nous pleureront, pleins de deuil et de pitié, et nous enterreront dans les êtres des moutiers : les loups, les porcs et les chiens ne nous mangeront pas. » Roland répond : « Seigneur, vous avez bien parlé ! »

v. 1737-1752.

1. Charles et ses barons ne portaient en réalité que la moustache. Ce sont les contemporains de l'auteur qui portaient la barbe ; 2. Roland est le fiancé d'Aude, sœur d'Olivier ; voir laisse VIII, note 3.

Scanat cu CamScanner

CXXXIII

Roland a mis l'olifant à ses lèvres, il l'embouche bien, et sonne avec grande force. Hauts sont les monts, et bien longue la voix du cor : à trente grandes lieues[1] on l'entendit faire écho. Charles l'entendit et toute son armée; et le roi dit : « Nos hommes ont bataille. » Le comte Ganelon lui réplique : « Qu'un autre l'eût dit, cela eût paru grand mensonge. »

v. 1753-1760.

CXXXIII

Rollant ad mis l'olifan a sa buche,
Empeint le ben, par grant vertut le sunet.
Halt sunt li pui et la voiz est mult lunge,
Granz ·xxx· liwes l'oïrent il respundre.
Karles l'oït et ses cumpaignes tutes.
Co dit li reis : « Bataille funt nostre hume[1] ! »
E Guenelun li respundit encuntre :
« S'altre le desist[2], ja semblast[2] grant mencunge ! » Aoi.

CXXXIV

Le comte Roland, à grand peine et grand effort, à grande douleur, sonne de son olifant. Et de sa bouche jaillit le sang clair, et de son front la tempe se rompt : mais le son du cor qu'il tient se répand très loin. Charles l'entend, au passage des ports, Naimes[2] l'entend et tous les Français l'écoutent. Et le roi dit : « J'entends le cor de Roland; il n'en sonnerait pas, s'il n'était en pleine bataille[3] ! » Ganelon répond : « Il n'y a pas de bataille. Vous êtes déjà vieux, tout blanc et tout fleuri, et de telles paroles vous font ressembler à un enfant. Vous connaissez bien le grand orgueil de Roland; c'est merveille que Dieu le souffre si longtemps. Déjà il a pris Noples sans votre ordre[4]; les Sarrasins firent

1. Exagération piquée; 2. Voir laisse XVI, note 2; 3. Le cor servait souvent pour appeler à la rescousse; 4. On n'a pu jusqu'ici identifier cette ville d'une manière sûre; on a pensé à Naples, à Grenoble, à Constantinople, etc.; M. Boissonnade (*Du nouveau sur la Chanson de Roland*) a peut-être trouvé la solution juste : il s'agirait du château fort de Nopal, qui commandait la route de Barbastro aux Pyrénées et autour duquel on se battit souvent pendant les croisades d'Espagne. D'après certains récits, celui de la *Karlomagna-Saga* (XIII^e siècle) et celui de l'*Entrée en Espagne* (IV^e siècle), Roland se serait emparé de Noples, avec ou sans le consentement de son oncle; mais c'est du moins malgré la défense de Charles qu'il aurait tué le roi Fouré, dont il aurait ensuite cherché à effacer la trace du sang.

1. *Hume*, cas sujet pluriel; *co* (au début du vers), v. note du vers 277; 2. *Desist, semblast* : l'ancienne langue employait le subjonctif dans la subordonnée et la principale, lorsqu'il s'agissait de propositions hypothétiques.

Scanat cu CamScanner

une sortie et livrèrent bataille au bon vassal Roland ; il fit laver les prés avec de l'eau pour effacer les traces de sang, afin qu'il n'y parût plus rien[1]. Pour un seul lièvre il va cornant toute une journée ; aujourd'hui il se livre à quelque jeu devant ses pairs. Qui donc sous le ciel oserait lui offrir la bataille ? Chevauchez donc ! Pourquoi vous arrêter ? La Grande Terre[2] est très loin devant nous ! »

v. 1761-1784.

CXXXIV

Li quens Rollant par peine et par ahans,
Par grant dulor sunet sun olifan.
Par mi la buche en salt fors li cler sancs;
De sun cervel le temple en est rumpant.
Del corn qu'il tient l'oïe en est mult grant :
Karles l'entend ki est as porz passant;
Naimes li duc l'oïd, si l'escultent li Franc.
Ce dist li reis : « Jo oi le corn Rollant[1] !
Unc nel sunast[2], se ne fust[2] cumbatant. »
Guenes respont : « De bataille est il[3] nient.
Ja estes veilz et fluriz et blancs;
Par tels paroles vus resemblez enfant;
Asez savez le grant orgoill Rollant[1].
Co est merveille que Deus le soefret tant :
Ja prist il Noples seinz[4] le vostre comant.
Fors s'en eissirent li Sarrazins dedenz,
Sis cumbatirent al bon vassal Rollant.
Puis od les ewes lavat les prez del sanc.
Pur cel le fist[5], ne fust [ap]arissant.
Pur un sul levre vait tute jur cornant.
Devant ses pers voit il ore gabant.
Suz cel[6] n'ad gent ki l'osast querre[7] en champ.
Car chevalcez[8]; pur qu'alez arestant ?
Tere Major mult est loinz ca[9] devant. » Aoi.

CXXXV

Le comte Roland a la bouche sanglante, et de son front la tempe s'est rompue ; il sonne de l'olifant avec douleur,

1. Texte douteux ; voir note ci-dessous ; 2. *Grande Terre*, voir laisse XLV, note 1.

1. *Rollant* : le nom de personne employé comme complément d'un nom s'accole à ce nom sans préposition (cf. aujourd'hui : l'*Hôtel-Dieu*, le *Cours-la-Reine*) ; 2. *Sunast*, *fust*, voir note 2, p. 63 ; 3. *Il* : figure dans l'interligne du manuscrit ; 4. *Seinz* : une seconde main a retouché le mot dans le manuscrit pour l'écrire *sanz* ; 5. Sous-entendre *que* (*afin que*) après *fist* ; 6. *Cel* a été ajouté dans le manuscrit au-dessus de la ligne ; 7. Avant *querre* et au-dessus de la ligne a été ajouté *re* (*requerre*) ; 8. L'*h* du mot a été ajouté au-dessus de la ligne ; 9. *Ca* : écrit sans cédille comme dans le manuscrit.

Scanat cu CamScanner

avec angoisse. Charles l'entend, et ses Français aussi. Et le roi dit : « Ce cor a longue haleine. » Le duc Naimes répond : « C'est qu'un baron y met toute sa peine! J'en suis sûr, on livre bataille. Celui-là a trahi Roland, qui vous conseille de vous dérober! Armez-vous, criez votre cri de guerre, et secourez votre noble maison. Vous avez assez entendu la plainte de Roland! »

v. 1785-1795.

CXXXV

Li quens Rollant ad la buche sanglente;
De sun cervel rumput en est li temples,
L'olifan[1] sunet a dulor et a peine.
Karles l'oït et ses Franceis l'entendent,
Co dist li reis : « Cel corn ad lunge aleine! »
Respont dux Neimes : « Baron i fait la peine!
Bataille i ad par le men escientre;
Cil l'ad traït ki vos en roevet feindre[2].
Adubez vos, si[3] criez vostre enseigne,
Si[3] sucurez vostre maisnee gente!
Asez oez que Rollant se dementet! »

CXXXVI

L'empereur a fait sonner tous ses cors : les Français mettent pied à terre, ils s'arment de hauberts et de heaumes, et d'épées ornées d'or; ils ont de beaux écus et des épieux grands et solides, des gonfanons blancs, vermeils et bleus. Tous les barons de l'armée remontent sur leurs destriers[1]; ils piquent des éperons avec ardeur, tant que durent les défilés. Pas un qui ne dise à l'autre : « Si nous voyions Roland avant qu'il ne soit mort, avec lui nous donnerions de grands coups! » Mais à quoi bon! ils ont trop tardé.

v. 1796-1806.

CXXXVI

Li empereres ad fait suner ses corns.
Franceis descendent, si adubent lor cors
D'osbercs et de helmes et d'espees a or.

1. *Hauberts*, voir laisse XXIX, note 1; *heaumes*, voir laisse LIV, note 3; *écus*, voir laisse XL, note 2; *épieux*, voir laisse XLI, note 1; *gonfanons*, voir laisses LV, note 2 et LXXIX, note 5; *destriers*, voir laisse XXXVI, note 4.

1. *Olifan* est le complément d'objet direct; 2. *Feindre* = *s'abstenir d'agir*; le participe présent de ce verbe est *feignant*, devenu adjectif, et refait au XV^e^ siècle, selon une fausse étymologie, sous la forme de *fainéant*, qui a paru plus noble que *feignant* demeuré dans le langage populaire; 3. *Si* = *et*.

Scanat cu CamScanner

Escuz unt genz et espiez granz et forz
E gunfanuns blancs et vermeilz et blois;
Es destrers muntent tuit li barun de l'ost,
Brochent ad ait tant cum durent li port.
N'i ad celoi[1] a l'altre ne parolt :
« Se veïssum Rollant, einz qu'il fust mort,
Ensembl'od lui i durriums granz colps. »
De co qui calt? Car demuret i unt trop.

CXXXVII

L'après-midi et la journée sont lumineuses; sous le soleil reluisent les armures; les hauberts et les heaumes flamboient, et de même les écus décorés de fleurs peintes, et les épieux et les gonfanons dorés. L'empereur chevauche en grande colère, et avec lui les Français dolents et courroucés; pas un seul qui ne pleure douloureusement, et qui pour Roland n'ait grand peur.

Le roi fait saisir le comte Ganelon, et il le livre aux gens de sa cuisine. Il appelle leur chef nommé Bégon : « Garde-le moi, dit-il, comme on doit faire d'un tel félon! Il a trahi ma maison. » Bégon le reçoit en sa garde, et met auprès de lui cent compagnons de la cuisine, des meilleurs et des pires; ils lui arrachent la barbe[1] et la moustache, chacun lui donne quatre coups de son poing; ils le battent durement à coups de bûches et de bâtons, ils lui mettent une chaîne au cou, et l'attachent comme ils feraient d'un ours, puis le placent ignominieusement sur un cheval de somme[2]. Ils le gardent jusqu'au moment où ils le rendront à Charles.

v. 1807-1829.

CXXXVII

Esclargiz est li vespres et li jurz.
Cuntre le soleil reluisent cil adub,
Osbercs et helmes i getent grant flabur
Et cil escuz ki ben sunt peinz a flurs
Et cil espiez[2], cil oret gunfanun.
Li empereres cevalchet par irur
E li Franceis dolenz et curocus[3].

1. *Barbe*, voir laisse CXXXI, note 1; 2. Le cheval de somme ou *sommier* se distingue du *palefroi* et du *destrier*; voir laisse XXXVI, notes 3 et 4.

1. Par bévue, le copiste a écrit deux fois *ad celoi*. Après *celoi*, sous-entendre le pronom relatif *ki*; cette ellipse entre une proposition principale négative et une proposition subordonnée au subjonctif était possible dans l'ancienne langue; elle n'existe pas au v. 1814; 2. Nouvelle bévue du copiste qui a écrit *espiezz*; 3. Le mot a été en partie gratté; mais sous le grattage on retrouve les lettres primitives.

Scanat cu CamScanner

N'i ad celoi ki durement ne plurt
Et de Rollant sunt en grant poür.
Li reis fait prendre le cunte Guenelun,
Sil cumandat as cous de sa maisun,
Tut li plus maistre[1] en apelet, Besgun :
« Ben le me guarde, si cume tel felon!
De ma maisnee ad faite[2] traïsun. »
Cil le receit, s'[3]i met ·c· cumpaignons
De la quisine des mielz et des pejurs.
Icil li peilent la barbe et les gernuns,
Cascun le fiert ·iiii· colps de sun puign,
Ben le batirent a fuz et a bastuns.
E si[4] li metent el col un caeignun,
Si[4] l'encaeinent altresi cum un urs;
Sur un sumer l'unt mis a deshonor,
Tant le guardent quel[5] rendent a Charlun[6].

CXXXVIII

Hauts sont les monts et ténébreux et grands, profondes les vallées, rapides les torrents! Les clairons sonnent, en avant et en arrière de l'armée, et tous répondent à l'appel de l'olifant. L'empereur chevauche en grande fureur, et les Français sont courroucés et dolents. Pas un qui ne pleure et se lamente; ils prient Dieu pour qu'il sauve Roland, jusqu'à ce qu'ils arrivent au champ de bataille, tous ensemble. Alors, tous avec lui, ils frapperont ferme... Mais à quoi bon? Tout cela ne sert à rien : ils ont trop tardé, ils ne peuvent arriver à temps.

v. 1830-1841.

CXXXVIII

Halt sunt li pui e tenebrus e grant, Aoi.
Li val parfunt e les ewes curant.
Sunent cil graisle et derere et devant
E tuit rachatent encuntre l'olifant.
Li empereres chevalchet ireement
E li Franceis curucus[7] et dolent;
N'i ad celoi[8] n'i plurt et se dement,
Et prient Deu qu'il guarisset Rollant,
Josque il vengent[9] el camp cumunement;
Ensembl'od lui i ferrunt[10] veirement.

1. *Maistre* est ici adjectif; cf. *maître-autel, maîtresse branche*; 2. *Faite*, l'accord du participe passé employé avec *avoir* est libre; 3. *S'* = *et*; 4. *Si* = *et*; 5. *Quel* = *que le*; 6. *Charlun*, cas régime. 7. Le second *u* et le second *c* du mot ont été grattés dans le manuscrit; 8. Après *celoi*, ellipse de *ki*; voir la note du v. 1803; 9. *Vengent*, subjonctif du verbe *venir*; 10. *Ferrunt*, futur du verbe *férir*.

Scanat cu CamScanner

De co qui calt? Car ne lur valt nient.
Demurent trop, n'i poedent estre a tens. Aoi.

CXXXIX

Plein de courroux chevauche le roi Charles; sur sa broigne[1] s'étale sa barbe blanche : avec ardeur, tous les barons de France éperonnent leurs chevaux. Pas un seul qui ne se lamente de n'être pas auprès de Roland, le capitaine, qui lutte avec les Sarrasins d'Espagne. Il est si gravement blessé qu'à mon avis il n'y survivra pas. Mais Dieu, quels hommes sont les soixante qui restent avec lui! Jamais roi ni capitaine n'en eut de meilleurs.

v. 1842-1850.

Le martyre des Français.

CXL

Roland regarde les monts et les landes : de ceux de France combien il en voit étendus morts! et il les pleure, en noble chevalier : « Seigneurs barons, que Dieu ait merci de vous, qu'il donne le paradis à toutes vos âmes, et les fasse reposer parmi les saintes fleurs[2]! Jamais je ne vis meilleurs vassaux que vous. Vous m'avez servi si longtemps et sans trêve, vous avez pour Charles conquis de si grands pays! L'empereur vous a nourris[3] pour le malheur. Terre de France, vous êtes un pays très doux; aujourd'hui vous voilà déserte et ruinée! Barons français, c'est à cause de moi que je vous vois mourir, et je ne puis vous secourir ni vous sauver. Que Dieu vous aide, le Dieu qui jamais ne mentit! Olivier, mon frère, je ne dois point vous abandonner. Je mourrai de douleur, si rien d'autre ne me tue. Sire compagnon, allons, recommençons à frapper! »

v. 1851-1868.

CXLI

Le comte Roland revient sur le champ de bataille; il tient Durendal, et frappe en preux. Il tranche en deux Faldron de Pui, et vingt-quatre des plus fameux païens.

1. *Broigne*, voir laisse XXIX, note 1; 2. Nos vieux poètes épiques se représentaient le paradis comme un jardin plein de fleurs; en fait l'expression est une image de la liturgie où *fleurir* signifie *ressusciter*; 3. *Nourris* : entretenus à sa cour, à son armée.

Scanat cu CamScanner

Jamais homme n'aura plus d'ardeur à la vengeance. Comme les cerfs devant les chiens, s'enfuient les païens devant Roland. L'archevêque dit : « Vous combattez vraiment bien! Voilà comment doit se montrer tout chevalier qui porte des armes et chevauche un bon cheval! En la bataille, il doit être fort et fier; autrement, il ne vaudrait pas quatre deniers; autant qu'il soit moine en un moutier quelconque, et qu'il prie tout le jour pour nos péchés. » Roland répond : « Frappez! pas de quartier! » A ces mots les Français se remettent à combattre, et il y a grande perte de chrétiens.

v. 1869-1885.

CXLII

Quand on sait qu'il ne sera pas fait de prisonniers, on se défend avec rage dans une telle bataille. C'est pourquoi les Français sont hardis comme des lions. Voici Marsile, qui semble un vrai baron; il monte un cheval qu'il appelle Gaignon; il l'éperonne, il va frapper Bevon, seigneur de Beaune et de Dijon, il lui brise l'écu et lui rompt le haubert, et l'abat mort, sans plus de façon. Puis, il a tué Ivoire et Ivon, et avec eux Girard de Roussillon. Le comte Roland est tout près de lui, il dit au païen : « Que le seigneur Dieu te maudisse, à grand tort tu m'as tué mes compagnons. Tu vas me le payer avant que nous ne nous séparions, et tu sauras aujourd'hui le nom de mon épée! » En vrai baron, il va le frapper, et lui tranche le poing droit; puis il coupe la tête de Jurfaleu le blond, le fils du roi Marsile. Les païens s'écrient : « A l'aide, Mahomet; et vous, nos dieux, vengez-nous de Charles! Il nous a laissé de tels félons en cette terre, qu'ils aimeraient mieux mourir que céder le terrain. » Et ils se disent les uns aux autres : « Allons! fuyons! » A ces mots cent mille hommes s'enfuient; les rappelle qui veut, ils ne reviendront pas.

v. 1886-1912.

CXLIII

Mais à quoi bon? Si Marsile s'est enfui, son oncle Marganice est resté. Il tient en sa seigneurie Carthage, Alferne, Garmalie, et l'Éthiopie, une terre maudite[1]. Il règne sur la race noire, sur des gens qui ont un grand nez et de larges

1. Cham, considéré comme l'ancêtre de la race noire, fut *maudit* dans sa postérité par son père Noé à qui il avait manqué de respect.

Scanat cu CamScanner

oreilles, et il en a avec lui plus de cinquante mille; ils chevauchent fièrement et en grande colère, et poussent tous le cri de guerre païen. Roland dit : « Ici nous recevrons le martyre; je sais bien que nous n'avons plus longtemps à vivre; mais félon sera celui qui ne vendra pas sa vie bien cher! Frappez, seigneurs, de vos épées fourbies, et disputez et vos morts et vos vies, afin que la douce France ne soit pas par nous déshonorée. Quand Charles, mon seigneur, viendra sur ce champ de bataille, quand il verra un tel massacre de païens, et qu'il trouvera quinze de leurs morts pour un des nôtres, il ne pourra laisser de nous bénir! »

v. 1913-1931.

CXLIV

Quand Roland voit la gent maudite, plus noire que l'encre, et qui n'a de blanc que les dents : « Il est certain, dit-il, et je le sais bien, que nous allons mourir aujourd'hui. Frappez. Français, je recommence! » Olivier dit : « Honni soit le plus lent! » A ces mots, les Français foncent sur les ennemis.

v. 1932-1939.

LA MORT TRAGIQUE D'OLIVIER LE SAGE.

CXLV

Quand les païens voient que les Français sont si peu, ils s'enorgueillissent entre eux et se réconfortent. Ils se disent les uns aux autres : « C'est que l'empereur a tort. » Marganice monte un cheval saure[1], il le pique de ses éperons d'or, et frappe Olivier par derrière, en plein dos; dans le corps même il brise les mailles du blanc[2] haubert, et l'épieu ressort au milieu de la poitrine. Puis il dit : « Vous avez reçu un rude coup. Charles vous laissa aux défilés pour votre malheur; il nous a fait du mal, mais il ne pourra pas s'en féliciter, car, sur vous seul, j'ai bien vengé les nôtres! »

v. 1940-1951.

CXLVI

Olivier sent qu'il est blessé à mort; il tient Hauteclaire, dont l'acier est bruni; il en frappe Marganice sur son heaume aigu orné d'or; fleurons et pierreries en tombent

1. *Saure* : jaune tirant sur le brun; 2. Voir laisse LXXXII, note 2.

Scanat cu CamScanner

jusqu'à terre; il tranche la tête jusqu'aux dents, secoue la lame dans la blessure, et l'abat raide mort. Puis il lui dit : « Païen, sois-tu maudit! Certes, je ne dis pas que Charles n'ait rien perdu, mais tu n'iras pas te vanter à ta femme ou à quelque autre femme de ton royaume de m'avoir pris même un denier, et d'avoir fait dommage à moi ou à d'autres. » Puis il appelle Roland à l'aide.

v. 1952-1964.

CXLVII

Olivier sent qu'il est blessé à mort; il ne sera jamais assez saoul de vengeance. Au plus épais de la mêlée, il frappe en vrai baron. Il tranche épieux et boucliers, et pieds et poings, épaules et côtés. Qui l'eût vu démembrer ainsi les Sarrasins, et jeter à terre un mort sur l'autre, eût gardé le souvenir d'un bon chevalier. Il ne veut pas omettre le cri de guerre de Charles, il crie « Monjoie »! à voix haute et claire. Il appelle Roland, son ami et son pair : « Sire compagnon, venez tout près de moi : aujourd'hui, nous serons séparés en grande douleur. »

v. 1965-1977.

CXLVIII

Roland regarde Olivier au visage : il est blême, livide, pâle et décoloré; le sang clair lui coule le long du corps, et les caillots en tombent jusqu'à terre : « Dieu, dit le comte, je ne sais que faire! Sire compagnon, votre courage a tourné à votre perte. Jamais homme ne te vaudra. Hélas! France la douce, aujourd'hui tu vas rester veuve de bons vassaux, tu seras humiliée et déchue. L'empereur en aura grand dommage. » A ces mots, Roland sur son cheval se pâme.

v. 1978-1988.

CXLIX

Voilà Roland pâmé sur son cheval, et Olivier, qui est blessé à mort. Il a perdu tant de sang que ses yeux en sont troublés. Il ne peut voir assez clair pour reconnaître de près ou de loin homme qui vive. Il rencontre son compagnon, et il le frappe sur son heaume couvert d'or et de gemmes, et le lui tranche jusqu'au nasal, mais le fer n'a pas pénétré dans la tête. A ce coup, Roland l'a regardé, et doucement, tendrement, lui demande : « Sire compagnon, l'avez-vous fait exprès? C'est moi, Roland, qui tant vous

Scanat cu CamScanner

aime. Vous ne m'avez défié d'aucune manière. — Maintenant, je vous entends parler, répond Olivier, mais je ne vous vois point : que le Seigneur Dieu vous voie! Je vous ai frappé, pardonnez-le moi. » Roland répond : « Je n'ai eu aucun mal, et je vous pardonne, ici, et devant Dieu. » A ces mots ils se penchent l'un vers l'autre. Et c'est dans un tel amour qu'ils vont être séparés.

v. 1989-2009.

CL

Olivier sent l'angoisse de la mort; les deux yeux lui tournent dans la tête, il perd l'ouïe et tout à fait la vue; il met pied à terre et se couche sur le sol; et à haute voix, il fait son *mea culpa ;* il tend vers le ciel ses deux mains jointes, il prie Dieu de lui donner le paradis, et de bénir Charles et France la douce, et son compagnon Roland par-dessus tous les hommes. Le cœur lui manque, son heaume retombe, et tout son corps s'affaisse contre terre. C'est fini, le comte est mort. Le preux Roland le pleure et se lamente; jamais sur terre vous n'entendrez homme plus plein de douleur.

v. 2010-2023.

CLI

Quand le comte Roland voit son ami mort, gisant le visage contre terre[1], très doucement, il se met à lui dire ses regrets : « Sire compagnon, votre vaillance a tourné à votre perte! Nous avons été ensemble bien des jours et bien des années! Tu ne me fis jamais de mal, et jamais je ne t'en fis. Maintenant que tu es mort, c'est une douleur pour moi que de vivre! » A ces mots, le marquis[2] se pâme sur son cheval qu'on appelle Veillantif; mais il est retenu par ses étriers d'or fin; où qu'il aille, il ne peut tomber.

v. 2024-2034.

La victoire de Roland.

CLII

A peine Roland reprend-il connaissance, et sort-il guéri de sa pâmoison qu'il aperçoit la grandeur du désastre; les Français sont tous morts, il les a tous perdus, sauf

1. Olivier meurt ainsi « dans l'attitude de la contrition, comme le requiert le rite » (*Bédier*);
2. Celui qui tient une *marche*. Roland était marquis de la marche de Bretagne.

Scanat cu CamScanner

l'archevêque et sauf Gautier de l'Hum. *Celui-ci, dont les hommes ont été tués, appelle Roland à l'aide.*

v. 2035-2055.

CLIII

Roland est plein de deuil et plein de colère. Au plus épais de la mêlée il recommence à frapper; de ceux d'Espagne, il en abat morts vingt; Gautier en tue six et l'archevêque cinq. Les païens disent : « Les félons que voilà! Veillez, seigneurs, à ne point les laisser se retirer vivants : traître qui ne va les attaquer, et misérable qui les laissera échapper! » Les cris et les clameurs reprennent; de toutes parts, ils reviennent à l'assaut.

v. 2056-2065.

CLIV

Le comte Roland fut un noble guerrier; Gautier de l'Hum un fort bon chevalier, l'archevêque un preux à toute épreuve; l'un ne veut rien laisser à faire à l'autre; au plus épais de la mêlée ils frappent les païens. Les Sarrasins sont là, mille à pied, quarante mille à cheval, et, par ma foi, ils n'osent approcher; ils jettent de loin aux trois Français lances et épieux, javelots et dards, flèches et traits; aux premiers coups, ils ont tué Gautier. A Turpin de Reims, ils ont troué l'écu, brisé le heaume, blessé la tête; ils ont rompu et démaillé son haubert; ils ont percé son corps de quatre épieux; ils tuent sous lui son destrier, et c'est grand deuil que l'archevêque tombe.

v. 2066-2082.

CLV

Quand Turpin de Reims se voit abattu de cheval, frappé à travers le corps de quatre épieux, ce baron se redresse promptement. Il cherche Roland, il court vers lui, et lui dit : « Je ne suis pas vaincu; un bon guerrier, vivant, ne se rend pas! » Il tire Almace, son épée d'acier bruni : au plus épais de la mêlée il frappe mille coups et plus... *Il abat ainsi quatre cents Sarrasins.*

v. 2083-2098.

CLVI

Le comte Roland se bat noblement, mais il a le corps en sueur et brûlant; il a grand mal, grande douleur à la tête, il s'est rompu les tempes en sonnant du cor. Mais il veut

Scanat cu CamScanner

savoir si Charles va venir : il tire l'olifant, sonne, mais faiblement. Et l'empereur s'arrête et l'écoute : « Seigneurs, dit-il, les choses vont bien mal pour nous. Roland mon neveu va nous manquer aujourd'hui. Au son de son cor, je comprends qu'il n'a plus guère à vivre. Si vous voulez arriver là-bas, pressez vos chevaux, et sonnez autant de clairons qu'il y en a dans cette armée. » Soixante mille clairons sonnent si haut que les monts résonnent et que les vallées leur font écho. Les païens l'entendent et n'ont garde d'en rire. Ils se disent l'un à l'autre : « Charles sera bientôt sur nous! »

v. 2099-2114.

CLVII

Les païens disent : « L'empereur revient. Entendez sonner les clairons de ceux de France. Si Charles arrive, nous allons avoir grande perte; si Roland reste en vie, notre guerre reprendra et nous perdrons l'Espagne, notre terre. Alors quatre cents hommes portant le heaume, et de ceux qui s'estiment les meilleurs au combat, livrent à Roland un assaut violent et terrible, et le comte a de quoi faire avec eux.

v. 2115-2123.

CLVIII

Le comte Roland, quand il les voit venir, se fait plus fier, et plus fort, et plus ardent. Il ne leur cédera pas, tant qu'il sera vivant. Il monte son cheval, qu'on appelle Veillantif, il le pique de ses éperons d'or fin. Au plus épais de la mêlée il court assaillir les païens. L'archevêque Turpin y court avec lui. L'un à l'autre, les Sarrasins se disent : « Fuyez, fuyez, amis! Nous avons entendu les cors de ceux de France, Charles revient, Charles le roi tout-puissant! »

v. 2124-2133.

CLIX

Le comte Roland n'aima jamais les lâches, ni les orgueilleux, ni les méchants, ni aucun chevalier qui ne fût un bon guerrier. Il s'adresse donc à l'archevêque Turpin : « Sire, vous êtes à pied, et je suis à cheval; pour l'amour de vous je tiendrai ferme ici; nous recevrons ensemble et le bien et le mal; je ne vous quitterai pas pour aucun homme du monde; ensemble nous rendrons aux païens leur assaut,

Scanat cu CamScanner

les meilleurs coups sont ceux de Durendal. » L'archevêque dit : « Honte à qui ne frappe pas bien. Charles revient et va nous venger. »

v. 2134-2145.

CLX

Les païens disent : « Nous sommes nés pour un mauvais sort! Quel jour funeste pour nous que ce jour! Nous avons perdu nos seigneurs et nos pairs. Charles, le preux, s'en revient avec sa grande armée. Nous entendons sonner les claires trompettes de ceux de France, et la grande clameur qu'ils font en criant : Monjoie! Le comte Roland est d'une telle hardiesse que nul homme au monde ne pourra jamais le vaincre. Lançons-lui de loin des traits et laissons-le sur le terrain. » C'est ce qu'ils firent; ils lancent contre lui dards et javelots, épieux et lances, et flèches empennées; l'écu de Roland est brisé et troué, et son haubert rompu et démaillé, mais son corps n'a pas été atteint. Veillantif est blessé de trente coups, et, sous le comte, il tombe mort. Les païens s'enfuient, et laissent Roland sur la place; le comte est resté, démonté.

v. 2146-2164.

LA MORT ÉDIFIANTE DE L'ARCHEVÊQUE TURPIN.

CLXI

Les païens s'enfuient, pleins de rage et de colère, ils se dirigent en hâte vers l'Espagne; le comte Roland ne peut les poursuivre : il a perdu Veillantif, son destrier[1]. Bon gré, mal gré, il est demeuré à pied. Il s'en va au secours de l'archevêque Turpin; il lui a délacé son heaume[2] d'or et le lui a ôté de la tête, il lui a enlevé son léger haubert blanc[3], et lui a déchiré son bliaut[4]; avec les morceaux il lui a bouché ses profondes plaies; puis il l'a pris dans ses bras, contre sa poitrine, et, avec précaution, il l'a couché sur l'herbe verte. Très doucement, Roland lui fait cette prière : « Ah! gentil seigneur, donnez-m'en la permission : nos compagnons, qui nous furent si chers, sont morts, et nous ne devons pas les laisser là! Je veux aller les chercher et les reconnaître, et, devant vous, les réunir et les aligner. » L'archevêque dit : « Allez et revenez! Ce champ nous reste, Dieu merci! à vous et à moi! »

v. 2165-2183.

1. Voir laisse XXXVI, note 4; 2. Voir laisse LIV, note 3; 3. Voir laisse LXXXII, note 2 et laisse XXIX, note 1; 4. Voir laisse XX, note 3.

Scanat cu CamScanner

CLXII

Roland part et s'en va tout seul par le champ de bataille; il explore les vallées, il explore les montagnes; [ici il trouve Ivoire et Ivon et puis le Gascon Engelier[1]]; là il trouve Gérin et Gérier son compagnon; et puis il trouve Bérenger et Othon; ailleurs il trouve Anséïs et Samson, et puis il trouve le vieux Girard de Roussillon[2]; un par un, le vaillant les emporte, et, avec eux, il est revenu vers l'archevêque; il les a alignés à ses genoux. L'archevêque ne peut s'empêcher de pleurer; il lève la main, il donne sa bénédiction. Il dit ensuite : « Quel malheur pour vous, seigneurs! que le Dieu de gloire ait toutes vos âmes, et qu'il les mette au paradis, parmi les saintes fleurs[3]! ma propre mort me plonge dans l'angoisse, je ne verrai plus le puissant empereur! »

v. 2183-2199.

CLXIII

Roland repart, et de nouveau il explore le champ de bataille; il a retrouvé son compagnon Olivier. Il le presse étroitement contre sa poitrine, dans ses bras, et, comme il peut, il s'en revient vers l'archevêque. Sur un écu[4], Roland couche Olivier auprès des autres et l'archevêque l'a absous et signé du signe de la croix; alors redoublent la douleur et la pitié. « Olivier, beau compagnon, dit Roland[5], vous étiez fils du duc Renier[6] qui tenait la marche du Val de Runers. Pour rompre des lances et briser des écus, pour vaincre et abattre les orgueilleux, pour soutenir et conseiller les braves, pour accabler et dompter les méchants, en nulle terre il n'y eut meilleur chevalier! »

v. 2200-2214.

CLXIV

Le comte Roland, en voyant morts ses pairs, et Olivier, qu'il aimait tant, est pris d'attendrissement, et commence à pleurer. Son visage en est tout décoloré. Il a si grande

1. Cette phrase ne figure pas dans le manuscrit d'Oxford; elle a été rétablie ici d'après un autre manuscrit; 2. Ce sont les pairs indiqués au début; voir laisse XVIII, note 2; 3. Suivant l'usage, l'archevêque prononce le *regret* ou plainte funèbre, courte ici, car le temps fait défaut; *fleurs*, v. note 2, p. 68; 4. *Ecu*, voir laisse XL, note 2; 5. Roland, comme tout à l'heure Turpin pour les pairs, prononce le *regret* d'Olivier; 6. *Renier* est le fils de Garin de Montglane et l'un des frères de Girard de Vienne; c'est un des héros de la *Chanson* dite de *Girard de Vienne*; la marche (voir laisse XIII, note 4) du val de Runers n'est pas localisée avec certitude.

Scanat cu CamScanner

douleur qu'il ne peut se tenir debout; bon gré, mal gré, il tombe pâmé sur le sol. L'archevêque dit : « Quel malheur pour vous, baron! »

v. 2215-2221.

CLXV

L'archevêque, quand il vit Roland se pâmer, éprouva la plus grande douleur qu'il eût jamais ressentie. Il étendit la main, et saisit l'olifant. A Roncevaux coule une eau courante; il veut y aller, pour porter de l'eau à Roland : à petits pas, il y va, chancelant. Il est si faible qu'il ne peut avancer, il n'a pas de force, il a perdu trop de sang : avant qu'il ait parcouru l'espace d'un arpent, le cœur lui manque, et il tombe en avant : il est saisi des angoisses de la mort.

v. 2222-2232.

CLXVI

Le comte Roland revient de pâmoison : il se dresse sur ses pieds, mais il a grande douleur! Il regarde en aval, il regarde en amont. Sur l'herbe verte au delà de ses compagnons, il voit, gisant à terre, le noble baron, l'archevêque, dont Dieu avait fait son représentant. Turpin bat sa coulpe[1], lève ses regards en haut, et vers le ciel tend ses deux mains jointes, et prie Dieu de lui ouvrir le paradis. Turpin est mort, le guerrier de Charles. Par de grandes batailles et par de très beaux sermons, il fut contre les païens toujours son champion. Que Dieu lui donne sa sainte bénédiction!

v. 2233-2245.

CLXVII

Le comte Roland voit l'archevêque à terre; il voit de son corps sortir les entrailles, et, de son front, la cervelle jaillit en bouillonnant. Sur sa poitrine, entre les deux épaules, Roland lui a croisé ses blanches mains, si belles, et puis, tristement, selon la coutume de son pays, il prononce la plainte funèbre[2] : « Ah! gentil seigneur, chevalier de noble lignée, je te confie aujourd'hui au Roi glorieux du Ciel. Jamais homme ne fera son service plus volontiers. Depuis les Apôtres, il n'y eut tel prophète pour maintenir la loi sainte et y attirer les hommes. Que votre âme maintenant n'ait point de privation! Que la porte du paradis lui soit ouverte! »

v. 2246-2258.

1. C'est-à-dire fait son *mea culpa*, confesse ses fautes; 2. C'est maintenant le *regret* de Turpin.

Scanat cu CamScanner

La mort héroïque de Roland le preux

CLXVIII

Roland sent bien que sa mort est prochaine : par les oreilles, la cervelle lui sort. Il prie Dieu pour ses pairs, afin qu'il les appelle à lui; puis il se recommande à l'ange Gabriel[1]. Il prend son olifant d'une main — pour être sans reproche — et de l'autre Durendal, son épée. Il s'avance de plus d'une portée d'arbalète en terre d'Espagne, entre en un guéret. Il monte sur un tertre, où sous un bel arbre il y a quatre perrons de marbre. Là, sur l'herbe verte, Roland tombe à la renverse. Il s'est pâmé, car la mort lui est proche.

v. 2259-2270.

CLXIX

Hauts sont les monts, et très hauts sont les arbres. Il y a là quatre perrons de marbre qui luisent. Sur l'herbe verte, le comte Roland se pâme. Cependant, un Sarrasin l'épie : il fait le mort, il gît parmi les autres; il a couvert de sang son corps et son visage. Il se dresse sur ses pieds, il court en hâte. Il est beau, il est fort, et de grande vaillance. Par orgueil, il va faire une folie qui lui sera fatale : il met la main sur Roland, sur son corps et ses armes, et dit : « Cette épée, je l'emporterai en Arabie! » Tandis qu'il tire, le comte reprit un peu ses sens.

v. 2271-2283.

CLXX

Roland sent bien qu'on lui enlève son épée; il ouvre les yeux, et lui dit cette parole : « Tu n'es pas des nôtres, que je sache! » Il tient son olifant, qu'il ne voulut jamais lâcher. Il en frappe le heaume orné de joyaux et d'or. Il brise l'acier et la tête et les os, et fait jaillir les deux yeux de la tête; sur le sol, à ses pieds, il le renverse, mort. Puis il lui dit : « Misérable païen, comment fus-tu si osé de te saisir de moi, à bon droit ou à tort? Nul ne le saura sans te tenir pour fou. Mon olifant en est fendu par le gros bout; le cristal et l'or en sont tombés. »

v. 2284-2295.

1. L'archange Gabriel est d'ordinaire l'intermédiaire entre Dieu et les hommes; sans doute tient-il ce rôle de l'Évangile selon saint Luc. Ici il transmettra à Dieu la prière de Roland; ailleurs il est chargé des messages de Dieu pour Charles.

Scanat cu CamScanner

CLXXI

Roland sent bien qu'il a perdu la vue : il se met sur ses pieds, il ramasse ses forces autant qu'il peut. Son visage a perdu ses couleurs. Il y a une pierre bise devant lui; il y frappe dix coups avec douleur et rage : l'acier grince, mais ne se rompt, ni ne s'ébrèche : « Ah! sainte Marie, à mon aide, dit le comte. Ah! Durendal, bonne épée, quel mauvais sort est le vôtre[1]! Puisque je meurs, je n'ai plus besoin de vous[2]. Avec vous, j'ai gagné tant de batailles, j'ai conquis tant de vastes pays, que tient Charles à la barbe chenue! Ne passez jamais aux mains d'un lâche qui puisse fuir devant un autre. C'est un très brave chevalier qui vous a longtemps tenue. Il n'y en aura jamais de tel dans la libre France. »

v. 2296-2311.

CLXXI

Co sent Rollant[1] la veüe ad perdue,
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet;
En sun visage sa culur ad[2] perdue.
Dedevant lui ad[3] une perre byse;
·X· colps i fiert[4] par doel e par rancune.
Cruist li acers, ne freint n'esgruignet[5].
« E! » dist li quens : « Sainte Marie, aiue!
E! Durendal, bone, si mare fustes!
Quant jo mei perd, de vos nen ai mais cure.
Tantes batailles en camp en ai vencues
E tantes teres larges escumbatues
Que Carles tient, ki la barbe ad canue!
Ne vos ait hume ki pur altre fuiet!
Mult bon vassal vos ad lung tens tenue.
Jamais n'ert tel en France la solue. »

CLXXII

Roland frappe sur le rocher de sardoine[3] : l'acier grince, mais ne se rompt ni ne s'ébrèche. Quand Roland voit qu'il ne peut briser son épée, il commence en lui-même à la

1. Ici commence le *regret* de Durendal; c'est un genre particulier de *regret* : celui que le mourant adresse aux objets qu'il abandonne; voir plus haut le *regret* de Turpin et celui d'Olivier prononcés également par Roland; 2. Il veut exprimer par là pourquoi il veut la briser; 3. *Sardoine* : agate brune.

1. Sous-entendre *que* entre la principale et la subordonnée; 2. Sujet sous-entendu : *Rollant*; 3. *Ad* = *il y a*; 4. Sujet sous-entendu : *Rollant*; 5. *Ne freint n'esgruignet* est donné par le manuscrit d'Oxford; M. Bédier corrige en : *ne freint ne ne s'esgruignet*; ce dernier mot est d'ailleurs d'origine incertaine.

Scanat cu CamScanner

plaindre : « Ah! Durendal! comme tu es belle, et claire, et blanche, comme tu reluis et flamboies au soleil! Charles était aux vallons de Maurienne quand Dieu, du haut du ciel, lui manda par son ange de te donner à un comte capitaine; alors le noble roi, le grand Charlemagne la ceignit à mon côté. Avec elle, je lui conquis l'Anjou[1] et la Bretagne, je lui conquis le Poitou et le Maine, je lui conquis la libre[2] Normandie; je lui conquis Provence et Aquitaine, la Lombardie et toute la Romagne, je lui conquis la Bavière et les Flandres, et la Bourgogne et toute la Pologne, Constantinople, dont il reçut l'hommage, et la Saxe qu'il commande à son gré! Je lui conquis Écosse, Galles, Irlande[3], et l'Angleterre, son domaine privé comme il l'appelait. Combien avec elle j'en ai conquis, de pays et de terres[4], que tient Charles à la barbe blanche! Pour cette épée, j'ai douleur et tourment. Mieux vaut mourir que de la laisser aux païens. Dieu, notre père, préservez la France de cette honte! »

v. 2312-2337

CLXXII

Rollant ferit el perrun de sardonie,
Cruist li acers, ne briset ne n'esgrunie.
Quant il co vit que n'en pout mie freindre,
A sei meïsme la cumencet a pleindre :
« E! Durendal, cum es bele et clere et blanche!
Cuntre soleill si luises et reflambes!
Carles[1] esteit es vals de Moriane,
Quant Deus del cel li mandat par sun a[n]gle
Qu'il te dunast a un cunte cataignie;
Dunc la me ceinst li gentilz reis, li magnes.
Jo l'en[2] cunquis et Anjou et Bretaigne[3],
Si[4] l'en cunquis e Peitou e le Maine,
Jo l'en cunquis Normendie la franche,
Si l'en cunquis Provence et Equitaigne
E Lumbardie e trestute Romaine,
Jo l'en cunquis Baiver et tute Flandres
E Burguigne et trestute Puillanie,
Costentinnoble dunt il out la fiance,

1. Texte douteux; voir ci-dessous; 2. *La libre Normandie :* cette province se donnait au moyen âge pour le pays de la liberté; elle se vantait, en effet, d'avoir été une des premières à faire disparaître le servage; 3. Texte douteux; 4. Toute cette énumération de conquêtes est fantaisiste et varie d'ailleurs suivant les manuscrits.

1. *Carles :* le ms. donne *Carl*, de même qu'aux vers 2334 et 2353; 2. *L'en : l' = lui* (à Charles); *en = au moyen d'elle* (l'épée); 3. Le manuscrit d'Oxford donne *Namon et Bretaigne*, mais sur un espace gratté; *e(t) Anjou* a été rétabli par M. Bédier; 4. *Si = et.*

Scanat cu CamScanner

Et en Saisonie fait il co qu'il demandet,
Jo l'en cunquis et Escoce et Vales Islonde
Et Engletere que il teneit sa cambre[1];
Cunquis l'en ai païs et teres tantes
Que Carles tient, ki ad la barbe blanche.
Pur ceste espee ai dulor et pesance,
Mielz voeill murir, qu'entre païens remaigne.
Deus, perre[2], nen laisser[3] hunir France! »

CLXXIII

Roland frappe sur une pierre bise; il en abat plus que je ne peux dire. L'épée grince, mais ne s'entame ni ne se brise, et rebondit vers le ciel. Quand le comte voit qu'il ne la rompra pas, très doucement, en lui-même, il la plaint : « Ah! Durendal, que tu es belle et sainte! Dans ton pommeau doré[1] sont beaucoup de reliques : une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, et des cheveux de monseigneur saint Denis, et un morceau du vêtement de sainte Marie! Il n'est pas juste que les païens te possèdent : seuls des chrétiens doivent faire votre[2] service! Puissiez-vous ne pas tomber aux mains d'un couard! Avec vous, combien j'aurai conquis[3] de terres, que tient Charles à la barbe fleurie, et qui font de lui un puissant et riche empereur. »

v. 2338-2354.

CLXXIII

Rollant ferit en une perre bise,
Plus en abat que jo ne vos sai dire.
L'espee cruist, ne fruisset, ne ne brise,
Cuntre ciel amunt est resortie.
Quant veit li quens que ne la freindrat mie,
Mult dulcement la pleinst a sei meïsme :
« E! Durendal, cum es bele et seintisme[4]!
En l'oriet punt asez i ad reliques :
La dent seint Perre et del sanc seint Basilie
E des chevels mun seignor seint Denise,
Del vestement i ad seinte Marie[5].

1. C'était un usage d'enchâsser des reliques dans le pommeau des épées; voir laisse XLVI, note 1; 2. Le passage du *tu* au *vous* correspond au texte; 3. Cette formule est fréquente : « J'aurai fait beaucoup de besogne », sous-entendu « quand j'aurai terminé », puis simplement synonyme de « j'ai fait » (note de G. Paris).

1. *Cambre* (*chambre*; ici *domaine particulier relevant directement du roi*) est l'attribut de *que* (*il tenait* = *il considérait comme*); 2. *Perre* (*père*) est en apposition; 3. *Laisser*, la dernière lettre ressemble sur le manuscrit plus à *n* qu'à *r*; mais la lettre *r* primitive a visiblement été altérée par un copiste; infinitif pour impératif : voir laisse LXXXVIII, v. 1113, note; 4. *Seintisme* : superlatif (latin : *sanctissima*); 5. *Seint Perre, seint Basilie, mun seignor seint Denise, seinte Marie* : pour la construction, voir laisse CXXXIV, v. 1768, note.

Scanat cu CamScanner

Il nen est dreiz que paiens te baillisent;
De chrestiens devez[1] estre servie;
Ne vos ait hume ki facet cuardie!
Mult larges teres de vus avrai cunquises,
Que Carles tent[2], ki la barbe ad flurie;
E li empereres en est ber et riches. »

CLXXIV

Roland sent bien que la mort l'entreprend, et qu'elle lui descend de la tête au cœur. Il s'en est allé en courant sous un pin; il s'est couché sur l'herbe verte, la face contre terre[1]; il met sous lui son épée et son olifant, il tourne la tête vers la gent païenne, et cela parce qu'il veut absolument que Charles et toute l'armée française disent : « Le noble comte est mort en conquérant! » Il bat sa coulpe[2] à coups faibles et répétés; pour ses péchés, il tend son gant à Dieu[3]!

v. 2355-2365.

CLXXIV

Co sent Rollant que la mort le tresprent,
Devers la teste sur le quer li descent[3],
Desuz un pin i est alet curant,
Sur l'erbe verte s'i est culchet adenz[4],
Desuz lui met s'[5]espee et l'olifan[6],
Turnat sa teste vers la paiene gent.
Pur co l'at fait que il voelt veirement
Que Carles diet et trestute sa gent,
Li gentilz quens qu'il fut mort cunquerant.
Cleimet sa culpe e menut et suvent.
Pur ses pecchez Deu[7] en puroffrid lo guant. Aoi.

CLXXV

Roland sent bien que son temps est fini : il gît sur un tertre escarpé, face à l'Espagne. D'une main, il frappe sa

1. Cette position lui permet de tourner les yeux du côté de l'ennemi et de mourir en montrant qu'il est vainqueur. Mais comme plus loin il bat sa *coulpe*, il vaut mieux songer qu'il prend ici l'attitude de la contrition, prostré contre terre; voir laisse CLI, mort d'Olivier; 2. *Bat sa coulpe*, voir laisse LXXXIX, note 2; 3. Le gant étant au moyen âge le symbole de la puissance même, jeter son gant devant quelqu'un, c'était se placer résolument devant lui, le défier; offrir son gant, c'était signifier sa soumission. C'est le dernier geste que fait Roland : il ne fait qu'agir en vassal devant Dieu suprême, suzerain.

1. Le manuscrit donne *dev'ez*; 2. *Que est* dans la marge du manuscrit; *tent* a été écrit sur un espace gratté; 3. Le sujet du verbe est *mort* du vers précédent; et pour *co* de ce vers, voir note du vers 277; 4. *Adenz* (latin *ad dentes*) : « du côté des dents, face contre terre »; 5. *S'* = *sa* (aujourd'hui en pareil cas : *son*); *s'espee* : cf. *m'amie*, que nous écrivons à tort *ma mie*; 6. Après *olifan*, le manuscrit porte *ensumet*; 7. *Deu* : complément d'attribution sans préposition : *à Dieu*. Après ce mot et en interligne le manuscrit porte *recleimet*.

Scanat cu CamScanner

poitrine : « *Mea culpa*, mon Dieu! Au nom de ta puissance, pardonne-moi mes péchés grands et petits, que j'ai commis depuis ma naissance, jusqu'à ce jour où je suis ainsi abattu! » Il tend à Dieu le gant de sa main droite : les anges du ciel descendent vers lui.

v. 2366-2374.

CLXXV

Co sent Rollant[1], de sun tens n'i ad plus,
Devers Espaigne est en un pui agut.
A l'une main si[2] ad sun piz batud.
« Deus, meie culpe vers les tues vertuz
De mes pecchez, des granz et des menuz
Que jo ai fait des l'ure que nez fui
Tresqu'a cest jur que ci sui consoüt! »
Sun destre guant en ad vers Deu tendut.
Angles del ciel i descendent a lui. Aoi.

CLXXVI

Le comte Roland gît sous un pin : il a tourné son visage vers l'Espagne. De maintes choses il lui vient souvenance : de tant de terres qu'il a vaillamment conquises, de la douce France, des hommes de son lignage, de Charlemagne, qui l'a nourri[1]. Il ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en soupirer[2]. Mais il ne veut pas s'oublier lui-même. Il bat sa coulpe, il demande à Dieu sa miséricorde : « O vrai Père, qui jamais ne mentis, qui ressuscitas saint Lazare d'entre les morts et sauvas Daniel des lions[3], sauve mon âme de tous les périls qui la menacent à cause des péchés que j'ai faits dans ma vie[4]! » Il offre à Dieu le gant de sa main droite, et de sa main saint Gabriel le prit[5]. Sur son bras, sa tête s'est penchée; il est allé, les mains jointes, à sa fin. Dieu lui envoie

1. *L'a nourri* : l'a entretenu à sa suite, lui a enseigné la chevalerie; voir laisse CXL, note 3; 2. On pourra s'étonner que Roland ici n'ait pas une pensée pour sa fiancée Aude; c'est que sans doute ce morceau est un des plus anciens de la *Chanson*, et que l'amour de Roland pour Aude a été imaginé plus tard; 3. *Saint Lazare*, cf. *Saint Jean*, XI, 1-45; *Daniel*, cf. *Daniel*, VI, 23. Le miracle de Lazare sortant du tombeau, celui de Daniel jeté dans la fosse aux lions et épargné par ces animaux, comme aussi celui de Jonas vivant dans le ventre de la baleine, sont souvent rappelés dans nos chansons de geste; 4. Il faut observer ici que les prières que l'auteur prête à Roland sont « les plus anciennes prières en français que nous ayons »; elles « sont faites de formules liturgiques décalquées du latin [voir texte au verso]... et ce sont celles-là mêmes que doit réciter tout pénitent aux approches de la mort » (Bédier, *la Chanson de Roland commentée*, p. 311); 5. Par là Dieu témoigne qu'il agrée l'hommage de Roland.

1. Ellipse de *que* entre la principale et la subordonnée; *co*, voir note du vers 277; 2. *Si* = *alors*.

Scanat cu CamScanner

son ange Chérubin[1] et saint Michel du Péril[2] ; avec eux saint Gabriel est venu[3], et ils emportent l'âme du comte en paradis.

v. 2375-2396.

CLXXVI

Li quenz Rollant se jut[1] desuz un pin,
Envers Espaigne en ad turnet sun vis[2],
De plusurs choses a remembrer li prist :
De tantes teres[3] cum[4] li bers cunquist,
De dulce France, des humes de sun lign,
De Carlemagne, sun seignor, kil nurrit;
Ne poet muer[5] n'en plurt et ne suspirt;
Mais lui meïsme ne volt mettre en ubli,
Cleimet sa culpe, si[6] priet Deu mercit[7] :
« Veire pate[r]ne, ki unkes ne mentis,
Seint Lazaron de mort resurrexis
E Daniel des leons guaresis,
Guaris de mei l'anme de tuz perilz
Pur les pecchez que en ma vie fis! »
Sun destre guant a Deu en puroffrit;
Seint Gabriel de sa main l'ad pris;
Desur sur braz teneit[8] le chef enclin;
Juntes ses mains est alet a sa fin.
Deus tramist sun angle Cherubin
E seint Michel del Peril;
Ensembl'od els sent Gabriel i vint;
L'anme del cunte portent en pareis.

1. On attendait l'archange Raphaël, qui dans les textes liturgiques est l'acolyte de saint Michel et de saint Gabriel, et l'on ne comprend guère cette mention de l'*ange Chérubin*, d'autant plus que *chérubin* est un nom collectif et non un nom particulier; 2. Saint Michel a pour rôle, dans les épopées chrétiennes, de conduire les âmes au paradis. Il est ici appelé *du Péril* : c'est une allusion au célèbre monastère de *Saint-Michel du Péril de la Mer*, bâti au VIII[e] siècle entre la Normandie et la Bretagne, dont précisément Roland était comte. Cette allusion donne aussi à penser que l'auteur de la *Chanson* pouvait être Normand (voir aussi p. 18, note 3; 3. *Saint Gabriel* étant le messager habituel de Dieu, il a également sa place ici.

1. *Se jut* : *se couche* (cf. *gésir*); 2. *Vis* : *visage* (cf. *vis-à-vis*); 3. *S* de *tantes* et *s* de *teres* figurent dans le manuscrit en interligne; 4. *Cum* est le corrélatif de *tantes* ; 5. Ellipse de *que* entre la principale et la subordonnée; 6. *Si* = *et* ; 7. *Priet Deu mercit* : « il implore la miséricorde de Dieu »; *Deu* est le complément déterminatif de *mercit* ; pour la construction, voir laisse CXXXIV, v. 1768, note; 8. Le sujet de *teneit* est *Rollant* sous-entendu.

Scanat cu CamScanner

III. — LE CHATIMENT

La déroute des Sarrasins.

CLXXVII

Roland est mort, Dieu a son âme aux cieux. L'empereur arrive à Roncevaux. Pas un chemin, pas un sentier, pas un espace vide, pas une aune ni un pied de terrain, où ne gise un Français ou un païen. Charles s'écrie : « Où donc êtes-vous, beau neveu? Où est l'archevêque et le comte Olivier, où est Gérin et son compagnon Gérier, où est Othon et le comte Bérenger? Ivon et Ivoire que j'ai tant aimés? Qu'est devenu le Gascon Engelier, Samson le duc, et le preux Anséïs? Où est le vieux Girard de Roussillon, les douze pairs que j'avais laissés derrière moi? » A quoi bon d'appeler, nul ne répond : « Dieu, dit le roi, j'ai bien sujet de me désoler! Que n'étais-je là au début du combat! » Il tire sa barbe, comme un homme en grand courroux. Et ses vaillants chevaliers pleurent de leurs yeux, et vingt mille se pâment contre terre. Naimes le duc en a grande pitié.

v. 2397-2416.

CLXXVIII

Il n'y a ni chevalier, ni baron qui de pitié ne verse d'abondantes larmes; ils pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux, leurs amis et leurs seigneurs liges[1].

v. 2417-2442.

Mais Naimes, sagement, montre à Charles le nuage de poussière soulevé par les ennemis dans leur fuite : « Chevauchez, dit-il, et vengez cette douleur. » Charles confie à quatre barons et à mille chevaliers le soin de veiller sur les cadavres chers, puis se lance avec son armée à la poursuite des Sarrasins.

CLXXIX

L'empereur fait sonner ses clairons; puis le preux chevauche avec sa grande armée. Ils ont forcé ceux d'Espagne à tourner le dos. Ils tiennent la poursuite, tous, avec même ardeur. Mais le roi voit la clarté décliner, il descend de cheval,

1. Se disait des vassaux plus étroitement liés à leur suzerain que par l'hommage ordinaire.

Scanat cu CamScanner

et, sur l'herbe verte, en un pré, il se prosterne contre terre, il prie le Seigneur Dieu d'arrêter pour lui le soleil, de retarder la venue de la nuit, et de faire durer le jour[1]. L'ange qui a coutume de lui parler[2] vient à lui, et, promptement, lui ordonne : « Chevauche, chevauche, la clarté ne te manquera pas; tu as perdu la fleur de la France, Dieu le sait. Tu peux te venger de la gent criminelle. » A ces mots, l'empereur est remonté à cheval.

v. 2443-2457.

CLXXX-CLXXXI

Dieu arrête le soleil ; les Français poursuivent les ennemis jusqu'à l'Ebre ; les païens appellent à leur aide leur dieu Tervagant, et s'élancent dans le fleuve, mais tous s'y noient. Charles se prosterne contre terre et remercie Dieu. Quand il se relève, le soleil est couché.

v. 2458-2487

CLXXXII

L'empereur établit là son campement. Les Français mettent pied à terre en ce lieu désert; ils enlèvent les selles de leurs chevaux, et leur ôtent de la tête les brides ornées d'or; il les laissent aller dans les prés; il y a là assez d'herbe fraîche ; ils ne peuvent leur donner d'autres soins. Ceux qui sont las s'endorment sur la terre. Il n'y eut point de guet cette nuit-là.

v. 2488-2495.

CLXXXIII

L'empereur s'est couché en un pré; le preux a mis sa grande lance à son chevet, il ne veut pas se désarmer cette nuit; il a revêtu son grand haubert brodé, lacé son heaume, qui est orné de joyaux et d'or, et ceint Joyeuse, qui n'eut jamais sa pareille, qui chaque jour change trente fois de reflets. Nous savons beaucoup de choses sur la lance dont Notre-Seigneur fut percé sur la croix. Charles, par la grâce de Dieu, en possède le fer; il l'a fait enchâsser dans le pommeau doré de son épée. On appela l'épée Joyeuse[3] à cause de cet honneur et de cette grâce. Les barons français ne doivent pas l'oublier; ils ont de ce nom tiré leur cri : Monjoie! et c'est pourquoi nul peuple ne peut leur résister.

v. 2496-2511.

1. Souvenir biblique : Dieu arrête le soleil pour permettre à Josué de vaincre les Amorrhéens (*Josué*, x, 12-14); 2. Saint Gabriel; 3. Explication fantaisiste. Voir laisse XCII.

Scanat cu CamScanner

CLXXXIV

La nuit est claire et la lune brillante; Charles est couché, mais il a grand deuil de la mort de Roland, et celle d'Olivier lui pèse durement, ainsi que celle des douze pairs et de tous les Français qu'à Roncevaux il a laissés sanglants et morts. Il ne peut s'empêcher de pleurer et de gémir, et il prie Dieu qu'il sauve leurs âmes. Le roi est las, car sa douleur est grande : il s'endort, n'en pouvant plus. Tous les Francs dorment parmi les prés. Aucun cheval ne peut se tenir debout, et qui veut brouter l'herbe la prend sans se lever. L'homme a beaucoup appris qui connut la douleur.

v. 2512-2524.

CLXXXV-CLXXXVI

Charles s'endort, comme un homme travaillé d'angoisse. Dieu lui envoie saint Gabriel avec l'ordre de veiller sur Charles. L'ange toute la nuit reste au chevet du roi.

Durant son sommeil, Charles rêve qu'un orage épouvantable fond sur son armée, embrasant le bois des lances, tandis que ours, léopards, serpents, guivres[1]*, dragons, démons et griffons cherchent à dévorer les soldats. Charles veut courir à l'aide des siens, mais un lion se jette sur lui.*

Charles a un autre songe ; il rêve qu'il a enchaîné un ours que trente autres ours viennent réclamer, mais un beau lévrier vient attaquer le plus grand de ces ours :

Quel sera le vainqueur, le vaincu? Charles ne le sait pas. Voilà ce que l'ange de Dieu a montré au baron[2]. Et Charles continue de dormir jusqu'au lendemain, jusqu'au grand jour.

v. 2525-2569.

Intervention de l'émir Baligant.

CLXXXVII - CCII

Cependant Marsile s'est réfugié à Saragosse, la main droite coupée ; les païens, en pleurs, s'en prennent à leurs dieux ; on roue de coups Apollon, on arrache à Tervagant son escarboucle et l'on jette Mahomet

1. Serpent fantastique; 2. Le premier songe annonce les v. 2570-2844 et 2974-3624 : les monstres sont les soldats de l'émir Baligant, le lion, Baligant lui-même; le second songe annonce les v. 3734-4002 : l'ours enchaîné, c'est Ganelon; les trente ours, les parents qui prennent sa défense; le plus grand, Pinabel, le lévrier, Thierry.

Scanat cu CamScanner

dans un fossé. Marsile, revenu de pâmoison, entend les lamentations de la reine Bramimonde, qui s'arrache les cheveux et maudit ses dieux ; il appelle au secours l'émir de Babylone, Baligant. Cet émir avait depuis longtemps promis au roi Marsile son appui contre Charlemagne, et justement, le voilà qui arrive avec ses nombreuses armées et ses flottes magnifiques.

L'émir remonte l'Ebre, et parvient à Saragosse. Il campe en un champ, réunit ses hommes, fait le serment de vaincre Charlemagne, et de le poursuivre jusqu'à Aix. Il envoie deux messagers au roi Marsile. Ceux-ci, ignorant ainsi que l'émir, la défaite de Marsile et des païens, entrent à Saragosse et trouvent la ville en grand deuil. Mis en présence du roi et de la reine, ils les saluent au nom de Mahomet, de Tervagant, d'Apollon. Mais Bramimonde s'indigne : « Nos dieux sont des lâches », dit-elle avec colère. Les messagers promettent que l'émir ira attaquer Charles en France. La reine leur déclare amèrement qu'il n'est besoin d'aller si loin chercher les Français : ils sont presque aux portes de Saragosse. Le roi Marsile remet alors aux messagers les clefs de la ville ; il s'engage à donner à l'émir la terre d'Espagne, si Baligant le venge de Charlemagne. Les messagers, effrayés et déconcertés, reviennent précipitamment vers Baligant. D'abord accablé de douleur, l'émir se redresse ; il frémit de joie en sachant Charles si près de lui ; il va le combattre tout de suite : « Le roi Marsile dès aujourd'hui sera vengé ! Pour son poing droit perdu, il aura la tête de Charles. » Les païens se mettent en marche. Cependant l'émir court avec quatre barons à Saragosse ; Bramimonde accourt vers lui et lui crie son désespoir. Elle tombe aux pieds de Baligant. Il la relève. Il entre dans la chambre de Marsile, qui, de sa main gauche, lui tend son gant et lui remet son fief et ses pouvoirs. Puis Baligant, à la tête de son armée, marche à la rencontre de l'armée française.

v. 2570-2844.

Le pèlerinage de Charles a Roncevaux..

CCIII

Au matin, à la première pointe de l'aube, l'empereur Charles s'est éveillé. Saint Gabriel, qui le garde par l'ordre de Dieu, lève la main, et fait sur lui le signe de la croix. Le roi se lève, quitte ses armes, et tous les guerriers se désarment aussi. Puis ils montent à cheval, et chevauchent à vive allure, par les longues routes et les larges chemins; ils s'en vont voir le prodigieux désastre, ils vont à Roncevaux, où fut la bataille.

v. 2845-2854.

Scanat cu CamScanner

CCIV

Charles est parvenu à Roncevaux : il commence à pleurer sur les morts qu'il trouve. Il dit aux Français : « Seigneurs, allez au pas, car il me faut aller moi-même en avant, à cause de mon neveu, que je voudrais trouver. Un jour, j'étais à Aix, à une fête solennelle : mes vaillants chevaliers se vantaient de grandes batailles, de rudes charges qu'ils livreraient[1]. Et voici ce que j'entendis dire à Roland : « Si je meurs jamais en pays étranger, ce sera bien en avant de mes pairs et de mes hommes, ma tête sera tournée vers l'ennemi, et, comme un vrai baron, je finirai en conquérant! » Charles, précédant les autres de la distance d'un jet de bâton, est monté sur un tertre.

v. 2855-2869.

CCV

L'empereur, en cherchant son neveu, voit les herbes et les fleurs des prés toutes vermeilles du sang de nos barons; il en est ému, il ne peut s'empêcher de pleurer; il est arrivé au haut du tertre, sous deux arbres; il reconnaît les coups de Roland marqués sur les trois rochers, il voit son neveu gisant sur l'herbe verte. Il n'est pas étonnant que Charles ait grande douleur! Il met pied à terre, il approche en courant, il prend le comte entre ses bras, et défaille sur lui, tant son angoisse l'étreint!

v. 2870-2880.

CCVI

L'empereur revient de pâmoison. Le duc Naimes[2] et le comte Acelin[3], Geoffroy d'Anjou[4] et son frère Henri prennent le roi et l'adossent à un pin. Il regarde à terre, il voit son neveu gisant. Et très doucement, il lui dit ses regrets[5] : « Ami Roland! Que Dieu te fasse miséricorde! Jamais on ne vit pareil chevalier pour engager et pour gagner de grandes batailles. Ah! mon honneur s'en va vers son déclin! » Charles se pâme, il ne peut s'en empêcher.

v. 2881-2891.

1. Allusion à un usage pratiqué aux jours de fêtes par les jeunes guerriers : ils aimaient à se vanter de leurs futures prouesses, et c'était à qui l'emporterait sur l'autre; ces promesses d'exploits, quand elles étaient exagérées pour le plaisir des auditeurs, s'appelaient des *gabs* (voir le *Pèlerinage de Charlemagne*); 2. *Le duc Naimes*, voir laisse XVI, note 2; 3. *Acelin*, voir laisse XII; 4. *Geoffroy d'Anjou*, voir laisse VIII, note 4; 5. *Regrets*, voir laisse CLXII, note 3.

Scanat cu CamScanner

CCVII

Le roi Charles revient de pâmoison; quatre de ses barons le tiennent par les mains. Il regarde à terre, il voit son neveu gisant. Roland a l'air encore plein de vie, mais il a perdu sa couleur, ses yeux sont retournés et remplis de ténèbres. Charles le plaint avec fidélité et amour : « Ami Roland, que Dieu mette ton âme parmi les fleurs du paradis, entre les glorieux! Quel mauvais seigneur te conduisit en Espagne[1]! Aucun jour ne se passera que je ne souffre pour toi! Désormais ma force et mon ardeur vont déchoir! Je n'aurai plus personne qui soutienne mon honneur : sous le ciel, ce me semble, je n'ai plus un seul ami. J'ai des parents, mais aucun d'aussi preux! » Il s'arrache les cheveux à pleines mains, et cent mille Français en ont une telle douleur, qu'il n'y en a pas un qui ne pleure amèrement.

v. 2892-2908.

CCVIII

« Ami Roland, je vais m'en aller en France, et quand je serai à Laon[2], dans mon domaine privé, les vassaux étrangers viendront de plusieurs royaumes; ils demanderont : « Où est le comte capitaine? » Je leur dirai qu'il est mort en Espagne. Je ne régnerai plus que dans la tristesse; il ne se passera pas de jour que je ne pleure et ne gémisse. »

v. 2909-2915.

CCIX

« Ami Roland, ô preux, belle jeunesse, quand je serai à Aix, en ma chapelle, les vassaux viendront demander des nouvelles, et je leur en donnerai d'étonnantes et de cruelles : « Il est mort, mon neveu, qui m'a conquis tant de domaines! » Et contre moi vont se révolter les Saxons, les Hongrois, les Bulgares, et beaucoup de nations ennemies, les Romains, et les gens de Pouille et de Palerme, et ceux d'Afrique et ceux de Califerne[3], et ma douleur et ma détresse n'en feront que croître. Qui sera assez fort pour conduire mes armées,

1. « Ce vers n'est pas très clair. Il semble vouloir dire : « Sous la conduite de quel mauvais seigneur tu es venu en Espagne! » Ce serait un reproche que Charles se ferait à lui-même » (Note de G. Paris); 2. *Laon* fut la capitale des derniers Carolingiens; c'est par anachronisme que l'auteur en fait la résidence de Charles; dans la laisse suivante il dira plus exactement *Aix*, la capitale que l'empereur fonda, d'ailleurs après la défaite de Roncevaux; 3. Ville inconnue.

Scanat cu CamScanner

maintenant qu'est mort celui qui toujours nous guidait? Ah! France, comme tu restes déserte! J'en ai si grand deuil que je voudrais ne plus vivre! » Il commence alors à tirer sa barbe blanche, et s'arrache à deux mains les cheveux de sa tête : cent mille Français se pâment contre terre.

v. 2916-2932.

CCX

« Ami Roland, que Dieu te fasse miséricorde! Que ton âme soit mise en Paradis! Qui t'a tué a fait la détresse de la France : j'ai si grand deuil que je voudrais ne plus vivre! Oh! mes chevaliers, qui avez été tués pour moi! Que Dieu, le fils de sainte Marie, fasse qu'aujourd'hui, avant que j'arrive aux maîtres ports de Cize[1], mon âme soit séparée de mon corps; qu'elle aille prendre place avec leurs âmes, et que ma chair soit enfouie près de la leur! » Il pleure des yeux, il tire sa barbe blanche, et le duc Naimes dit : « Charles a bien grande douleur! »

v. 2933-2944.

CCXI

« Sire empereur, lui dit Geoffroy d'Anjou, ne vous livrez pas si fort à votre douleur. Par tout le champ de bataille, faites chercher les nôtres, que ceux d'Espagne ont tués dans le combat; commandez qu'on les porte dans une même fosse. » Le roi dit : « Sonnez donc votre cor. »

v. 2945-2950.

CCXII

Geoffroy d'Anjou a sonné de son cor : les Français mettent pied à terre, comme Charles l'a commandé, et tous leurs amis qu'ils ont trouvés morts, ils les ont aussitôt portés dans une même fosse. Il y a dans l'armée beaucoup d'évêques et d'abbés, de moines, de chanoines et de prêtres tonsurés : ils ont absous les morts et les ont bénis au nom de Dieu; puis ils ont fait brûler de la myrrhe et du thimiane[2], et tous, avec ardeur, ils ont encensé les cadavres; ils les ont ensuite enterrés avec grand honneur, et puis, ils les ont laissés : que pourraient-ils faire de plus?

v. 2951-2962.

1. *Cize*, voir laisse XLIV, note 2; 2. Encens liturgique.

Scanat cu CamScanner

CCXII

L'empereur fait conserver le corps de Roland, celui d'Olivier et celui de Turpin. Devant lui, il les fait ouvrir tous trois[1], et fait recueillir leurs cœurs dans une étoffe de soie, et les fait placer dans de blancs cercueils de marbre; puis on a pris les corps des barons, on les a mis dans des peaux de cerf[2], après les avoir bien lavés avec des piments et du vin. Le roi ordonne à Thibaut[3] et à Geboin, au comte Milon[4] et à Othon le marquis, de conduire ces trois corps sur trois charrettes : on les a bien recouverts d'un drap de soie[5] de Galaza[6].

v. 2963-2973.

LA DÉFAITE ET LA MORT DE BALIGANT.

CCXIV - CCLX

Charles s'apprête à repartir, quand surgit l'avant-garde païenne : deux messagers annoncent la bataille. Les Français brûlent du désir de venger la mort de Roland. Charles organise dix colonnes que commanderont dix preux.

L'empereur implore l'aide de Dieu, puis il monte à cheval. Les quatre cent mille Français s'ébranlent et prennent position dans une large plaine. L'émir, de son côté, se prépare : il ceint son épée Précieuse, ainsi nommée à cause de Joyeuse, dont il sait le renom. Il a belle allure sur son destrier qui saute un fossé de cinquante pieds de large. Quel baron s'il était chrétien ! Il accorde à son fils Malprime l'honneur du premier coup, puis divise en trente corps ses quinze cent mille hommes.

Les deux troupes se rencontrent aux cris de : Monjoie ! Précieuse ! Le spectacle est merveilleux. Puis commencent les combats singuliers : Naimes tue Malprime. Mais Naimes serait à son tour en grand danger, s'il n'était secouru par l'empereur. La bataille devient terrible. L'émir fait alors donner toutes ses réserves. Ses troupes accourent de toutes parts : les unes braient et hennissent, les autres aboient comme des chiens ; devant l'attaque de ces hordes barbares, l'armée française plie ; mais Ogier le Danois et les autres preux, par des prodiges de vaillance, lui font reprendre l'avantage.

1. Il fait enlever les entrailles qui risquent de se putréfier et les fait enterrer sur le champ de bataille; on n'emportera en France que les corps, mais après les avoir embaumés; 2. Tous ces détails sont exacts, à en juger d'après les corps qu'on a retrouvés dans de très anciennes sépultures; 3. *Thibaut*, voir laisse XII; 4. *Milon*, voir laisse XII; 5. Le texte porte *palie* ; pour ce mot, voir v. 282, note; 6. *Galaza*, vraisemblablement ville d'Orient (Galaza en Cilicie), peut-être Galata, le faubourg de Constantinople.

Scanat cu CamScanner

Voici Charles et l'émir en présence : ils s'attaquent dans un duel formidable, et qui finira par la mort de l'un d'eux. L'émir demande à Charles d'être son vassal, Charles lui demande d'être chrétien. Aucun ne cède, la lutte recommence.

v. 2974-3601.

CCLXI

L'émir est d'une force immense; il frappe Charlemagne sur son heaume d'acier bruni; il le lui fend et le lui brise sur la tête : l'épée atteint les cheveux et enlève de la chair un morceau plus grand que la paume de la main : l'os reste là tout à nu. Charles chancelle; peu s'en faut qu'il ne tombe, mais Dieu ne veut pas qu'il meure ni soit vaincu; saint Gabriel est revenu auprès de lui, et lui demande : « Grand roi, que fais-tu donc? »

v. 3602-3611.

CCLXII

Quand Charles entend la voix sainte de l'ange, il n'a plus peur, il ne craint pas de mourir; la vigueur et les sens lui reviennent. Il frappe l'émir de son épée de France; il lui brise le heaume où brillent des joyaux, il lui tranche la tête d'où s'épand la cervelle, et le visage jusqu'à sa barbe blanche; il l'abat mort sans remède. Il crie « Monjoie » pour qu'on se rallie à lui. A ce cri accourt le duc Naimes, il prend Tencendur[1], le grand roi y remonte, les païens s'enfuient, Dieu ne veut pas qu'ils demeurent, et les Français obtiennent enfin le résultat qu'ils désiraient.

v. 3612-3624.

CCLXIII

Les païens fuient, comme le veut le seigneur Dieu; les Français les poursuivent et, avec eux, l'empereur. Le roi dit : « Seigneurs, vengez vos deuils, satisfaites vos désirs, soulagez vos cœurs, car ce matin je vis pleurer vos yeux. » Les Français répondent : « Sire, il nous faut ainsi faire! » Chacun frappe les plus grands coups qu'il peut, et des païens qui se trouvaient là, il s'en échappa fort peu.

v. 3625-3632.

1. C'est le cheval de Charlemagne.

Scanat cu CamScanner

CCLXIV

La chaleur est très grande, la poussière s'élève, les païens s'enfuient, les Français les pressent, la poursuite dure jusqu'à Saragosse. Au haut de sa tour est montée Bramimonde; et avec elle ses clercs et ses chanoines, ceux de la fausse loi que jamais Dieu n'aima : ils n'ont pas les ordres, ni la tonsure. Quand elle voit les Arabes ainsi défaits, elle s'écrie bien haut : « Mahomet, à notre aide! Ah! noble roi, les nôtres sont vaincus, et l'émir est tué en grande honte. » Quand Marsile l'entend, il se tourne vers la muraille, il pleure et baisse son visage : il est mort de douleur! Et comme il était accablé de péchés, aux diables vifs il a donné son âme.

v. 3633-3647.

CCLXV - CCLXVII

Charles entre victorieux à Saragosse ; les Français pénètrent dans les temples et détruisent les idoles ; puis ils baptisent de force les païens, sauf la reine qu'on emmènera captive en douce France.

Une garnison est laissée à Saragosse et les Francais retournent en France, fiers et joyeux ; ils passent par Nerbonne[1], *arrivent à Bordeaux ; sur l'autel de Saint-Séverin, l'empereur dépose l'olifant*[2]. *Il fait ensevelir à Blaye*[3] *le corps des trois barons, Roland, Olivier, Turpin, en des tombeaux de marbre blanc. Il arrive enfin à Aix, où il fait mander tous les juges de sa cour, pour instruire le procès de Ganelon.*

v. 3648-3704.

La mort émouvante de la belle Aude.

CCLXVIII

L'empereur est revenu d'Espagne; il vient à Aix, la meilleure ville de France. Il monte au palais; il entre dans la salle. Voici que vient à lui Aude, une belle demoiselle. Elle dit au roi : « Où est Roland, le capitaine, qui m'a juré de me prendre pour femme[4] ?» Charles est rempli de douleur et de chagrin. Il pleure, il tire sa barbe blanche : « Sœur[5], chère amie, tu t'enquiers d'un homme mort, mais

1. Il s'agit ici non de Narbonne dans le département de l'Aude, mais d'Arbonne, près de Bayonne, qui s'appelait alors Nerbonne; 2. La *Chanson* ajoute que *les pèlerins qui vont là le voient* ; 3. Pendant longtemps on vénéra à Blaye les tombes, authentiques ou non, de Roland et d'Olivier; elles étaient de marbre blanc, comme une troisième, voisine des deux premières, qu'on attribue suivant les époques à Turpin, à saint Romain ou à la belle Aude. Elles seraient plus anciennes que la plus ancienne version de *la Chanson de Roland*. (Voir J. Bédier, *Légendes épiques*, t. III, p. 345 et suiv.); 4. Voir laisse VIII (cf. *Girard de Vienne*); 5. *Sœur*, voir pour le sens la note ci-contre.

Scanat cu CamScanner

je te donnerai en échange quelqu'un qui le remplacera bien; je te donnerai Louis[1], je ne saurais mieux dire; il est mon fils et possèdera mes marches[2]. » Aude répond : « Cette parole ne me touche guère; ne plaise à Dieu, à ses saints, à ses anges, qu'après Roland, je reste encore en vie! » Elle perd ses couleurs, et tombe aux pieds de Charles : elle est morte. Dieu ait pitié de son âme! Les barons français la pleurent et la plaignent[3].

v. 3705-3722.

CCLXVIII

Li empereres est repairet[1] d'Espaigne
E vient a Ais, al meillor sied de France;
Muntet el palais, est venut en la sale.
As[2] li Alde venue, une bele damisele.
Co dist al rei : « O est Rollant le catanie
Ki me jurat cume sa per[3] a prendre? »
Carles en ad e dulor et pesance,
Pluret des oilz, tiret sa barbe blance :
« Soer[4], cher amie, de hume mort me demandes.
Jo t'en durai[5] mult esforcet[6] eschange[7].
Co est Loewis[8], mielz ne sai a parler;
Il est mes[9] filz et si[10] tendrat mes marches. »
Alde respunt : « Cest mot mei est estrange.
Ne place[11] Deu ne ses seinz ne ses angles[12],
Apres Rollant que jo vive remaigne[13]! »
Pert la culor, chet as piez Carlemagne[14],
Sempres est morte. Deus ait mercit de l'anme!
Franceis barons en plurent et si[15] la pleignent.

CCLXIX

Aude la belle est allée à sa fin; le roi croit qu'elle n'est que pâmée; il a pitié d'elle, et il pleure; il la saisit par les mains, il la relève, mais sa tête s'incline sur ses épaules.

1. Louis le Débonnaire; il n'était pas encore né en 778; 2. *Marches :* pays à la frontière de l'empire, et par extension ici l'empire lui-même; 3. *Plaignent*, c'est-à-dire font, suivant l'usage, ses oraisons funèbres; cf. laisse CLXII, note 3.

1. *Repairet* du verbe *repairier* (lat. *repatriare*), revenir; 2. *As*, autre forme de *es* (lat. *ecce*) : voilà; *co* (au vers suivant) voir note du vers 277; 3. *Per : pareille, égale*, ici *épouse ; Carles* (au vers suivant) : le ms. donne *Carl*, de même qu'au vers 3728; 4. *Soer : sœur*, ici simple terme d'amitié; s'emploie encore en ce sens dans la Picardie; 5. *Durai*, futur de *duner* (*donner*); 6. *Esforcet*, adjectif, du verbe *esforcier*, renforcer; ici : *avantageux ;* 7. *Eschange*, substantif; 8. *Loewis*, orthographe anglaise de Louis; 9. *Mes*, cas sujet du pronom possessif masculin de la première personne; 10. *Si : ainsi ;* 11. *Place*, subjonctif; 12. *Deu, seinz, angles*, emploi du cas régime sans préposition comme complément d'attribution; 13. *Vive remaigne : remaigne* est le verbe (subjonctif présent de *remaindre*, rester), *vive* est l'attribut (vivante); 14. *Carlemagne*, emploi du cas régime sans préposition comme complément déterminatif de nom; voir v. 1768, note; 15. *Si : alors.*

Scanat cu CamScanner

Lorsque Charles voit qu'elle est morte, il fait venir aussitôt quatre comtesses; on la porte dans un moutier de nonnes, où elles la veillent toute la nuit, jusqu'à l'aube; puis on l'enterra magnifiquement au pied d'un autel, que le roi dota de grands domaines[1].

v. 3723-3733.

CCLXIX

Alde la bel est a sa fin alee.
Quidet[1] li reis que el se seit[2] pasmee,
Pitet en ad, sin[3] pluret l'emperere;
Prent la as mains, si[4] l'en ad relevee;
Desur les espalles ad la teste clinee.
Quant Carles veit que morte l'ad truvee,
Quatre cuntesses sempres i ad mandees.
A un muster de nuneins est portee,
La noit la guaitent entresqu'a l'ajurnee,
Lunc[5] un alter belement l'enterrerent.
Mult grant honur[6] i[7] ad li reis dunee[8]. Aoi.

Le Jugement de Dieu.

CCLXX

L'empereur est rentré à Aix, et Ganelon le traître, chargé de fers, est dans la cité, devant le palais; des serfs l'ont attaché à un poteau, et lui lient les mains avec des courroies en cuir de cerf; ils le battent vigoureusement à coups de bâtons et de cordes; il n'a certes pas mérité mieux, et, avec grande douleur, il attend là son procès.

v. 3734-3741.

CCLXXI - CCLXXII

Charles réunit tous ses seigneurs dans la chapelle d'Aix, et ordonne qu'on amène Ganelon. Puis Charles accuse le traître devant l'assemblée. Ganelon se défend.

v. 3742-3761.

1. « En mémoire d'Aude, et pour assurer des prières à son âme, Charles fait au moutier où elle est enterrée de grandes libéralités en terres. C'était l'usage, comme l'attestent d'innombrables chartes » (note de G. Paris);

1. *Quidet*, du verbe *quider* (lat. *cogitare*); cf. : « Tel... *cuide* engeigner autrui » (La Fontaine, *Fables*, IV, 11), et notre adjectif : *outrecuidant*; 2. *Seit*, au subjonctif, comme il est d'usage après tous les verbes marquant l'incertitude; 3. *Sin : si* (et alors) *en ;* 4. *Si : et alors ;* 5. *Lunc : le long de, à côté de ;* 6. *Honor* a ici le sens de libéralités (pour honorer quelqu'un), consistant souvent en domaines (le mot a du reste ce sens au v. 315); 7. *I :* pronom qui représente *alter* (l'autel); 8. *Dunee*, au féminin, *honur* étant lui-même du féminin.

Scanat cu CamScanner

CCLXXIII

Devant le roi, Ganelon est debout; il a le corps vigoureux, le visage bien coloré; s'il était loyal, il ressemblerait à un vrai baron. Il voit ceux de France et tous ses juges, et trente de ses parents qui sont avec lui. Puis il s'écrie, à voix très haute et très forte : « Pour l'amour de Dieu, écoutez-moi, barons. Seigneurs, j'étais à l'armée, avec l'empereur, et je servais en toute foi, tout amour. Roland, son neveu, me prit en haine, il me condamna à une mort douloureuse. Je fus envoyé comme messager au roi Marsile : grâce à mon habileté j'ai pu me sauver. Alors, j'ai défié Roland le preux, et Olivier, et tous leurs compagnons. Charles et ses nobles barons l'ont entendu[1]. Je me suis vengé, mais je n'ai pas trahi. » Les Français répondent : « Nous tiendrons conseil. »

v. 3762-3779.

CCLXXIV - CCLXXIX

Ganelon choisit entre ses trente parents, un défenseur, Pinabel, aussi habile à parler qu'à combattre. Les barons délibèrent. Certains d'entre eux penchent pour le pardon : Roland est mort, le supplice de Ganelon ne réparera rien, qu'on le laisse en vie, que désormais il serve le roi avec foi et amour. Tous — sauf Thierry — se joignent à eux et prient Charles de faire grâce. « Vous êtes des félons », leur répond-il douloureusement. Alors Thierry, frère de Geoffroy d'Anjou, se lève et rassure le roi ; il trouve que Ganelon mérite la mort : « Avec cette épée, dit-il, je suis prêt sur l'heure à soutenir mon jugement. — Bien dit », disent les Français. Mais Pinabel s'avance à son tour, il relève le défi de Thierry ; il sera contre lui le champion de Ganelon. Charles autorise le combat singulier ; Thierry et Pinabel fournissent chacun des otages en caution. Ogier de Danemark est chargé de régler le combat[2].

v. 3780-3856.

CCLXXX

Puisqu'ils sont prêts à s'affronter, les deux champions se sont bien confessés : ils ont reçu du prêtre absolution et bénédiction, ont entendu la messe et communié; ils ont donné de grandes offrandes aux moutiers; puis ils sont retournés tous deux vers Charles. Ils ont chaussé leurs éperons, ils revêtent des hauberts blancs, forts et légers, lacent sur leurs têtes leurs heaumes clairs, ceignent

1. Voir laisse XXIV; 2. C'est le duel judiciaire ou *jugement de Dieu*, qui fut surtout en vigueur du X^e^ siècle au XII^e^ siècle.

Scanat cu CamScanner

leurs épées à la garde d'or pur, pendent à leur cou leurs écus à quartiers; ils tiennent en leur poing droit leurs épieux tranchants; puis ils montent leurs destriers rapides. Alors cent mille chevaliers se mettent à pleurer; ils ont pitié, pour Roland, de Thierry. Dieu sait bien comment tout cela va finir.

v. 3857-3872.

CCLXXXI

Au-dessous d'Aix, il est une large prairie; c'est là que vont lutter les deux barons; ce sont des preux et des hommes de grande vaillance, leurs chevaux sont vifs et rapides; ils les éperonnent rudement et lâchent les rênes; avec grande force, chacun va frapper l'autre, leurs écus sont brisés en éclats, les hauberts se déchirent, les sangles des chevaux se rompent, les arçons tournent, les selles tombent à terre. Cent mille hommes, qui les regardent, pleurent.

v. 3873-3883.

CCLXXXII

Les deux chevaliers sont à terre. Promptement, ils se relèvent sur leurs pieds. Pinabel est fort, agile et léger. Chacun cherche l'autre, ils n'ont plus de destriers, et, de leurs épées à la garde d'or pur, ils se frappent à coups redoublés sur leurs heaumes d'acier. Les coups sont rudes, et capables de trancher les heaumes. Les chevaliers français sont en grande désolation : « O Dieu, dit Charles, faites resplendir le droit! »

v. 3884-3891.

CCLXXXIII

Pinabel dit : « Thierry, rends-toi. Je serai ton homme en tout amour et toute foi, et je te donnerai tout ce que tu voudras de mes biens; mais réconcilie Ganelon avec le roi. » Thierry répond : « Je n'y veux pas songer. Ce serait félon de ma part d'y consentir. Qu'entre nous deux Dieu décide aujourd'hui! »

v. 3892-3898.

CCLXXXIV

Thierry dit : « Pinabel, tu es un vrai baron, tu es grand et fort, et ton corps est bien moulé. Tes pairs te connaissent pour ta vaillance. Laisse donc ce combat. Je te mettrai d'accord avec Charles. Quant à Ganelon, on lui fera justice de telle manière qu'il n'y aura de jour qu'on n'en parle.

Scanat cu CamScanner

— Ne plaise au Seigneur Dieu, répond Pinabel, je veux soutenir toute ma parenté; et je ne m'avouerai vaincu devant aucun homme. Mieux vaut mourir qu'encourir un tel blâme. » Ils recommencent à se frapper mutuellement de leurs épées, sur leurs heaumes ornés d'or et de pierreries; des étincelles en volent jusqu'au ciel; on ne pourrait plus les séparer, le duel ne peut finir que par mort d'homme.

v. 3899-3914.

CCLXXXV

Pinabel de Sorence est un vrai preux; il frappe Thierry sur son heaume de Provence; les étincelles en jaillissent, qui enflamment l'herbe; il présente à Thierry la pointe de sa lame d'acier, et lui fend le heaume sur le front; l'épée lui descend jusqu'au milieu du visage, la joue droite en est toute sanglante; il déchire le haubert jusqu'au ventre : mais Dieu le préserve d'être frappé à mort.

v. 3915-3923.

CCLXXXVI

Thierry voit qu'il est frappé au visage; le sang coule clair sur l'herbe du pré. Il frappe Pinabel sur son heaume d'acier bruni, et le lui brise et le fend jusqu'au nasal, fait jaillir la cervelle de la tête. Thierry secoue la lame dans la plaie et l'abat mort. A ce coup, la bataille est terminée. Les Français s'écrient : « Dieu a fait un miracle. Il est juste que Ganelon soit pendu, et de même ses parents, qui ont répondu pour lui. »

v. 3924-3933.

CCLXXXVII

Quand Thierry a gagné la bataille, l'empereur Charles arrive, et, avec lui, quatre de ses barons, le duc Naimes, Ogier de Danemark, Geoffroy d'Anjou et Guillaume de Blaye; le roi prend Thierry entre ses bras, lui essuie le visage avec ses grandes peaux de martre, puis les jette à terre, et on lui en met d'autres; tout doucement on désarme le chevalier, on le monte sur une mule d'Arabie, et il s'en revient joyeux et noble. On revient à Aix, on descend sur la place, et le supplice de Ganelon et des siens va commencer.

v. 3934-3946.

Scanat cu CamScanner

CCLXXXVIII

Charles demande à ses barons ce qu'il faut faire des otages. Ils lui répondent de les faire pendre. Il les fait pendre tous les trente. « Tout traître se perd et perd les autres avec lui. »

v. 3947-3959.

CCLXXXIX

... C'est l'avis de tous que Ganelon meure d'un terrible supplice. On amène quatre destriers, on lie aux chevaux les pieds et les mains du traître; les chevaux sont ardents et rapides, quatre sergents les poussent vers une jument qui est au milieu d'un champ. Ganelon va mourir d'une fin terrible : tous ses nerfs se distendent, et tous ses membres se détachent de son corps; sur l'herbe verte coule le sang clair; Ganelon est mort comme un félon et un lâche. Quand un homme en trahit un autre, il n'est pas juste qu'il puisse s'en vanter.

v. 3960-3974.

CCXC

Quand l'empereur a accompli sa vengeance, il appelle les évêques de France, ceux de Bavière et ceux d'Allemagne : « J'ai dans mon palais une noble captive; elle a tant entendu de sermons et de bons exemples, qu'elle veut croire à Dieu et demande le baptême : baptisez-la, pour que Dieu ait son âme. — Soit, dirent les évêques, trouvez-lui des marraines[1], des dames nobles et de haute lignée. » Aux bains d'Aix il y a une grande foule : on y baptise la reine d'Espagne; on a trouvé pour elle le nom de Julienne, elle devient chrétienne avec la vraie connaissance de la foi.

v. 3975-3987.

CCXCI

Quand l'empereur eut fait justice, et que sa grande colère fut apaisée, quand il eut fait baptiser Bramimonde, le jour était passé, la nuit s'était faite noire. Le roi se couche en sa chambre voûtée. Saint Gabriel vient lui dire de la part

1. Le nombre de parrains et de marraines n'était pas limité au moyen âge comme il l'est de nos jours.

Scanat cu CamScanner

de Dieu : « Charles, lève les armées de ton empire. Avec toutes tes forces va-t'en dans la terre de Bire secourir le roi Vivien dans Imphe[1], cette cité que les païens assiègent. Les chrétiens t'appellent et te réclament. » L'empereur voudrait bien n'y pas aller : « Dieu! dit le roi, que de peines en ma vie! » Il pleure des deux yeux, tire sa barbe blanche.

Ici finit la geste que Turold décline[2].

v. 3988-4002.

1. On n'a pu identifier ni *la terre de Bire*, ni la ville d'*Imphe*. Le nom de *Vivien*, au surplus, paraît fantaisiste; 2. Ce verbe offre plusieurs sens : chante, copie ou compose. On ne peut, par suite, saisir si Turold est le chanteur, le copiste ou l'auteur de la *Chanson*. (Voir *Notice : L'auteur*, p. 12).

Scanat cu CamScanner

JUGEMENTS SUR « LA CHANSON DE ROLAND »

Depuis sa découverte en 1832, la Chanson de Roland *a divisé la critique littéraire en deux camps. Dans le camp ennemi, c'est Brunetière (que son admiration pour les* XVII^e^ *et* XVIII^e^ *siècles rendait peut-être partial) qui a formulé les jugements les plus sévères :*

La langue est dure, dure à l'oreille, dure à la gorge; et il n'est pas jusqu'aux plus belles pensées qu'elle ne marque à son caractère de rudesse et de barbarie :

> Frappe de ta lance, Olivier, et moi de Durendal,
> La bonne épée que me donna le roi.
> Et si je meurs, qui l'aura pourra dire :
> C'était l'épée d'un brave.

Quand le cri de Roland serait plus fier, plus généreux encore, qui ne conviendra qu'il perdrait et qu'il perd toute sa beauté dans l'étrange cacophonie de l'original :

> Se jo i moerc, dire poet qui l'avrat
> Que ele fut à nobilie vassal?

Et que l'on ne dise pas que nous avons la partie belle à juger ainsi d'une oreille toute moderne une langue dont nous ne connaissons ni ne pouvons connaître l'exacte prononciation. Prononcerions-nous donc par hasard le latin comme à Rome, ou mettrions-nous sur le grec l'accent des fruitières d'Athènes? Je défie cependant qu'une oreille, même inexercée, méconnaisse le rythme d'une période cicéronienne ou l'harmonie de vingt vers d'Homère.

En second lieu, rien de plus monotone que la versification de ces interminables poèmes, rien de traînant comme ces couplets *assonancés*, comme ces *laisses* inégales où le rythme s'en va cahotant, où les consonnes se heurtent et s'entrechoquent avec un bruit de mauvais allemand, où le nombre même des vers ne semble avoir en vérité d'autre mesure que la longueur d'haleine du jongleur.

F. Brunetière,
Études critiques sur l'histoire de la littérature française
(1882, I^re^ série, p. 17-18.)

Le poème est assez mal composé : la *Chanson* n'a pas de commencement, car la trahison de Ganelon y est sans cause et même sans prétexte; elle n'a pas de fin, car la victoire de Charlemagne y demeure quasiment sans effet; elle n'a pas de centre, car la mort de Roland n'y occupe pas plus de place que la bataille de Charlemagne contre les Sarrasins... Ajoutez que les personnages ne vivent pas. Les Olivier et les Turpin de France n'y diffèrent que par le

Scanat cu CamScanner

nom des Estorgant et des Estramarin d'Espagne. Les uns jurent par Mahum et Tervagan, les autres par Diex l'Espirital : c'est leur seule caractéristique. Elle est de pure forme. Au fond, ils respirent tous la même valeur féroce et brutale, ils ont tous la même valeur insultante et bravache, ils déchargent tous les mêmes grands coups d'épée. Et je cherche consciencieusement tout ce que toutes les préfaces m'assuraient que je trouverais en eux, des soldats qui combattent pour les autels et les foyers de la patrie, des chrétiens qui meurent pour leur Dieu; mais dans les « eschieles » de l'armée de « nostre emperere magnes », comme « dans l'ost des païens d'Arabie », je ne vois que de hardis aventuriers, violents et sanguinaires, qui ne croient qu'à deux choses au monde : la trempe d'un glaive enchanté, la vertu d'une bonne armure.

Et rien d'humain ne bat sous cette épaisse armure, rien, que l'intraitable et risible orgueil du barbare et son arrogante confiance dans la vigueur de son bras.

Quant à la *vivifiante* inspiration chrétienne, dans ces interminables récits de combats qui remplissent la meilleure partie du poème, c'est avoir de bons yeux que de l'y discerner. Eh oui! je sais que Charlemagne adresse quelque part une prière au Dieu de Jonas et de Daniel, je sais qu'il fait solennellement baptiser dans Aix-la-Chapelle Bramimunde, la reine païenne! Mais on me permettra de ne pas oublier que, pour le faire passer à l'action et le lancer contre l'infidèle, il ne faut rien moins que l'intervention de Gabriel archange. Encore le premier mot du triste sire est-il là-dessus pour s'écrier que « sa vie est peineuse », comme son premier mouvement pour « pleurer des yeux » et s'arracher la barbe, à poignées, sa belle barbe *fleurie* tout le long du poème, et blanche maintenant d'épouvante : c'est même sur l'expression de ces nobles sentiments que finit la chanson :

> Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret...
> Ci falt la Geste que Turoldus declinet.

Je ne pense pas que ce soit là le véritable esprit du christianisme.

Id., Ibid. (p. 23 à 25).

Cependant, Brunetière ne peut s'empêcher de reconnaître que dans cette « Iliade carolingienne » *paraissent :*

... Quelques épisodes, cinq ou six peut-être, d'une grandeur héroïque et d'une beauté farouche. On y pouvait admirer... ce qui n'existe peut-être dans aucune autre littérature, la chevaleresque glorification du vaincu.

Ibid. (p. 22).

Scanat cu CamScanner

En fait, les admirateurs ou tout au moins les amis de la Chanson *sont plus nombreux que les détracteurs, et cela tant à l'étranger qu'en France* :

1° *A l'étranger :*

De toutes nos épopées, *la Chanson de Roland* est celle qui donne la mesure la plus juste du génie moderne.

Godefroid Kurth,
Histoire poétique des Mérovingiens (p. 498).

Tout y est primitif et absolument dénué d'artifice... L'action s'y meut tranquillement, et le récit, où l'on ne cherche aucun effet et où on ne pourrait trouver aucune phrase ampoulée, est uniquement tissu avec des mots simples et clairs.

Kr. Nyrop,
Den oldfranske Heltedigtning, 1883
(trad. en italien sous le titre :
Storia dell' Epopea francesa nel medio evo [1886, p. 39];
passage cité par Petit de Julleville,
Histoire de la littérature française).

La Chanson de Roland a ses beautés et l'*Iliade* a les siennes. Il est possible de goûter les deux poèmes sans mettre sans cesse en antagonisme leur valeur esthétique. Il suffit que leur lecture provoque l'enthousiasme et que l'esprit y prenne plaisir comme aux deux plus splendides produits de la poésie primitive populaire.

Id., ibid. (p. 332).

2° *En France :*

Que la liberté est féconde! Voilà que les pierres se font hommes; les enfants multiplient sans nombre; les peuples grouillent de la terre. Et ce n'est pas seulement le nombre qui croît, mais le cœur augmente, la vie forte et l'inspiration. On ne veut pas seulement faire de grandes choses, on veut les dire. Le guerrier chante ses guerres. C'est ce que dit encore très expressément le chroniqueur : « Les preux chantaient. » Qu'on n'espère pas me faire croire que le jongleur mercenaire qui chante au XII° siècle, que le chapelain domestique qui écrit au XIII° siècle, soient les auteurs de pareils chants. Dans le plus ancien qui nous reste, la sublime *Chanson de Roland*, quoique nous ne l'ayons encore que dans sa forme féodale, j'entends la forte voix du peuple et le grave accent des héros.

La pénétrante critique de l'éditeur a démêlé qu'elle est antérieure aux croisades, antérieure à l'âge des poèmes composés dans les châteaux pour l'amusement du baron. Le caractère de ceux-ci, tels que les *Quatre fils Aymon*, est la haine de la royauté et du gouvernement central; ils portent tout l'intérêt sur le vassal révolté. Charlemagne y est un sot; il est le jouet d'un sorcier. Triste majesté

Scanat cu CamScanner

qui dort sur son trône, la tête couronnée d'un torchon, et s'éveille, aux rires de la cour, pour voir en sa main une bûche éteinte au lieu de l'épée de l'Empire. Ce sont là des choses trouvées en pleine féodalité pendant le sommeil de la royauté. Au contraire, dans le x^e siècle, dans le grand combat contre les barbares, on regrette, on admire et bénit l'ancienne unité impériale. Rien entre l'empereur et le peuple. Les Roland, les Olivier, n'en sont nullement séparés; ils ne sont que le peuple armé. C'est ce qui fait la grandeur étonnante de ce poème.

Michelet,
Histoire de France.

La France, la douce France, si souvent invoquée dans *la Chanson de Roland*, l'amour de la patrie, le dévouement à la mère commune, ces nobles sentiments qui répandent sur tout le poème je ne sais quel coloris tendre et mélancolique, c'est quelque chose qui n'appartient qu'à cette chanson de geste, et qui, à défaut d'autres signes, la distinguerait entre toutes.

A. Vitet,
Revue des Deux Mondes (1852, t. XIV).

Otez le merveilleux — et encore, pourquoi l'ôter? c'est une partie de l'âme de l'auteur — je ne sache pas, parmi les morts héroïques, une plus belle mort que celle de Roland. Si *la Chanson de Roland* est née d'une légende populaire, quel honneur cette légende ne fait-elle pas aux mœurs et aux sentiments de l'époque qui l'a tenue pour vraie! Quel beau type ne s'y faisait-on pas du preux! A toutes les qualités du guerrier féodal, force, vaillance, générosité, foi en Dieu, fidélité au suzerain, amour du pays, Roland joint la plus belle des qualités de l'homme fort : c'est un doux. Il fait, il dit toutes choses « dulcement et suef » ... Roland est doux parce qu'il est bon. La douceur est chez lui la grâce de la bonté; et cette bonté, à son tour, est celle de l'âme humaine, depuis que le christianisme y a mis une lumière et un sentiment de la bonté divine. S'il ne manquait à tout cela la suprême convenance d'une langue mûre, on n'imaginerait pas une plus grande figure épique.

D. Nisard,
Histoire de la littérature française (t. I^er, 1861).

Quel chef-d'œuvre brut que ce poème qui se dégage d'un idiome inculte, comme le lion de Milton des fanges du chaos! C'est l'enfance de l'art, mais une enfance herculéenne et qui d'un bond atteint au sublime.

P. de Saint-Victor,
Hommes et dieux (4^e éd., 1872, p. 396).

Scanat cu CamScanner

Tout y est plein, solide, nerveux : le métal est de bon aloi. Ce n'est ni riche, ni gracieux : c'est fort comme un bon haubert et pénétrant comme un fer d'épée.

Gaston Paris,
Histoire poétique de Charlemagne (1865, p. 24).

Avec ses défauts de composition, qui tiennent à son lent *devenir*, et ses faiblesses d'exécution..., *la Chanson de Roland* n'en reste pas moins un imposant monument du génie français, auquel les autres nations modernes ne peuvent rien comparer. Elle nous montre, à plus de mille ans en arrière, le sentiment puissant et élevé d'un patriotisme que l'on croit souvent de date plus récente, et une conscience de l'unité nationale qu'aucun peuple ne possédait alors et qui, en passant de plus en plus des idées dans les faits, a fondé la France moderne; elle y joint comme inspiration profonde le plus pur sentiment du devoir et le culte exalté, excessif même, mais d'autant plus touchant, de l'honneur. Dans sa grandeur simple et un peu sèche, dans sa conception exclusive et presque abstraite de la vie, dans son émotion contenue, mais souvent saisissante, dans son entente déjà remarquable de la mise en scène, elle nous apparaît à la fois comme le premier et comme le plus purement national des chefs-d'œuvre de l'art français. Elle se dresse à l'entrée de la voie sacrée où s'alignent depuis huit siècles les monuments de notre littérature comme une arche haute et massive, étroite si l'on veut, mais grandiose, et sous laquelle nous ne pouvons passer sans admiration, sans respect et sans fierté.

Id.,
Extraits de la Chanson de Roland (1888, Préface).

Il est un lyrique infécond que, dans notre honteuse ignorance, nous avons longtemps vénéré comme le plus vieux de nos poètes : Malherbe, dont quelques vers ont éveillé le génie de La Fontaine. Or, cinq cent cinquante ans avant ce père d'une strophe immortelle, quatre siècles avant la *Ballade des dames du temps jadis*, « Douce France » et *Terre major* sont célébrées dans les quatre mille décasyllabes de *la Chanson de Roland*, poème français qui sort d'une âme épique et tragique. La langue de ces temps antiques n'était pas ce qu'un vain peuple pense, un jargon rauque, sourd, inflexible, barbare, sortant comme un hoquet du dur gosier des gens du Nord. Et, dans sa rude beauté, *la Chanson de Roland* dépasse de mille coudées Boileau et son *Lutrin*, Voltaire et sa *Henriade*.

O. Reclus,
Géographie de la France.

On n'a voulu voir en ce poème que la glorification du christianisme, en Roland que le type même du héros chrétien. C'est, il nous semble, méconnaître la complexité d'une œuvre où entrent

Scanat cu CamScanner

bien des éléments d'intérêt profane. Ici même, près de la foi chrétienne, et avant elle, apparaît le point d'honneur chevaleresque. Roland veut mourir en vainqueur, la face tournée vers l'ennemi. Il songe au ciel, mais aussi, et d'abord, à ses conquêtes. Ce mélange d'orgueil et d'humilité ne déplaira qu'à ceux qui se font une idée trop étroite de l'unité de caractère. Cette unité n'exclut pas la diversité; il faut savoir gré au vieux poète de nous avoir montré les aspects différents, presque opposés, du caractère de son héros, et non un aspect exclusif. Achille, lui aussi, n'est pas le même lorsqu'il tue Hector et lorsqu'il pleure avec Priam. Le héros de l'*Enéide* est à la fois le conquérant de l'Italie et le pieux serviteur des dieux. Seulement, dans le caractère d'Énée, l'élément homérique et l'élément virgilien sont juxtaposés plus que fondus ensemble; il y a deux Énées, et l'on sent la contradiction. Ici Roland est chrétien comme il était soldat, avec fougue, par le libre élan de sa nature qui ne sait rien faire à demi.

Félix Hémon,
Cours de littérature. La Chanson de Roland (p. 51).

Bien souvent on a comparé non seulement Achille et Patrocle d'un côté, Roland et Olivier de l'autre, mais Agamemnon et Charlemagne, qui, dans les épopées, a plus d'une fois, avec la majesté, l'orgueil facilement irritable du roi des rois; Nestor et le vieux Naimes, conseiller prudent, à qui son expérience donne le droit de parler haut; Ajax et Ogier, soldat impétueux plus que fin, et qui va droit devant lui sans s'inquiéter des traits qui pleuvent sur sa tête. On est allé jusqu'à comparer au devin Calchas l'évêque Turpin, qu'une telle comparaison eût étonné sans doute. Il convient de ne pas insister sur ce parallèle, plus facile que probant. Ce qui est vrai, c'est qu'à toutes les époques primitives, les caractères sont d'une simplicité extrême qui confine parfois à la monotonie. Peu ou point de nuances; rien qu'un certain nombre de traits élémentaires, plus ou moins fortement accusés. Il n'est donc pas surprenant que ces caractères, si peu nombreux, soient analogues, sinon identiques entre eux, et que l'on constate, par exemple, la même rudesse chez les héros grecs et francs. Mais, dans les épopées carolingiennes, cette rudesse va rarement jusqu'à la férocité. Est-ce le christianisme seulement qui la contient et l'adoucit? C'est aussi un double sentiment, inconnu ou mal connu des anciens : le sentiment de l'amour chevaleresque qui déjà se montre à travers beaucoup d'éclipses, et qui exalte les héros, sûrs d'être admirés d'autant plus qu'ils seront aimés; le sentiment de l'homme chevaleresque qui fait la supériorité *morale* des épopées françaises.

Id., ibid. (p. 61).

Nulle intention littéraire, nul souci de l'effet ne gâtent l'absolue simplicité du récit. Le style, tel quel, purement déclaratif, ne s'in-

Scanat cu CamScanner

terpose pas entre l'action et les vers : nulle invention verbale, nulle subjectivité personnelle n'adhère aux faits. Détachée à l'instant des mots qui nous les apportent, leur image réelle subsiste seule en nous : ils s'ordonnent d'eux-mêmes en une vision étrangement nette et objective : on ne *lit* pas, on *voit*. Et nulle âme que l'âme même des faits ne nous parle et ne nous émeut. Ils surgissent l'un après l'autre, évoqués par l'expression simple et directe, depuis la préparation de la trahison, à travers la symétrie un peu gauche de la bataille, jusqu'à la riche, ample et lente narration de la mort du héros; les adieux de Roland et d'Olivier, la dernière bénédiction de Turpin, Roland essayant de briser son épée, battant sa coulpe, tendant son gant à Dieu son Seigneur, et rendant enfin son âme aux mains de saint Gabriel : toute cette partie est d'un pathétique naturel, élevé, sobre, vraiment puissant. Je ne fais pas de comparaison : cela est simplement beau. Il n'est pas jusqu'à la forme que le mouvement et la grandeur du récit n'emportent et n'élèvent. Et surtout le rythme grossier est expressif : ce n'est pas le déroulement magnifiquement égal de l'alexandrin homérique; distribuée à travers ces couplets qui la laissent tomber et la reprennent, rétrogradant et redoublant sans cesse pour se continuer et se compléter, la narration s'avance inégalement et, de *laisse* en *laisse*, d'arrêt en arrêt, monte comme par étages; et cette discontinuité même devait, semble-t-il, communiquer une dramatique intensité à la déclamation du jongleur.

G. Lanson,
Histoire de la littérature française (liv. I^er^, ch. I).

L'expression la plus complète et la plus harmonieuse de l'art français au moyen âge, c'est peut-être moins le poème que la cathédrale; mais l'un fait songer à l'autre. Pour trouver un terme de comparaison à *la Chanson de Roland*, je ne penserais pas, certes, à l'art ogival, surtout en sa période fleurie ou flamboyante, à ses dentelles de pierre, à ses flèches vertigineuses, à ses murailles de lumière multicolore. Notre vieux poème éveille plutôt l'idée d'une église romane, solidement assise, peu ornée, pure et sévère, dont la grandeur n'exclut pas une sobre élégance et qui touche fortement par sa simplicité même.

Maurice Bouchor,
La Chanson de Roland traduite en vers (p. 10).

... Ce que [le *Roland*] nous offre de nouveau est principalement dû à l'étonnante personnalité de son auteur. Ce sont ces inventions géniales, ce sont ces épisodes qu'il n'emprunte à personne et qu'il trouve dans le seul trésor de sa belle imagination. La part du génie est considérable dans cette œuvre traditionnelle. C'est lui, c'est notre poète qui a imaginé sans doute de commencer sa chanson par un message du roi Marsile; c'est lui qui a créé cette scène incom-

Scanat cu CamScanner

parable où l'orgueil de Roland se refuse à sonner du cor; c'est à lui qu'est due cette place prépondérante qu'occupe Olivier près de Roland, et qui a dessiné la charmante figure de ce frère d'armes de notre héros qui ressemble au Curiace de notre Corneille et représente si bien la vaillance tranquille à côté de la bravoure affolée : *Rollanz est preuz e Olivier est sages ;* c'est lui, c'est encore lui, qui a tiré de son cerveau le récit des présages lugubres qui annoncent la mort de Roland; c'est lui, c'est toujours lui qui a probablement imaginé la mort de la belle Aude, de cette fiancée sublime qui ne saurait survivre à un homme tel que Roland, et qui meurt en apprenant sa mort. Et c'est à lui enfin qu'il faut faire honneur du dénouement du poème, de la forme solennelle qui est donnée à la condamnation de Ganelon, et de ces derniers vers où Charlemagne en larmes regrette de ne pouvoir goûter ici-bas un instant de repos :

« *Deus, dist li Reis, si pénuse est ma vie !* »

Petit de Julleville,
Histoire de la Langue et de la Littérature françaises (t. Ier, p. 89).

Qui dit « terne » dit « monotone » et l'on n'a pas épargné cette critique au *Roland*. Il suffit de jeter les yeux sur le vieux poème, pour se convaincre de l'injustice d'un tel reproche. Sans doute les récits de bataille y occupent trop de place; mais il me paraît à première vue qu'ils ne sont guère moins développés dans l'*Iliade*.

Puis il n'y a pas que des batailles dans le *Roland*. Il y a cette belle scène du Conseil tenu par Charlemagne où se révèle pour la première fois le caractère de tous les héros : il y a le récit si habilement nuancé de la chute de Ganelon; il y a les épisodes du cor, de la dernière bénédiction de l'archevêque, du soleil arrêté par Charlemagne; il y a la mort de la belle Aude, le grand duel entre Pinabel et Thierry et l'horrible supplice de celui qui a trahi Roland. Tout cela n'est ni monotone ni terne. Ajoutons ici que l'on ne trouve pas, dans la plus antique de nos chansons, l'abus de ces phrases toutes faites, de ces épithètes homériques, de ces « clichés » enfin qui rendent si fatigante la lecture de nos poèmes plus récents. Quant à prétendre que le *Roland* « manque de véritable poésie », j'imagine que l'éminent érudit qui s'est naguères rendu coupable d'une telle accusation la regrette aujourd'hui. Pas de véritable poésie! Mais il faudrait au préalable définir ce qu'on entend par là. Il est trop vrai (et on l'a observé avant nous) qu'on ne trouve dans ces quatre mille vers qu'une seule comparaison[1]; mais la poésie « véritable » ne se compose peut-être pas que de ce seul élément, et il faut encore tenir en quelque estime la couleur, le rythme et surtout la hauteur de la pensée.

Id., ibid. (p. 97).

1. Si cum li cerfs s'en vait devant les chiens
Devant Roland si s'enfuient païen. (vers 1874-75). [Cités par P. de Jull].

Scanat cu CamScanner

La langue de notre épopée primitive est d'une simplicité qui ne satisfait pas les rhéteurs. Les uns la voudraient plus étoffée, les autres, plus fine. Cette langue est *une*, en effet; elle n'a pas été forgée deux fois, par le peuple d'abord et ensuite par les savants. C'est un franc-parler et sans alliage. A ceux qui aiment la phrase longue, il ne faut pas demander d'admirer celle de nos poètes, qui ne dépasse pas souvent les limites d'un vers de dix ou de douze syllabes. Pas d'incidentes : un substantif, un verbe, un régime. On a déjà observé avant nous qu'on y rencontre rarement le subjonctif, le conditionnel ou l'imparfait. C'est une suite de constatations brèves. Je ne pense pas d'ailleurs que l'auteur d'*Ogier* ou celui de *Roland* se soit dit une seule fois que l'harmonie est la loi du vers. Ils ont le sentiment du rythme; mais rien de plus. S'il est vrai que la poésie se compose d'un élément pittoresque et d'un élément musical, ils n'ont guère connu que le premier. Encore la nomenclature de leurs images est-elle assez restreinte. Mais tant de défauts sont largement compensés par une belle vigueur et une clarté sans seconde. Un mot dit tout : c'est du français.

Id., ibid. (p. 133).

Le peuple est fait pour goûter ce qu'il y a d'éternelle jeunesse dans cette poésie simple et passionnée, qui ne met en jeu que les sentiments les plus élémentaires de l'humanité et où tout est action, action glorifiant l'esprit de foi, de désintéressement, de sacrifice, l'amitié, le courage, l'honneur, le patriotisme.

L'instinct classique de la France des Descartes et des Pascal, des Corneille et des Racine, se reconnaît dans l'ordonnance du poème qui déroule avec une sévère unité le récit épique d'une glorieuse défaite glorieusement vengée; dans la netteté des lignes, dans la transparence de la forme; dans la plénitude constante de l'idée et du sentiment; dans la maîtrise avec laquelle sont développés certains épisodes où un heureux alliage de vie et d'harmonie aboutit à une éminente beauté. Le ton n'est ni banal ni criard. On sent toujours l'homme, jamais l'artiste; et l'effet résulte de la parfaite adaptation du mot à la pensée, ferme, vigoureuse, grande.

Joseph Fabre,
La Chanson de Roland, Traduction... rythmée (p. 17).

La Chanson de Roland est le mouvement d'une imagination vigoureuse et d'un art insuffisant.

René Doumic,
Histoire de la littérature française (p. 15).

Les chansons de geste, et surtout *la Chanson de Roland*, sont vraiment de grandes œuvres. Ni profondes ni riches, comme toute cette littérature du moyen âge, mais puissantes par la simplicité même de l'idéal qui les pénètre et qui les exalte. La femme n'y

Scanat cu CamScanner

joue presque aucun rôle; il semble que l'on ignore tous les drames du cœur. La nature n'y apparaît pas; la pensée humaine ne dépasse pas la vie humaine. Mais cette vie est asservie magnifiquement à d'héroïques devoirs. *Il faut combattre pour son Dieu*, contre l'infidèle et combattre avec un mépris souverain du risque. Pour Dieu et pour son honneur, *il faut être preux*, c'est-à-dire affronter le péril avec d'autant plus d'allégresse qu'il est plus menaçant. Et c'est pourquoi, à un contre cent, Roland, cerné dans Roncevaux, ne sonnera pas de son cor pour appeler Charlemagne. Le preux sera, bien souvent, un violent ou un forcené, mais il s'humiliera quelque jour devant Dieu; et la violence de son repentir surpassera la brutalité de ses forfaits... Ainsi à travers les chansons de geste circule une volonté hautaine, une puissance épique. Et dans les meilleures, surtout dans *la Chanson de Roland, cette puissance trouve pour s'exprimer le pathétique qui lui convient ;* pour ces grands desseins si simples — se battre et mourir — de brèves paroles, de brèves prières, de grands gestes simples : des élans de combattants, des résignations de mourants, Roland qui reste seul, qui se sent mourir, qui se couche, prie et meurt. Ce sont vraiment de grandes fresques d'héroïsme.

Daniel Mornet,
Précis de littérature française (p. 13).

Scanat cu CamScanner

QUESTIONS SUR « LA CHANSON DE ROLAND »

I. — Valeur de cette laisse : n'y trouve-t-on pas le dessein de présenter la *Chanson* comme le récit d'une lutte entre deux religions, deux civilisations, deux empires?

II. — Le conseil du roi Marsile : que faut-il en penser du point de vue historique?

III et IV. — Étudiez le caractère de Blancandrin.

I à VIII. — Dégagez l'impression que produit sur les païens la grande figure de l'empereur. — Comment le poète se représente-t-il les païens?

VIII. — Appréciez cette description; quel effet naît du contraste entre les ébats confiants des Français et l'arrivée soudaine de l'ambassade sarrasine?

IX, X et XI. — Appréciez de quelle manière Blancandrin accomplit sa mission; jugez l'attitude de Charles; étudiez les mœurs.

XI à XX. — Le conseil de Charles : que pensez-vous de cette description parallèle à celle du conseil de Marsile? — Relevez les détails extérieurs; — notez les traits de mœurs; — jugez les rapports de Charles avec les pairs et l'archevêque Turpin; — l'organisation militaire; — la hiérarchie; — étudiez les caractères, les discours.

XII. — Comment comprenez-vous l'expression *Français de France*?
— Ganelon est déjà dans cette laisse présenté comme le traître : que pensez-vous de cette annonce?

***

XX à XXVII. — Étudiez la peinture des caractères et appréciez le talent de l'auteur.
— Montrez que sous leur armure de guerriers les personnages restent des hommes avec leurs sentiments et leurs passions.
— Montrez que l'action résulte du jeu naturel des caractères et de l'interprétation propre aux personnages des moindres circonstances; que l'auteur s'efface derrière les personnages une fois qu'il les a présentés.
— Si l'on considère *la Chanson de Roland* comme une tragédie, cette partie vous paraît-elle former un acte? Si oui, montrez-le; étudiez-en la préparation, la progression et le résultat; dégagez le rôle de cet acte dans la tragédie tout entière.
— Comment l'auteur maintient-il l'intérêt? — La chute du gant contribue-t-elle à créer l'angoisse? déterminez le caractère de cette angoisse. — Quel effet produit ensuite la scène de la bénédiction (laisse XXVI)?
— Formez une conclusion sur l'art dramatique de l'auteur.

***

XXVIII à XXXI. — Appréciez le pittoresque de cette chevauchée et de cette conversation à cheval.
— Montrez comment naît chez Ganelon l'idée de la trahison et à quel souci personnel elle répond.

XXXI. — Comparez cette description de l'assemblée des Sarrasins avec celle de l'assemblée des Français (cf. laisse VIII).

XXXII à XXXIX. — Le souci de la réalité psychologique : étudiez les réactions de Marsile et l'attitude de Ganelon; l'insolence de celui-ci fait-elle partie de son plan?

XXXIII et XXXVI. — L'art oratoire de Ganelon; montrez que, poursuivant insidieusement sa pensée, le comte reprend dans la laisse XXXVI ce qu'il a dit dans la laisse XXXIII, mais en y ajoutant une remarque essentielle, et, que par là, il fausse son message.

***

XXXIX à XLVII. — Indiquez les divisions de cette *scène*; montrez comment l'auteur la développe, comment, partant d'une situation donnée, il arrive au terme qu'il s'est fixé; appréciez l'art dramatique de l'auteur.
— Étudiez la vérité des caractères : vous paraissent-ils conformes à l'origine et à la qualité des personnages? Étudiez aussi le jeu de ces caractères : vous paraît-il naturel?
— Dégagez l'impression que Ganelon fait sur vous; l'admiration que Ganelon éprouve pour Charles et ses compatriotes se concilie-t-elle avec sa trahison?
— Montrez comment l'auteur ménage le sentiment national.

Scanat cu CamScanner

***

LIV. — Quel est l'intérêt dramatique de cette laisse?

LV. — Les armes des païens : rapprochez-les des armes des Français (voir les passages précédents) et recherchez si les unes comme les autres, d'ailleurs, sont bien celles du temps de Charlemagne; jugez l'information historique du poète.

LVI-LVII. — Étudiez le songe prophétique comme élément traditionnel de l'épopée; — appréciez ici sa valeur dramatique et le choix de sa place.

LVIII-LXIV. — Que pensez-vous de cette querelle devant l'empereur?
— Les personnages restent-ils fidèles à leurs caractères?
— Quel intérêt a le poète à mettre ainsi en valeur l'orgueil et la *démesure* de Roland?
— Montrez que Ganelon, impassible et maître de ses moyens, mène le jeu à sa guise.

LXVI à LXIX. — Par quels procédés le poète suscite-t-il en nous l'inquiétude et l'angoisse?

LXXIX à LXXXIII. — Quelle impression le poète veut-il faire naître par la description de l'armée païenne? Quel est le caractère de cette description?
— Quels sont alors les sentiments de Roland et de ses compagnons dont le destin va s'accomplir?

***

LXXXIII à XC. — Montrez que le refus de Roland de sonner du cor est la vraie cause du désastre; que cette scène est dans l'action un épisode essentiel.
— Montrez aussi que tout dépend par suite de la *volonté* de Roland; qu'il y a par ailleurs conflit entre la sagesse d'Olivier et la vaillance téméraire de Roland; que l'action continue d'être subordonnée aux caractères.
— Étudiez la conduite du récit; appréciez l'art dramatique de l'auteur; faites voir comment celui-ci fait naître et soutient le pathétique depuis le refus de Roland jusqu'à la bénédiction donnée par Turpin.
— Appréciez la sobriété avec laquelle est présentée la scène de la bénédiction; est-ce indigence de moyens ou recherche d'art?
— Étudiez les sentiments des personnages :
Roland : *a*) Dégagez les arguments qu'il invoque et montrez qu'ils se ramènent tous au sentiment de l'*honneur ;* étudiez la notion du dévouement absolu à l'empereur-suzerain; jugez Roland *chevalier*;
b) A-t-il le sentiment de sa responsabilité? Jugez Roland *chef d'armée ;*
c) Montrez sa témérité et son orgueil; sont-ils justifiés? comparez sa *démesure* à celle des héros grecs que vous connaissez.
Olivier : Opposez-le à Roland; comment l'auteur souligne-t-il cette opposition? Quel en est l'effet? Olivier est-il cependant aussi courageux que Roland?
Turpin : Montrez le caractère religieux du personnage; — jugez son exhortation à bien combattre.
— Étudiez la forme; dégagez les procédés; jugez notamment la triple répétition de l'invitation d'Olivier et du refus de Roland : quelle impression produit-elle? — Le changement d'assonance à chacune des trois laisses est-il voulu? Quel effet entraîne-t-il?

***

XCI-XCII. — Comment ces deux laisses complètent-elles, la première le portrait moral de Roland, la seconde celui d'Olivier?

XCIII-CX. — Étudiez dans ce passage le récit d'une bataille; faites-en ressortir le pittoresque; dégagez les éléments épiques de cette description; comparez-la aux récits de bataille dans Homère; recherchez les procédés mis en œuvre par le poète et caractérisez sa manière; — indiquez tout ce qui, dans ce récit, pouvait intéresser les auditeurs.

CIX. — Appréciez l'art délicat du poète dans la fin de la laisse, où au milieu de tant de cruautés il fait paraître quelques mots attendrissants.

CX. — La tourmente : quel effet l'auteur attend-il de cette description fantastique? ne marque-t-elle pas, en outre, que tout l'univers est intéressé au sort de Roland?
— Appréciez la grandeur et la simplicité du dernier vers.

CXIV. — La description du cheval ne prouve-t-elle pas que l'auteur songe à une certaine catégorie d'auditeurs?
— Pourquoi décrit-il le cheval de Turpin plutôt que celui d'un autre?

CXIII-CXV. — Quels sont les traits qui vous frappent dans le caractère de Turpin?

Scanat cu CamScanner

CXXII-CXXVIII. — Étudiez la composition de chacun de ces épisodes de la bataille.
— Expliquez comment les auditeurs pouvaient se plaire à ces répétitions.

CXXVIII-CXXXII. — A quel sentiment cède Roland en voulant maintenant sonner l'olifant? Estimez-vous qu'il ait regret de ne l'avoir fait plus tôt? Quelle idée se fait-il de son devoir? Olivier peut-il comprendre son attitude?
— Montrez ce qu'il y a d'émouvant dans cette discorde entre les deux amis.
— Étudiez la symétrie des laisses, et comparez-les avec les laisses où Roland se refusait à sonner de l'olifant.

***

CXXXIII à CXXXIX. — Étudiez la composition du récit : montrez que Roland, présent ou absent, en reste le centre.
— Étudiez l'enchaînement des faits et leur place dans le plan général du poème : montrez que rien n'est laissé au hasard; que la discussion devant Charles retarde le secours à porter à Roland; que les efforts que fait Roland pour se faire entendre amèneront sa mort; que, par suite, le poète ne veut pas que le héros meure sous les coups des ennemis; que l'arrestation de Ganelon est le prélude de son châtiment comme l'appel de Roland est le prélude de sa mort glorieuse.
— Appréciez la présentation des faits : la juxtaposition de scènes éloignées dans l'espace et l'effet produit.
— Montrez la recherche du pittoresque : l'armée, le décor (le paysage décrit est-il un paysage réel ou composite?).
— Montrez que le pathétique naît de sources diverses : *a)* de l'opposition entre l'appel angoissant de Roland et l'intervention insidieuse de Ganelon; *b)* du contraste entre l'attitude loyale de Naimes et l'attitude louche de Ganelon (expliquez aussi la raison de son insolence envers Charles); *c)* de la description : faites voir que d'une part l'aspect farouche du paysage ajoute à l'inquiétude de Charles et de ses guerriers, qu'il présage l'adversité; que d'autre part, un contraste s'établit entre la journée ensoleillée et l'angoisse des chevaliers; d'une manière générale, que les traits descriptifs concourent à l'impression d'ensemble.
— Étudiez les procédés épiques : l'exagération; la reprise de certains vers, de certains mots; la « stylisation ». — Étudiez les assonances.

***

CXL. — Montrez que si l'éloge funèbre des morts est conforme à la plus ancienne tradition, le poète en tire du moins des effets pathétiques; comment? — Montrez, en outre, que Roland tire de ses regrets une énergie nouvelle.

CXLI. — Que pensez-vous de la réflexion de l'archevêque?

CXLII. — L'exagération épique : est-elle supportable?

CXLIII. — Quel effet produit cette description des guerriers noirs?

CXLIII-CXLIV. — Qu'est-ce qui justifie ce nouvel appel de Roland au sacrifice total? Quels sentiments le soutiennent?

CXLV. — Dans quelles circonstances est frappé Olivier? Sont-elles indifférentes?

CXLVI-CXLVII. — La vaillance d'Olivier : montrez que sa sagesse ne l'a jamais diminuée.

CXLIX. — Appréciez le pathétique de cette scène; en quoi est-elle originale?
— Quel caractère de l'amitié est ici mis en valeur?
— Comment expliquez-vous que Roland demande à Olivier s'il a fait exprès de le frapper?
— L'évocation de leur désaccord antérieur est-elle nécessaire?

CL. — Montrez ce que cette laisse offre d'émouvant; jugez l'art de l'auteur.
— Pourquoi, d'autre part, le poète décrit-il avec tant de minutie la mort d'Olivier?

CLI. — Le regret funèbre d'Olivier prononcé par Roland au milieu de la bataille n'est-il ici que la reproduction d'un usage?

CLIV. — Montrez comment l'auteur ménage l'amour-propre national.

CLVI. — Quel est l'effet produit par cette laisse?

CLXII. — « Idée bizarre mais grandiose que de faire chercher par Roland les corps des onze autres pairs » (G. Paris). Que pensez-vous de ce jugement?

CLXIV. — Appréciez la douleur de Roland.

CLXV. — En quoi l'invention du poète est-elle ici sublime?

CLXVII. — Que vaut ici l'indication des « blanches et belles mains »?

CLXIX-CLXX. — Quel est le rôle de cet épisode?

Scanat cu CamScanner

***

CLXXI-CLXXVI. — Appréciez la place donnée à ce récit : montrez que la mort de Roland, après tant d'autres morts précédemment contées, est le dernier terme d'une habile gradation.

— Étudiez-en la composition : marquez les divers moments de la scène.

— Montrez qu'ici encore toute la scène est commandée par le caractère du héros.

— Étudiez l'art du récit : la progression de la mort; la résistance de l'épée et la portée du symbole qu'elle exprime; les gestes et les attitudes de Roland.

— Montrez, en outre, la valeur de chaque détail et sa subordination à l'ensemble.

— Le personnage et ses sentiments : montrez ce qu'offre de pathétique, dans le décor saisissant du paysage, la figure héroïque de Roland, rude vainqueur, mais maintenant placé en face de la mort.

— Montrez qu'il y a en lui : *a*) un preux (l'éloge de l'épée, compagne du guerrier; la fierté et l'orgueil du soldat; le souci de l'honneur militaire);

b) un homme (le regret des êtres aimés ou vénérés; son attendrissement);

c) un chrétien (sa piété et son humilité; le martyr et le saint).

— Montrez la riche complexité du caractère, et, malgré les proportions épiques, la vraisemblance du personnage; particulièrement faites voir qu'il nous émeut, parce que sa douleur nous reste accessible.

— Opposez cette présentation du héros aux diverses images que le poème nous a déjà données de lui.

— Le sens épique : l'agrandissement des faits et des gestes; — le merveilleux chrétien; — jugez-en l'emploi et l'adaptation à la scène présente.

— Les procédés narratifs : la reprise du même thème avec des variantes; la symétrie des laisses : jugez ces procédés.

— Les procédés rythmiques : les formules; les refrains.

— La versification : étudiez-en les caractères.

— Le style : sa simplicité : comment est-elle obtenue?

— L'inspiration chrétienne de ce passage : justifie-t-elle la théorie de M. Bédier (voir la *Notice*)?

***

CLXXVII. — Montrez ce qu'a d'émouvant cet appel des morts au milieu du champ de bataille désolé. Caractérisez ici encore l'art du poète.

CLXXIX. — La prière de Charles à Dieu n'est-elle qu'un ornement épique?

— Que pouvaient penser les auditeurs de ces rapports de Charles avec « le Seigneur Dieu » et du miracle qui suit?

CLXXXIII. — Quel intérêt pouvaient prendre les auditeurs à ce que le poète leur apprend de Joyeuse?

CLXXXIV. — Montrez que, malgré sa puissance, Charles est ramené parfois à des proportions humaines. — Pourquoi ce souci du poète?

CLXXXV-CLXXXVI. — Justifiez ces songes et indiquez le dessein du poète.

CLXXXVII-CCII. — Appréciez les sentiments des personnages et leur attitude à l'égard de leurs dieux.

CCIII-CCXIII. — Quelle est l'originalité de cette scène?

— Étudiez la composition de cet épisode et la distribution des laisses.

— Le poète a-t-il le souci du pittoresque? Caractérisez ce pittoresque.

— De quelles sources naît le pathétique? Analysez-le.

— Comment tout ce passage soutient-il la gloire de Roland?

— Comment le poète nous fait-il éprouver l'affliction de Charles?

— Exprimez vos impressions personnelles à propos de tout ce morceau.

CCLXI-CCLXII. — Montrez la composition symétrique des deux laisses.

CCLXI-CCLXIV. — Montrez que la victoire de Charles est aussi la victoire de Dieu.

***

CCLXVIII-CCLXIX. — Appréciez la sobriété saisissante de cette scène et recherchez les moyens par lesquels le poète y est parvenu.

— La peinture de l'amour dans *la Chanson de Roland* : montrez que l'amour y apparaît comme un sentiment très simple, mais très puissant; que ce sentiment s'accorde par son caractère avec les autres sentiments dépeints dans le poème.

Scanat cu CamScanner

— Montrez néanmoins que ce sentiment occupe peu de place dans la *Chanson* (reportez-vous aux derniers moments de Roland, où il n'est pas exprimé) : est-ce négligence du poète? ou faut-il admettre que cet épisode n'appartenait pas à la légende primitive?

— Appréciez l'attitude de Charles.

— Comment expliquez-vous sa proposition? Est-elle due à un embarras qui résulterait de la profondeur de son émotion ou au souci qu'a le suzerain d'assurer la protection d'Aude?

— Montrez que la fidélité tragique de la fiancée grandit le souvenir de l'héroïque chevalier, et qu'en honorant Aude c'est encore Roland que Charles honore. Montrez par suite l'unité du poème.

— Comparez à cet épisode la *Fiancée du timbalier* (*Odes et ballades*) de Victor Hugo.

***

CCLXXIII. — Expliquez le jugement porté sur Ganelon par le poète.

— Que pensez-vous de la défense présentée par Ganelon?

CCLXXIV et suiv. — Les institutions judiciaires au moyen âge d'après ce passage.

CCLXXX-CCLXXXVII. — Montrez en quoi ce duel reste épique. Par quels moyens le poète maintient-il l'intérêt?

— Montrez qu'au succès de Thierry sont liés le souvenir de Roland, la grandeur de Charles, les principes supérieurs de la morale et de la religion.

— Où réside le miracle?

CCXC. — Montrez que cette laisse symbolise le triomphe de la loi chrétienne.

CCXCI. — Comment interprétez-vous le sens des nouvelles obligations imposées à Charles?

Scanat cu CamScanner

SUJETS DE DEVOIRS

Narrations :

— Vers la fin du XIe siècle, à l'abbaye de Roncevaux, où un soir les moines les ont hébergés, un guerrier et un voyageur s'entretiennent de l'expédition contre les Sarrasins et du pèlerinage de saint Jacques de Compostelle. Un clerc, pour redoubler leur pieux enthousiasme, évoque devant eux la noble figure de Roland, qui mourut en soldat de Dieu.

— Un valet d'armée, revenant d'Espagne où il prit part à une campagne contre les Sarrasins, raconte aux gens de son village ce qu'il a vu et entendu tout le long de la route qui l'a conduit de Blaye à Roncevaux et au delà. On reproduira les impressions et les idées du narrateur enthousiaste et de l'auditoire émerveillé.

— Présentez sous forme de complainte les adieux funèbres de Charles et des barons à la belle Aude à qui ils viennent de rendre les suprêmes honneurs.

— Pinabel vient d'être désigné pour combattre, comme champion de Ganelon, Thierry, champion de Roland. Tandis qu'on lui apprête ses armes, il s'affirme à lui-même que son devoir lui commandait bien de se porter caution de son parent, mais il craint que, malgré son courage, le jugement de Dieu ne soit pas favorable à sa cause. Décrivez la scène (les guerriers, le champ clos...), et exprimez les réflexions de Pinabel.

— Vous supposerez, comme l'a fait un poète contemporain, que Ganelon, après sa trahison, ayant été attaché à la queue d'un cheval indompté et traîné à travers les rochers, ne mourut cependant pas; qu'il fut recueilli et soigné par des religieux. Une fois guéri, il est pris d'un repentir tardif; il veut revoir les lieux où a péri Roland avec l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne. Tandis qu'il erre dans la vallée de Roncevaux, un orage éclate : il lui semble voir se dresser l'ombre du héros mort et celles des pairs qui sont tombés par sa trahison. Décrivez cette scène et les sentiments qu'éprouve alors Ganelon. *(Baccalauréat, Bordeaux.)*

— Dans son château, avant de partir pour la croisade d'Orient, un chevalier se fait réciter des fragments de *la Chanson de Roland*. Décrire la scène, choisir dans le poème un ou plusieurs passages qu'on analysera, noter les impressions diverses de l'assistance (le châtelain, la châtelaine, les barons, les pages).

— Un chroniqueur raconte qu'à la bataille d'Hastings, avant d'engager l'action, on chanta *la Chanson de Roland*, « afin que l'exemple d'un preux animât ceux qui allaient combattre ». Vous montrerez les Normands hésitant devant la bravoure d'Harold et de ses guerriers, le barde s'élançant et chantant au premier rang, puis les Normands enflammés et se ruant contre l'ennemi.

— On imaginera une rencontre de Roland et d'Achille aux Enfers, et on reproduira leurs réflexions.

Lettres :

— Le P. Lemoyne (1602-1672), fâché des critiques dont on accablait son poème épique de *Saint Louis*, écrit à son ami le comte de Bussy-Rabutin : il lui explique pourquoi il a choisi un sujet chrétien et national; d'autre part, ajoute-t-il, « les seuls noms des sultans et des Sarrasins remplissent l'oreille; la seule peinture de leurs armes surprend la vue et met dans l'esprit des images qui l'étonnent » (Préface). Au surplus il a, dit-il, un sûr garant, un poème que l'on a composé autrefois sur *Roland*; il connaît ce poème bien imparfaitement, mais le peu qu'il sait des personnages et des récits suscite en lui une profonde admiration.

— Sainte-Beuve, qui, voici quelques années, a « découvert » Ronsard, écrit à un ami : il vient de lire pour la première fois le texte de *la Chanson de Roland* et se félicite qu'on ait ainsi ressuscité un aussi beau poème; il expose les motifs de son admiration.

— Un de vos amis vient de visiter le champ de bataille de Roncevaux; il vous écrit pour vous conter ses impressions. C'est sa lettre que vous nous communiquez.

— Assurés de votre science, deux camarades plus jeunes que vous vous ont consulté sur un choix de morceaux qu'ils voudraient extraire de *la Chanson de Roland* pour les lire au lycée à la prochaine fête de la saint Charlemagne. Vous leur répondez par une lettre.

— Deux de vos amis vous ont pris pour arbitre : l'un voudrait avoir été Roland, l'autre Olivier. Vous donnez votre avis dans une lettre.

Exposés et dissertations :

— « Cependant les nations commencent à être trop serrées sur le globe. Elles se gênent et se froissent; de là les chocs d'empire, la guerre. Elles débordent les unes sur les autres; de là les migrations de peuples, les voyages. La poésie reflète ces grands événements; des idées elle passe aux choses. Elle chante les siècles, les peuples, les

Scanat cu CamScanner

empires. Elle devient épique, elle enfante Homère. » (Préface de *Cromwell.*) Peut-on appliquer cette vue de V. Hugo à la genèse de *la Chanson de Roland?*

— Commentez ce jugement de Renan : « L'épopée disparut avec l'âge de l'héroïsme individuel : il n'y a pas d'épopée avec l'artillerie. » (*Dialogues philosophiques.*)

— « Les Français n'ont pas la tête épique. » Cet arrêt formulé par M. de Malézieux et rapporté par Voltaire (*Essai sur la poésie épique*, conclusion) vous paraît-il encore exact après la découverte de *la Chanson de Roland* et la lecture particulière que vous avez pu en faire?

— Développez ce jugement de G. Paris : « *La Chanson de Roland* se dresse à l'entrée de la voie sacrée où s'alignent depuis huit siècles les monuments de notre littérature comme une arche haute et massive, étroite si l'on veut, mais grandiose et sous laquelle nous ne pouvons passer sans admiration, sans respect et sans fierté. » (*Extrait de la Chanson de Roland*, p. xxx.)

— Comparant *la Chanson de Roland* et l'*Iliade*, M. Levrault (*Auteurs français*, p. 13) écrit : « C'est moins humain, c'est moins parfait de forme, et autant vaudrait opposer une raide statue du moyen âge à quelque fine statue amoureusement sculptée par un artiste athénien. » Partagez-vous cette opinion?

— Relisez les jugements littéraires rapportés ci-avant (p. 102 à 112) et indiquez de quel côté vous vous rangez. (Votre opinion devra être fondée sur une étude attentive du texte, sur la composition, l'action, les personnages et le style du poème.)

— *La Chanson de Roland* répond-elle à la définition de l'épopée selon Boileau? (*Art poétique*, III, v. 160 et suiv.)

— « C'est au pire dommage de la littérature classique, de la littérature du XVI^e^, du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle que l'on poursuit depuis quelques années cette glorification systématique et outrée de la langue et de la littérature du moyen âge. » (Brunetière. *Études critiques*, 1^re^ série, 1893, p. 11.) Acceptez-vous ce jugement, ou ne pensez-vous pas, au contraire, que *la Chanson de Roland* satisfait par bien des côtés aux exigences de l'esprit classique qu'elle annonce sans lui nuire?

— Étudiez la part et le rôle du merveilleux chrétien dans *la Chanson de Roland* et discutez à ce sujet la condamnation portée par Boileau (*Art poétique*, III, v. 193 et suiv.) contre le merveilleux chrétien.

— Dégagez les idées et les sentiments que reflète *la Chanson de Roland* et déterminez la valeur morale du poème.

— Étudiez la peinture des caractères dans *la Chanson de Roland;* déterminez quelle conception psychologique est celle de l'auteur; montrez quel est l'art du poète dans la présentation de ses personnages.

— Le personnage de Charlemagne : dégagez ses principaux traits et montrez quel a été le travail de la légende.

— Étudiez le personnage de Roland comme type de création littéraire.

— Achille, Roland, Rodrigue : montrez que ces trois héros, malgré certaines ressemblances, représentent trois stades différents de la civilisation.

— Faire le portrait du chevalier du VIII^e^ siècle tel que le voit le poète à la fin du XI^e^ siècle et tel qu'il fut réellement.

— Les institutions, les mœurs et les coutumes dans *la Chanson de Roland :* la fantaisie et l'histoire.

— Dans quelle mesure peut-on rapprocher *la Chanson de Roland* et *les Martyrs* de Chateaubriand? Ces deux compositions n'offrent-elles pas le tableau d'une large bataille où se heurtent deux religions et deux civilisations?

— L'art oratoire dans *la Chanson de Roland :* montrez que dans les deux camps les guerriers parlent aussi bien qu'ils frappent.

— Montrez comment dans les récits la rudesse de la langue et la simplicité du style concourent à l'effet recherché par l'auteur.

— La recherche du pathétique et les moyens poétiques dans *la Chanson de Roland.*

— Dégagez ce que, selon vous, il y a de poétique dans la *Chanson;* déterminez la nature et les caractères de la *poésie.*

— Comparez le récit de la mort d'Aude et *la Fiancée du timbalier* (V. Hugo, *Odes et ballades*) : l'inspiration et les moyens d'exécution.

— Montrez comment Vigny, bien qu'il ne connût pas la vraie *Chanson de Roland*, a réussi dans le *Cor* (*Poèmes antiques et modernes*) « à rendre à l'antique légende quelque chose de sa couleur » (E. Faral, *la Chanson de Roland*, p. 297.)

— Étudiez l'influence des chansons de geste et particulièrement de *la Chanson de Roland* sur V. Hugo (voir *Aymerillot*, *le Mariage de Roland*, *le Petit Roi de Galice*, *Eviradnus* dans *la Légende des siècles*).

Scanat cu CamScanner

TABLE DES MATIÈRES

Pages

NOTICE SUR « LA CHANSON DE ROLAND » 5

I. LA TRAHISON DE GANELON.

L'Assemblée des Sarrasins 17
L'Assemblée des Français 20
L'Ambassade d'un traître 29
Roland est placé à l'arrière-garde 40

II. LA MORT DE ROLAND.

Avant la bataille 45
Premier engagement 53
Second engagement 57
L'appel du cor 61
Le martyre des Français 68
La mort tragique d'Olivier le Sage 70
La victoire de Roland 72
La mort édifiante de l'archevêque Turpin 75
La mort héroïque de Roland le Preux 78

III. LE CHÂTIMENT.

La déroute des Sarrasins 85
Intervention de l'émir Baligant 87
Le pèlerinage de Charles à Roncevaux 88
La défaite et la mort de Baligant 92
La mort émouvante de la belle Aude 94
Le jugement de Dieu 96

JUGEMENTS SUR « LA CHANSON DE ROLAND » 102

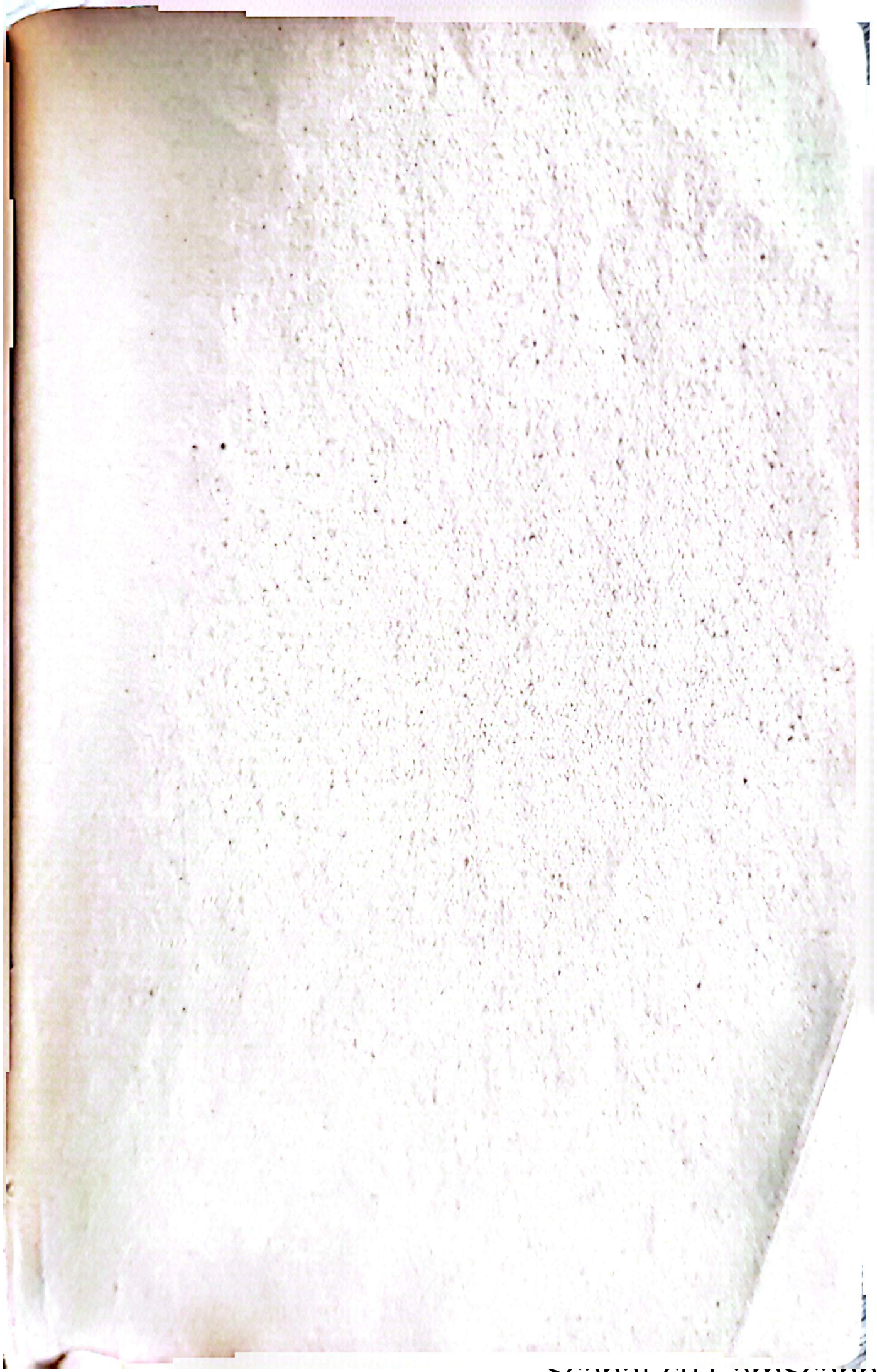
QUESTIONS SUR « LA CHANSON DE ROLAND » 112

SUJETS DE DEVOIRS 117

Scanat cu CamScanner

Imprimerie LAROUSSE,
1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine).
R. C. Seine 84.426 — 326-1-35

Scanat cu CamScanner



Scanat cu CamScanner

Scanat cu CamScanner

CLASSIQUES LAROUSSE

SUITE

XVIII[e] siècle

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville, 1 vol. Le Mariage de Figaro, 2 vol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.

BUFFON : Pages choisies.

CHÉNIER (André) : Poésies.

DIDEROT : Œuvres choisies, 2 v.

FLORIAN : Fables choisies.

FONTENELLE : Extraits.

LESAGE : Turcaret. Gil Blas (Extraits), 2 vol.

MARIVAUX : Le Jeu de l'Amour et du Hasard. Le Legs.

MONTESQUIEU : Pages choisies, 2 vol.

L'Encyclopédie.

Poètes comiques du XVIII[e] siècle.

REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur.

RIVAROL : Discours sur l'Universalité de la langue française.

ROUSSEAU (J.-J.) : Discours. Lettre à d'Alembert. Émile. Le Contrat social. La Nouvelle Héloïse. Les Rêveries. Les Confessions.

VAUVENARGUES : Œuvres.

VOLTAIRE : Le Siècle de Louis XIV. Histoire de Charles XII. Œuvres philosophiques. Romans et contes. Zaïre.

XIX[e] siècle

BALZAC : Eugénie Grandet, 2 vol. Le Père Goriot, 2 vol.

BAUDELAIRE : Pages choisies (Poésies et Prose).

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe.

GAUTIER (Théophile) : Pages choisies.

LAMARTINE : Méditations, 1 v. Harmonies, 1 v. Recueillements, 1 v. Graziella. Jocelyn.

MÉRIMÉE : Colomba.

MICHELET : Extraits.

MUSSET (Alfred DE) : Poésies choisies, 1 vol. Œuvres en prose, 1 vol. Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour.

SAND (George) : La Petite Fadette, 2 vol. La Mare au Diable.

THIERRY (Augustin) : Récits des temps mérovingiens.

VIGNY (Alfred DE) : Poésies choisies. Servitude et grandeur militaires. Théâtre.

En vente chez tous les libraires
et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris (6[e]).

Scanat cu CamScanner

BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE

De belles éditions de bibliothèque des grands écrivains français

La *Bibliothèque Larousse* présente les grandes œuvres de la littérature française en de beaux volumes de bibliothèque, imprimés en caractères neufs dans un format élégant et commode (13×20), et revêtus d'une couverture de luxe rempliée, tirée en deux tons. Elle comprend aujourd'hui plus de 150 volumes et tous les écrivains marquants y figureront, les classiques avec l'ensemble de leur œuvre et les modernes jusqu'à Mérimée, Michelet, George Sand, etc. Les textes, attentivement revisés, sont accompagnés d'une intéressante documentation historique et critique. C'est, à un prix très modéré, la plus belle et la plus sérieusement établie des collections de ce genre.

Chaque volume sous couverture rempliée, 8 fr.

Demander la liste complète

LES DICTIONNAIRES LAROUSSE

avec leur incomparable documentation lexicologique, grammaticale, littéraire, biographique, historique, etc., vous donneront tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin au cours de vos lectures et vous aideront à lire avec fruit les chefs-d'œuvre des grands écrivains.

En vente chez tous les libraires et Librairie Larousse, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris (6e).

Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 340-10-34.

Scanat cu CamScanner